

La lettre du **Chemin des Dames**

Revue éditée par le Département de l'Aisne / automne 2013

29



Photographie de Gérard Rondeau (dans *Les Fantômes du Chemin des Dames*, © Gérard Rondeau - Vu

NUMÉRO SPÉCIAL

RÉTROSPECTIVE 10 ANS

HISTOIRE - MÉMOIRE

Le Chemin des Dames en récits

84 pages



Des Américaines en visite au Chemin des Dames après la guerre. B.D.I.C.

I^{ère} PARTIE FRONT

- « La ligne de faite des collines de Craonne à Cerny, Laffaux... » p. 5
- La première bataille du Chemin des Dames p. 6-7
- Les combats de la Creute p. 8-9
- Le Bois des Buttes p. 10
- Le front des pontonniers p. 11
- La tragédie du 16 avril 1917 vue du Balcon p. 12-13
- Les chars d'assaut entrent dans la bataille p. 14
- Le sacrifice des Britanniques p. 15-16
- Les Américains au Chemin des Dames p. 17
- Soupir aux Italiens p. 18
- Fin de l'histoire ! p. 19

II^{ème} PARTIE CHRONIQUES DU FRONT

- « J'ai presque perdu la raison »
- Un champion d'une classe exceptionnelle disparaît p. 21
- Photographies de campagne d'un artilleur allemand
- « A Hurtebise ! » p. 23-23
- Cantonnements et tranchées au Chemin des Dames p. 23
- Paysages du front p. 24
- Album et récit de guerre du Soldat Tropamer p. 25
- « L'universelle démocratie » p. 26
- Un sergent photographe p. 27
- Le carnet d'Alfred Dreyfus p.28-29
- Une campagne au Vest Poket Kodak p.30
- Une page sanglante p. 31
- « Ma blessure »
- Saër Gueye, un portrait sans visage p. 32

III^{ème} PARTIE LEUR CHEMIN DES DAMES

- Jean de La Ville de Mirmont, le dernier voyage d'un poète p. 34 à 35
- Apollinaire, « Une étoile de sang me couronne à jamais » p. 36 à 37
- André Masson, long chemin de mémoire p. 38 à 42
- René Dalize, d'Hurtebise à Cogne-le-vent p. 43
- Joë Bousquet, dans la chambre aux volets clos p. 44-45
- Aragon, la première mort de Louis Aragon p. 46
- Yves Gibeau, sentinelle du Chemin des Dames p. 47

IV^{ème} PARTIE LE FRONT DES REFUS

- Les chansons de Craonne p. 49-50
- Le « Shot at dawn » George Ward p.51-53
- Géographie d'une mutinerie p.54-58
- « Des soldats comme les autres. »
- 16 avril 2008 : le vœu du Conseil général de l'Aisne p. 59
- « Donner la parole à ces soldats ». Interview d'André Loez p. 60 à 61

V^{ème} PARTIE VILLAGES AU FRONT

- Les derniers jours d'Hurtebise p. 63
- La Vallée-Foulon. L'espion au mouchoir p. 64
- Mort d'orme à Paissy p 65
- Dans Craonne fortifié p 66
- Ici fut Ailles p. 67

VI^{ème} PARTIE LE TEMPS DU CHEMIN DES DAMES

- Retour à Vauxaillon p. 69
- La voie des sinistrés p. 70-71
- Alphonse Hanras, recycleur de cuivre, marchand d'histoire p.72- 73
- La Caverne du Dragon du site historique au musée p. 74-75
- Quand R.-G. Nobécourt donne voix aux fantassins du Chemin des Dames p. 76 -77
- La construction du Chemin des Dames p. 78
- Comment la légende des Dames a fait son chemin p. 79-80
- Ainsi naquit le plateau de Californie p. 81 à 83

La lettre du Chemin des Dames
revue éditée
par le **Conseil général de l'Aisne**
n° 29 / été 2013
ISSN : 2259-1141

- Directeurs de la publication : Yves Daudigny, Philippe Mignot
- Rédacteur en chef : Damien Becquart
- Comité de rédaction : Damien Becquart, Anne Bellouin, Caroline Choain, Yves Fohlen, Michel Sarter, Franck Viltart
- Assistante : Karine de Backer
- Edition, mise en page : Damien Becquart
- Remerciements particuliers : Yves Daudigny, Philippe Mignot, Christian Jomard.

Abonnement gratuit sur demande auprès de la mission Chemin des Dames/Familistère de Guise : missionchemindesdames@cg02.fr
Tél. 03 23 24 88 39

Nous écrire : *La lettre du Chemin des Dames*, mission Chemin des Dames/Familistère de Guise, Conseil général de l'Aisne, rue Paul Doumer, 02013 Laon Cedex.
Réédition mars 2015 : Imprimerie du Conseil général de l'Aisne



Rétrospective 10 ans

Et voilà, 10 ans ! *La lettre du Chemin des Dames* dont le premier numéro a paru au printemps 2003 - à l'initiative du Conseil général de l'Aisne sous la houlette de Guy Marival, alors chargé de mission pour le Chemin des Dames - a traversé une décennie au rythme de trois numéros par an, exception faite des hors-série qui ont accompagné, pour la plupart, les expositions temporaires organisées à la Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames.

Ce petit bout de chemin méritait une rétrospective, la voici dans ce numéro spécial dixième anniversaire qui reprend une bonne partie des articles publiés au fil de *La lettre* depuis sa création. Tous n'y figurent pas ; objectif impossible à tenir sur ce format de 84 pages, au-delà duquel il faut passer à un façonnage façon livre et l'on doit alors renoncer à servir les abonnés par voie postale...

La pertinence de la sélection proposée sera évidemment discutée, c'est bien légitime. Précisons que le choix a été fait de réserver les hors-série à un possible futur projet éditorial et qu'il en a été de même pour les articles au long court résultant de travaux de recherches, dont la liste est rappelée ici. Précisons pour les articles repris que, quand cela a été possible, ils ont été accompagnés de photographies, sinon inédites, du moins peu diffusées. Précisons également que les titres, sous-titres, intertitres ont été parfois modifiés, de même que des articles ont pu faire l'objet, à la marge, d'un travail de réécriture.

Pour donner une cohérence à cette rétrospective les articles sont présentés par chapitre ou partie de 1 à 6 : « Front », « Chroniques du front », « Leur Chemin des Dames », « Le front des refus », « Villages au front », « Le temps du Chemin des Dames ». Ce classement thématique permet une mise en perspective des événements relatés au fil des parutions depuis 2003. En creux, il met en évidence, également, tout ce qui reste à explorer et à proposer à nos 5 000 abonnés... en conservant l'état d'esprit des débuts. En rappel, pour conclure, voici ce qu'écrivait Yves Daudigny, Président du Conseil général de l'Aisne - collectivité qui édite la revue - dans l'éditorial de la première *lettre du Chemin des Dames*, en 2003 : « (...) le Chemin des Dames n'appartient à personne. Parce qu'il témoigne de cette longue guerre civile européenne qui connut son paroxysme en 1914-1918. Il dépasse nos querelles franco-françaises. Parce que des hommes venus d'Afrique et d'Amérique y ont souffert jusqu'à laisser parfois leur vie, et que d'autres, venus d'Europe et d'Asie, y ont travaillé après la Grande Guerre, le Chemin des Dames fait incontestablement partie du patrimoine de l'humanité ».

LA RÉDACTION

Egalement paru

Les articles suivants, non repris dans cette rétrospective :

- Vincent Viet, « **Le désastre sanitaire du Chemin des Dames, première affaire sanitaire systémique** », n° 21, 2011, pages 7 à 12.

- Catherine Goldstein, « **Un mathématicien sur l'isthme d'Hurtebise** », n° 23, 2011, pages 22 à 25.

- Vincent Viet, « **Refus de guérison ou refus de guerre ?** », n° 24, 2012, pages 22 à 33.

- Guy Marival, « **De Gaulle et Adenauer à Cerny en Laonnois : enquête sur un événement qui n'a pas eu lieu** », n° 25, 2012, pages 3 à 7.

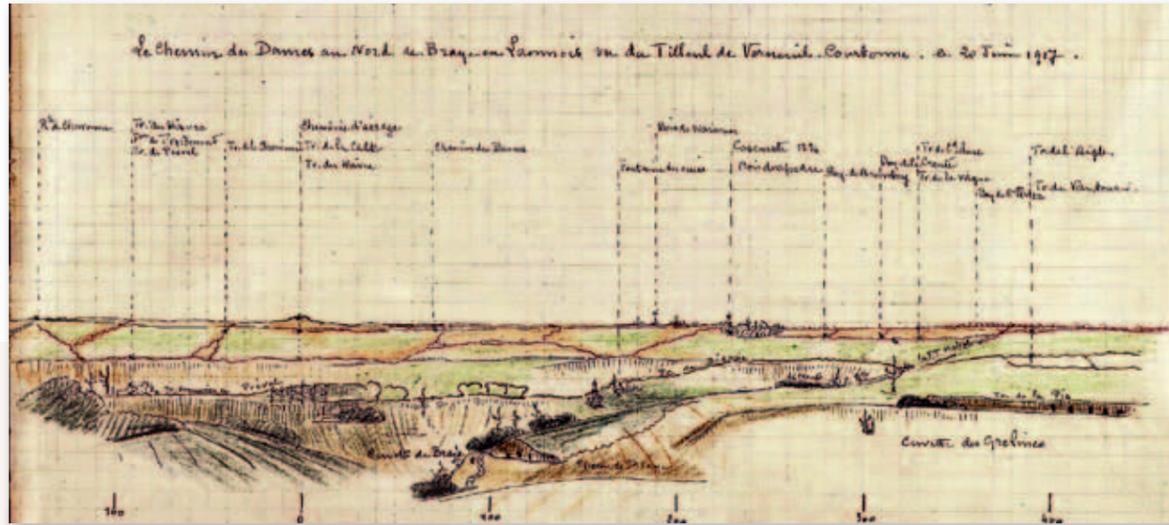
- Vincent Viet, « **Entre hygiène, piété, identification et hommage national : les cadavres des combattants** », n° 26, 2012, pages 22 à 33.

- Gaëtan Thomas, « **Vaccination contre la typhoïde : "L'immense expérience"** », n° 28, 2013, pages 18 à 27.

Le Chemin des Dames à l'est de Bray-en-Laonnois, et jusqu'à Craonnelle. Croquis figurant dans le journal des marches et opérations du 239^e RI. Septembre 1917. 26 N 725/6 Service historique de la Défense



Croquis figurant dans le journal des marches et opérations de la 77^e division d'infanterie – 2^e groupe. 26 N 408/6 Service historique de la Défense



1ère PARTIE

FRONT

4



Chemin des Dames 1917. Transport de blessé vers l'arrière. Collection Désiré Sic - Colin Miège (La lettre du Chemin des Dames, hors-série n°6, 2012)

“ LA LIGNE DE FAÎTE DES COLLINES DE CRAONNE À CERNY, LAFFAUX... ”

Un rapport du génie du 2^e corps d'armée, daté de 1874, recommande l'exécution de manœuvres entre Berry-au-Bac et Craonne. Pour ses avantages défensifs, la zone située entre Laon et la vallée de l'Aisne fait alors l'objet de toutes les attentions du commandement militaire.

LE CHEF DU GÉNIE de Laon, dans un rapport daté du 12 juillet 1874, préconise l'exécution de manœuvres par le 2^e corps d'armée entre Berry-au-Bac et Craonne. « On trouverait l'avantage de faire manœuvrer successivement les troupes en pays plat et découvert, puis en pays accidenté et boisé », écrit le colonel du

génie dans sa note en réponse à une demande du général commandant le 2^e corps d'armée, reçue par dépêche quelques jours plus tôt. L'exercice envisagé à l'échelle du corps d'armée serait modulable suivant deux hypothèses, en mobilisant une division ou seulement une brigade. Il commencerait après les moissons, il éviterait d'empiéter sur les terres à betteraves et les parcelles de vignes. Dans le scénario proposé par l'officier, les Allemands ont pris Craonne. Ils cherchent à tourner Laon et Soissons, opèrent vers l'ouest « sur la ligne de faite des collines qui s'étendent de Craonne à Cerny, Laffaux, etc... », en progressant sur une route qu'il n'est pas encore d'usage courant de désigner comme le Chemin des Dames... Dans la manœuvre, débordés sur leur droite, les Français, qui se tenaient entre Saint-Erme et Craonne, changeraient leur front pour s'établir entre Saint-Erme et Montbérault. Il s'agit-là, même si le rapport ne le pointe pas expressément, d'une position haute. L'avantage qui en résulte n'échappe probablement pas au commandement français, de même qu'est bien perçu le profit que pourrait tirer l'adversaire d'un mouvement vers l'ouest par les sommets entre les vallées de l'Ailette et de l'Aisne.

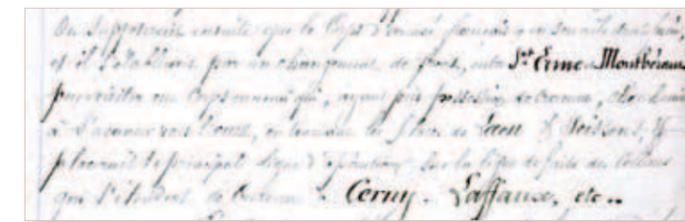
A cette époque, le haut commandement français est au fait de l'intérêt que revêt sur les plans stratégique et tactique la zone comprise entre Laon et l'Aisne, comme en témoigne ce rapport. Les plateaux calcaires au nord-est de l'Île de France, modelés par l'érosion et parfois par la main de l'homme pour l'extraction de la pierre, offrent des escarpements et de multiples abris favorables à la dissimulation et au retranchement. Après la guerre de 1870, les stratèges français intègrent les contreforts de la cuesta francilienne comme l'un des points essentiels de leur plan de défense. Ces positions verrouillent l'accès à Paris par les vallées de l'Aisne et de l'Oise et on peut y entretenir une troupe nombreuse, comme l'atteste la présence en abondance d'eau, de bois et la richesse des cultures ¹ que décrit le rapport de l'officier du génie. Appliquant la doctrine Séré de Rivière, le commandement établit des forts à Mons, la Malmaison et Condé. La Fère et Guise sont aussi fortifiés. La mélinite ², expérimentée à la Malmaison en 1886, va cependant révéler une apparente obsolescence de ces constructions. La crise économique qui éclate en Europe en 1885 raréfie les moyens financiers. Et la doctrine change. Les plans de concentration de l'armée française optent pour l'offensive dès le plan VI (1883). Les forts de l'Aisne voient leur artillerie dispersée. La mise en service du canon de 75, puis

les plans XVI et XVII, confirment la stratégie de l'offensive à outrance. Les premiers jours de combat face à un ennemi lourdement pourvu en mitrailleuses montreront l'innocuité du plan XVII. L'offensive française en Lorraine au début de la guerre se solde par un échec, tandis que l'attaque allemande se heurte aux forts belges dont la résistance prouve tout l'intérêt de positions fortifiées. Joffre décide, dans les derniers jours d'août d'arrêter l'avancée allemande sur une ligne Amiens-Reims-Verdun. Il compte sur la résistance de l'armée belge et la mise en œuvre d'actions retardatrices pour se donner du temps. Cependant, le deuxième corps d'armée anglais, bousculé devant Le Cateau, recule rapidement pour se redonner les moyens de combattre. La V^e armée de Lanrezac freine la marche de l'armée Von Bülow entre Guise et Saint-Quentin, mais celle-ci le poursuit dans sa retraite vers l'Aisne alors que Von Kluck menace

sa gauche. Parfois à la limite de la panique ³, les soldats ne défendent pas les positions pourtant très favorables entre Laon et l'Aisne, comme prévu par Joffre. Le 1^{er} septembre, l'avancée allemande et la nécessité de réorganiser ses forces poussent Joffre à opter pour un repli, s'adossant sur les marais de l'Aube et la forêt d'Orient, entre les points d'appui de Verdun et Paris. L'infléchissement de l'aile marchante allemande vers le sud-est ouvre la possibilité de contre-attaquer. Entre le 5 et le 14 septembre, les armées de l'Entente reprennent le terrain perdu. Mais les Allemands ne manquent pas d'utiliser une première fois la forteresse naturelle du Chemin des Dames ⁴.

Aucun officier n'ignore l'intérêt des positions fortes situées entre Berry-au-Bac, Laon et Soissons, théâtre de nombreuses batailles. Mais à la veille de la Première Guerre mondiale, les vertus défensives de ce réduit naturel ne sont plus de mise, puisqu'il n'est question alors que d'offensive. Au début de la guerre, prisonnier du plan XVII, Joffre a sans doute trop tardé à réorganiser son dispositif pour tenir la ligne englobant notamment le secteur du Chemin des Dames. Il n'avait plus le choix que de reculer davantage afin d'étirer les lignes ennemies pour les rompre. La guerre ne ressemble à aucune manœuvre. Ni à celle prescrite en 1874 entre Berry-au-Bac et Craonne, ni probablement aux nombreux autres exercices sur le terrain que l'armée française a régulièrement pratiqués avant août 1914...

Extrait du rapport du génie du 12 juillet 1874. Archives départementales de l'Aisne - AD02, 3/1



la gauche. Parfois à la limite de la panique ³, les soldats ne défendent pas les positions pourtant très favorables entre Laon et l'Aisne, comme prévu par Joffre. Le 1^{er} septembre, l'avancée allemande et la nécessité de réorganiser ses forces poussent Joffre à opter pour un repli,

La lettre du
Chemin des Dames
n°28 / été 2013
Michel SARTER

¹ Pour un tableau du Chemin des Dames avant guerre lire Guy Marival, « Le Chemin des Dames en 1914 : croquis d'un paysage avant la bataille », dans N. Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2012, 785 p., p. 29-37.

² La mélinite détone à plus de 7000 mètres/seconde, soit un pouvoir détonant supérieur à la pentrite (5000 m/s) actuellement utilisée dans l'armée française.

³ Voir Claude Carême, « Des exécutions sommaires de civils en août 1914 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne* tome L, p. 197-205, imprimerie du triangle bleu, Maubeuge, 2005.

⁴ Dans une étude sur les combats livrés en 1914 contre les Allemands retranchés sur les hauteurs, Frédéric Rousseau affirme que « dès le début de la guerre, le Chemin des Dames s'est révélé (...) une forteresse inexpugnable. » Et l'historien d'avancer : « Tous les éléments susceptibles d'annoncer l'échec du 16 avril 1917 étaient donc sous les yeux du commandement français. » Frédéric Rousseau, « Le Chemin des Dames en 1914 : la leçon oubliée », dans N. Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2012, 785 p., p. 40-49.

LA PREMIÈRE BATAILLE DU CHEMIN DES DAMES



La prise de Vailly (31 octobre 1914). Carte postale allemande. Coll. part.

Un Basque à l'assaut du plateau

« **LE 13 SEPTEMBRE**, nous passons [l'Aisne] à Maizy, d'où je t'écris en ce moment. [...] Le lendemain [14], nous montons à l'assaut du plateau. Après des efforts inouïs nous parvenons à refouler l'ennemi. Nous nous emparons de quatre gros obusiers, de six mitrailleuses, de plusieurs caissons et de cartouches. Nous avons passé la nuit à côté du fameux moulin de Vauclair, où une quantité d'Allemands étaient étendus morts les uns sur les autres. Nous eûmes de fortes pertes mais pas comme l'ennemi à qui notre 75 a fait beaucoup de mal. Nous ne pûmes aller plus loin, car la gauche et la droite de notre armée étaient beaucoup plus loin en arrière et que nous risquions en trop avançant de nous faire entourer. Te dire ce que nous avons souffert durant les quinze premiers jours qui suivirent notre prise du plateau, c'est impossible à décrire, il faut y avoir passé. Etre là dans les tranchées à peine de un mètre de profondeur à recevoir pendant le jour et la nuit les grosses marmites, c'est horrible. J'ai été couvert de terre combien de fois, des morts comme s'il en pleuvait et falloir rester là à attendre la mort sans manger ni boire, car tout homme qui sortait de la tranchée était mort. Nous faisons nos besoins dans des boîtes que nous jetions au-dessus de la tranchée, enfin c'était épouvantable. Comment je m'en suis sorti vivant, je ne me l'explique pas ».

Lettre d'Emile Lesca, soldat au 34^e RI à sa sœur (13 décembre 1914). Cité par Joël Rocafort, *Avant oubli, Soldats et civils de la Côte basque durant la Grande Guerre*, éd. Atlantica, 1997, p.41-42.

SURSAUT DÉCISIF, alors que le gouvernement a déjà pris à nouveau la route de Bordeaux, la bataille de la Marne réussit en moins d'une semaine à éviter la répétition de la défaite de 1870. Mais le 12 septembre 1914, la contre-offensive se brise sur les hauteurs qui dominent l'Aisne. A l'est de Soissons, commence la première bataille du Chemin des Dames. On pourra sans doute épiloguer longtemps sur l'occasion manquée pour la 5^e armée française de s'engouffrer dans la brèche de 30 kilomètres que la retraite a creusée entre la 1^{ère} armée allemande de von Kluck et la seconde armée de von Bülow. Mais on ne refait pas l'Histoire...

C'est avec confiance qu'au matin du 14 septembre les régiments du 18^e corps d'armée français s'élancent à l'assaut du plateau de Craonne et de la ferme d'Hurtebise. A leur gauche, le 1^{er} corps britannique reçoit du M^l French comme objectif pour le 14 au soir, l'ordre d'atteindre la ville de Laon.

Maîtres des hauteurs, et malgré leur infériorité numérique, les Allemands résistent, le temps d'attendre l'arrivée de renforts, notamment le 7^e corps de réserve qui vient d'obtenir la reddition de la place de Maubeuge. La percée franco-anglaise échoue donc. Au soir du 14 septembre, les combattants des deux camps creusent leurs premières tranchées sur le plateau. C'est le prélude à une interminable guerre de position.

Dans les semaines qui suivent, alors que les deux belligérants se lancent dans la « course à la mer », chacun espère encore percer sur le Chemin des Dames. La dernière tentative française se solde les 12, 13 et 14 octobre par un sanglant échec. Les Allemands lancent pour leur part le 29 octobre une attaque sur Vailly qu'ils reprennent le lendemain, mais ne peuvent dépasser le canal. Les efforts des troupes françaises pour les repousser n'aboutissent le 6 novembre qu'à la reconquête de Soupir.

Après six semaines de combats et des milliers de morts de part et d'autre, le front se stabilise dans le secteur du Chemin des Dames : les Allemands sur les hauteurs, les Français dans la vallée ou sur les pentes...

Dans les tranchées anglaises, face à la sucrerie de Cerny

« **15 SEPTEMBRE** : vers 5 h 30 du matin, l'ennemi a commencé un intense bombardement sur tout le front de notre ligne de tranchées et dans le village [Troynon, un hameau qui dépend alors de Vendresse] et l'a poursuivi jusqu'aux environs de 11h. L'ennemi semblait tenir une ligne courant d'ouest en est juste au sud de la Sucrierie [de Cerny]. Il a fait une attaque vers 2h de l'après-midi et a essayé de tourner notre droite, mais les Français [du 18^e corps] sont intervenus pour prendre position à la droite du Queen's Regiment ; prenant ainsi en enfilade le flanc ennemi. L'ennemi a battu en retraite et son bombardement a cessé. Le feu de notre artillerie était excellent. Nous avons amélioré nos tranchées dans la soirée et réorganisé le bataillon en plaçant les compagnies B et C sur la ligne de feu et A et D en réserve. Il y eut quelques fusillades vers 10 h du soir, ce qui provoqua un peu d'agitation mais il n'y a pas eu d'attaque directe. L'artillerie de l'ennemi a semblé avoir été bien observée durant la journée et contrariée. Officiers tués, blessés ou disparus à la date d'aujourd'hui : Commandant Lloyd, Capitaine Vyse, Capitaine Body, Capitaine Helme, Capitaine Watson, lieutenants Goldie, Collins, Cunningham, Mason, Batty Smith, Robinson. **16 SEPTEMBRE** : nos tranchées ont été améliorées aux premières heures du jour. L'ennemi a commencé à bombarder vers 9h le village et les flancs de nos tranchées. Il y a eu un certain nombre de fusillades pendant la journée. Le bataillon a commencé de creuser une tombe pour les morts trouvés sur le champ de bataille. [...] C'est le troisième jour que nous occupons cette position ».

Extrait du journal de guerre du 1^{er} bataillon du Loyal North Lancashire Regiment. Texte communiqué par Mr Derek Sims. Trad. G. M.

(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1914)

Les combats vus par un officier d'état-major allemand

« **14 SEPTEMBRE** : petite bruine. [...] Pendant la nuit, le VII^e corps de réserve s'est enterré sur place. Le 14 septembre, le combat a commencé avec la plus grande violence. Vive canonnade, un bataillon de mortiers est mis à la disposition du VII^e corps.

A l'état-major de la VII^e armée j'ai vu Son Excellence Heeringen, Blomberg, et j'ai appris du commandant von Hahnke que l'avant-garde de la VII^e armée et la 1^{re} division d'infanterie de la Garde avaient rejeté le 13 l'ennemi au nord de Reims de l'autre côté du canal [de l'Aisne à la Marne].

Il s'agit donc le 14 d'attaquer pour avancer d'abord jusqu'à la ligne Braine-Fismes-Reims. A 3 heures de l'après-midi, le combat se présente bien. Le feu ennemi recule, et pourtant des troupes ennemies apparaissent vers Ailles et Craonne. [...]

A la 14^e division de réserve, le combat est très sérieux vers 5h30 de l'après-midi. Le 16^e régiment de réserve a de lourdes pertes. L'artillerie ennemie fait un feu d'enfer sur Cerny et les environs. Par chance, le 1^{er} bataillon du 16^e régiment et les 1^{er} et 2^e du 53^e de retour de leur mission (transport des prisonniers de Maubeuge) peuvent être engagés. La 53^e compagnie de mitrailleuses de réserve est prisonnière, aux dires de quelques soldats qui ont pu s'échapper. Une longue colonne de blessés légers passe devant nous. [...]

A 7 h du soir, les Anglais ouvrent encore avant la tombée de la nuit un feu énorme, c'est leur façon de sonner l'Angélus ! Même l'état-major reçoit quelques projectiles. [...] Avant la tombée de la nuit, nous avons vu l'infanterie creuser des tranchées sur la crête de Cerny. Dieu soit loué, le jour était sauf ! Les hauteurs de Cerny restent à nous. [...]

15 SEPTEMBRE : on a l'impression d'un combat incertain et très meurtrier entre Braye-en-Laonnois et Craonne. [...]

10 heures du matin : le combat s'éloigne. [...]

A 11 heures, la crise est surmontée. L'ennemi est en retraite en direction du sud, au delà de l'Aisne. Ainsi toute l'opération prévue par l'ennemi de percer entre Reims et Laon a échoué.

Au soir du 14, cela s'est joué sur le fil du rasoir. Si le VII^e corps de réserve n'avait pas tenu, la percée anglo-française réussissait et elle aurait pu avoir des conséquences imprévisibles. Les pertes sont élevées. Le 16^e régiment de réserve a beaucoup souffert. Le régiment ne doit plus avoir que quelques officiers. »

(document communiqué par Piet Chielens. Trad. G. Marival)

Chamouille octobre 1914. Dessin de Rudolf Lange. D.R.



Rudolf Lange "témoin de guerre"

Né à Minden (Westphalie) le 11 août 1874 dans une famille de militaires (son père, rappelé à la mobilisation, est blessé mortellement en Lorraine en novembre 1914), Rudolf Lange entre à 12 ans à l'école militaire de Bensberg. Lieutenant en 1895, commandant au 55^e régiment d'infanterie depuis 1911, il est fin juillet 1914 nommé à l'état-major du VII^e corps de réserve auprès de la 14^e division de réserve avec laquelle il participe au siège de Maubeuge puis, après la reddition de la place, aux combats sur le Chemin des Dames. Son cantonnement est à Bruyères, l'état-major est au fort de Montbérault. Le 23 octobre 1914, il quitte



l'Aisne pour les Flandres où il est grièvement blessé une semaine plus tard. Le combat ensuit à Ypres, en Galicie, dans la Somme, à nouveau en Flandre... Le 21 mars 1918, il participe à l'offensive allemande dans le secteur de Bouchavesnes, il est blessé une nouvelle fois. Rétabli, il prend part à la dernière offensive allemande (Friedensturm) à l'est de Reims le 15 juillet 1918. Grièvement blessé, il meurt le 9 septembre 1918 à l'hôpital militaire de Bonn après avoir reçu l'Ordre pour le Mérite. Il est enterré à Schwerin (Mecklembourg), où il avait épousé en 1907 Anna Gresser.

Tout au long de la guerre, le Major Rudolf Lange a tenu des carnets au jour le jour qu'il envoyait régulièrement à sa femme. C'est celle-ci qui a remis à la ville d'Ypres dans les années 1960 les carnets manuscrits de son mari, ainsi que des centaines de croquis et de dessins, certains en couleurs, réalisés pendant la guerre.

La sucrerie de Cerny. D.R.



LES COMBATS DE LA CREUTE

Célébrés en Allemagne comme une nouvelle "bataille de Craonne", alors qu'ils étaient presque passés sous silence du côté français, ces combats aujourd'hui oubliés ont pourtant fait plus de 2 000 morts en deux jours.

DEPUIS L'AUTOMNE 1914, les Allemands sont maîtres de tout le Chemin des Dames, à l'exception d'un petit secteur autour des fermes d'Hurtebise et de la Creute, à l'endroit où le plateau se rétrécit à l'extrême. C'est l'objectif de l'attaque allemande qui commence le 25 janvier 1915 et dont le succès est d'une importance stratégique capitale pour la suite de la guerre sur le Chemin des Dames.

Après une courte mais intense préparation d'artillerie, l'assaut commence à 16 heures heure allemande (soit 15 heures heure française). Il est mené principalement par des troupes saxonnes qui appartiennent à la 32^e division de la XII^e armée. Au centre, le 103^e régiment d'infanterie doit prendre la ferme de la Creute et les positions occupées par le 18^e RI ; à sa gauche, autour de la ferme d'Hurtebise, le 102^e régiment doit rejeter le 34^e RI dans la vallée ; à droite, vers l'arbre de Paissy, un régiment mixte composé de deux bataillons du 159^e régiment prussien et d'un bataillon saxon doivent prendre les tranchées défendues par les 12^e et 212^e RI.

Dès 16 h 30, des soldats saxons du 103^e régiment ont atteint le bord du plateau dominant la vallée de l'Aisne. Des soldats du 18^e RI sont assiégés dans la carrière de la ferme de La Creute



Prisonniers français après l'attaque du 25 janvier.
Photo publiée dans E. Werner, Der 102^e, Zittau 1938

(actuelle Caverne du Dragon) qui servait de poste de secours et où ils avaient trouvé refuge. Ils finissent par se rendre le lendemain vers 2 heures du matin. Des combats se poursuivent dans la journée du 26, autour de la ferme d'Hurtebise et à l'ouest de la ferme de la Creute. Le 27 au matin, les Allemands sont maîtres de la totalité des anciennes positions françaises sur le plateau du Chemin des Dames. Cette victoire est fêtée en Allemagne sous le nom de "Bataille de Craonne de 1915" par référence à la bataille qui s'était déroulée le 7 mars 1814 (voir *La Lettre du Chemin des Dames* n° 4). Mais les combats des 25 et 26 janvier 1915 ont été particulièrement meurtriers : plus de 2 000 tués (au moins 850 Allemands, 1 000 à 1 500 Français, en comptant les blessés qui n'ont pas survécu à leurs blessures). De source allemande, 1 100 Français ont été faits prisonniers. Le 27 janvier, jour de son anniversaire, Guillaume II faisait adresser par son Grand Quartier Général au général commandant la XII^e armée un télégramme signé von Falkenhayn : "Sa Majesté l'Empereur a été informée des combats d'Hurtebise et adresse sa reconnaissance chaleureuse à tous ceux qui y ont pris part. Ce beau succès est à mettre à l'actif aussi bien de la circonspection du commandement que de la belle vaillance de la troupe à qui des mois de guerre de position n'ont rien fait perdre de sa puissance dans l'attaque."

Dès le 29 janvier cependant, la 32^e division d'infanterie recevait l'ordre d'abandonner les positions qu'elle venait de conquérir - et les morts qu'elle venait d'inhumer à Bouconville - pour gagner un nouveau secteur au sud-est de Berry-au-Bac.

VERS LA CAVERNE DU DRAGON

Il semble bien que dès la fin de l'année 1914, les Allemands ont déjà le projet de relier les carrières des deux versants du plateau et de les aménager pour en faire ce qui deviendra quelques mois plus tard la "Caverne du Dragon". En voici pour preuve ce qu'on peut lire dans l'historique du 103^e Régiment d'infanterie dont l'état-major s'est installé, au-dessus du village de Ailles, dans une carrière que les Saxons baptisent bientôt "Regimentshöhle", la Grotte du Régiment.

"A plusieurs reprises, on avait commencé à soup-

çonner que si la "Regimentshöhle" près de Ailles se poursuivait sur 400 ou 500 mètres vers l'intérieur de la montagne, elle devait bien posséder dans son labyrinthe de galeries une liaison souterraine du côté de l'ennemi avec la carrière dont on connaissait l'existence près de la ferme de la Creute. Dès l'installation de l'état-major de notre régiment dans la carrière, des explorations furent entreprises vers l'intérieur et des recherches minutieuses furent menées. [...]

La Regimentshöhle devait montrer toute sa valeur après la création d'une seconde sortie [côté Ailette - NDLR]. En plus de réserves en hommes, on pouvait aussi entreposer dans son énorme ventre du ravail-

lement, des munitions et du matériel de toute sorte. Des médecins et de équipes sanitaires avaient préparé tout ce qu'il fallait pour accueillir les blessés et la prévoyance avait même fait délimiter un espace pour les prisonniers. Quelques jours avant l'attaque [du 25 janvier - NDLR], la carrière avait reçu un éclairage électrique qui se montra de la première importance dans les heures critiques qui suivirent, lorsque régna dans la carrière une activité aussi incessante que dans une fourmière."

Extrait de l'historique régimentaire du 103^e Régiment d'infanterie par le capitaine Rudolf Monse - Bautzen 1930 (Trad. G. Marival)

Ci-contre à droite : officiers allemands devant l'ancienne carrière de la Creute en février-mars 1915.
Collection Alain Malinowski

(25-26 JANVIER 1915)



Dans l'histoire militaire

"Le 26 janvier [en fait le 25, NDLR], le 18^e corps subissait une violente attaque dans le secteur Bois Foulon, La Creute, Hurtebise. Après une préparation par l'artillerie, qui, commencée à 7 h, se prolongea jusqu'à 15 h, l'infanterie ennemie pénétra dans le Bois Foulon et, prenant nos tranchées à revers, nous força à les abandonner. Des contre-attaques ne nous permirent de reprendre qu'une portion du terrain perdu. [...] Cet échec était dû en grande partie à la perte de la position de la Creute dont la garnison avait été emmurée par l'explosion d'un gros projectile ennemi tombé à l'entrée de la caverne." Les Armées françaises dans la Grande Guerre, tome II, 1931.

DANS UN ALBUM patriotique paru en 1915 à Leipzig, on peut lire ce qui suit : "Lors de la bataille en Champagne des 25 et 26 janvier 1915, les Saxons ont rejeté les Français des hauteurs et ont fait 1 100 prisonniers, s'emparant de 8 mitrailleuses et d'un grand dépôt de génie. 1 500 morts français jonchaient le champ de bataille." Derrière ces quelques lignes se cache un épisode dramatique qui ne dura que deux jours mais

AMÈRE VICTOIRE

au cours duquel d'importantes positions françaises au sud de Ailles sur le Chemin des Dames furent prises d'assaut lors d'une attaque frontale. Ce fut un carnage avec plus de 4 000 morts et blessés.

Sur le plan tactique, la bataille pouvait tout à fait servir de modèle

pour les combats à venir de la guerre de positions. Particulièrement caractéristique avait été le bombardement massif de l'artillerie. 150 canons et 11 minenwerfer avaient pilonné pendant une heure un secteur d'à peine 1 km². Des colonnes d'assaut d'un type nouveau avec l'effectif d'une section renforcée par des soldats du génie avaient attaqué avec des explosifs et avaient montré en partie la voie à la future tactique des troupes d'assaut.

Des unités saxonnes avaient supporté l'essentiel de la bataille. Au centre se trouvait le 103^e RI de la 63^e brigade, un régiment de vieux briscards. En seulement 30 minutes, il avait pris les positions françaises de part et d'autre de la ferme de la Creute. Transformée en forteresse, la ferme n'était tombée que le 26 au matin, après un siège. 268 soldats français (selon les sources allemandes) y avaient été faits prisonniers, avec le dépôt du génie dont il a déjà été question.

Mais les chefs avaient à méditer sur les pertes. A lui seul, le 103^e régiment avait perdu, selon les chiffres officiels, 474 hommes, dont plus de 200 morts. Quant au 102^e RI de la 63^e brigade qui avait attaqué la ferme d'Hurtebise et les tranchées alentours, il n'avait atteint ses objectifs que le 26 janvier et il avait perdu 652 soldats, dont plus de 300 morts. Sous le commandement du colonel von Kraewel, un régiment mixte composé de deux bataillons prussiens et d'un bataillon saxon avait attaqué le rempart de terre devant La Vallée Foulon et il avait subi des pertes comparables. Indubitablement c'était une victoire saxonne, mais une victoire chèrement payée pour quelques centaines de mètres d'un terrain sans prix.

Rudolf KLEINHENZ



Docteur en droit de l'Université de Würzburg et avocat à Erfurt en Saxe, Rudolf Kleinhenz s'intéresse particulièrement à l'histoire de l'armée saxonne pendant la Première Guerre mondiale, en étroite relation avec le Musée d'histoire militaire de Dresde.

LE BOIS DES BUTTES : LE BOIS-LE-PRÊTRE DU CHEMIN DES DAMES ?

Situé au pied de l'extrémité est du plateau de Craonne, le Bois des Buttes a été dès l'automne 1914 âprement disputé entre Français et Allemands.

Le Bois des Buttes en 1917. D.R.



Craonne, Corbeny et La Ville-aux-Bois, les Français ont réussi à se maintenir dans les zones boisées, au nord de la rivière Aisne, entre Berry-au-Bac et Pontavert. Ils occupent le Bois de Beau Marais et le Bois des Buttes dont une partie, tenue par les deux camps, prend alors le nom de « Bois franco-allemand ». Début mars 1916, les Allemands parviennent à se rendre maîtres de la plus grande partie du Bois des Buttes. Une contre-attaque française a lieu

fin avril avec des résultats que l'hebdomadaire *L'Illustration* qualifiera l'année suivante de peu favorables (n° 3877 du 23 juin 1917). Des troubles avec refus de remonter en ligne se produisent alors au 96^e régiment d'infanterie (le régiment d'Apolinaire) et quatre soldats sont fusillés à Roucy, le 23 mai 1916.

Le 16 avril 1917, l'attaque du Bois des Buttes est en revanche un succès pour les troupes françaises. Mais les pertes du 31^e régiment d'infanterie ont été sévères, comme le rappelle un petit monument, élevé à l'origine dans le « cimetière de Monaco » et qui a été transféré après 1920 dans le cimetière militaire de Pontavert où on peut toujours le voir aujourd'hui.



Dorgelès, mitrailleur au 74^e d'infanterie, photographié sur le front de l'Aisne début 1915. « Ce Bois des Buttes où les nuits de patrouille, j'ai moi-même cueilli du muguet devant les barbelés ». Roland Dorgelès, *Bleu horizon* (1949)

DE GAULLE EN 1915

« 11 juillet : Je reprends mon carnet interrompu longtemps [en fait depuis le 26 juin, NDLR] puisque toujours rien de saillant ne se passe. J'ai tout de même fini par passer des ouvrages à la limite du Bois des Buttes. Compliments du patron [le colonel Bouthors], de Spitz, etc. Ce sont les « Ouvrages de Gaulle ». Puis été au Lavoir, puis à la Sablière où [j'ai] reçu à déjeuner le colonel et sa troupe. J'ai un harmonium et une mandoline. 17 juillet : Relevés par le 73^e. J'ai eu 2 tués et 2 sergents blessés. »

Extrait de *La Génération du feu*, Plon, coll. Espoir, 1980, p. 58

déclencha à son tour un formidable tir sur nos premières lignes. Nous apprenions bientôt que le régiment de droite s'était emparé du sud-est du bois et avait fait 200 prisonniers. Mais dans notre secteur on n'avait pu avancer. Les hommes de notre 3^e bataillon qui occupaient la première ligne ont déclaré que quelques-uns d'entre eux seulement avaient tenté de sortir, avec hésitation, mais étaient tout de suite rentrés, l'ennemi étant sur ses gardes.

Les journaux relatèrent cette opération avec force détails, et comme une belle action d'éclat. Je me rappelle en avoir lu le récit, complètement inexact et fait pour bourrer le crâne. Cependant, le commandement n'était pas du tout satisfait ; il trouva les résultats à peu près nuls pour une si grande dépense de munitions. Il demanda des explications et exigea de connaître les responsables. Tout retomba sur quatre soldats du 96^e [il s'agit des soldats Milhau, Baleux, Regoudt et Lherminier — NDLR] qui furent exécutés après un jugement qui n'est pas en faveur de la justice militaire. »

Extrait des cahiers manuscrits de Pierre Albin Bellet, adjudant au 96^e régiment d'infanterie, sous-officier de réserve, instituteur dans l'Hérault. Texte aimablement communiqué par M. Panis.

ENTRE DEUX RIVES, LE FRONT DES PONTONNIERS

Le passage de l'Aisne est un enjeu militaire. Au génie, arme savante, le soin de jeter passerelles légères et ponts sur appuis flottants au-dessus de la rivière pour permettre son franchissement. Au génie également, la mission de les couper quand l'adversaire avance. Le travail s'effectue parfois sous le feu, comme en avril 1917 dans le secteur de Pontavert.



Photographie française légendée ainsi : « Pont de tonneaux sur l'Aisne pour l'assaut du Mont-Sapin, en face le plateau de Soupir, pris le 16 avril 1917. FRAD002, 2 Fi non coté - Archives départementales de l'Aisne.

AU COURS de la Grande Guerre, l'Aisne peut paradoxalement apparaître comme une barrière naturelle tant on retrouve souvent le cours d'eau dans l'histoire des opérations militaires. Pourtant, la rivière est loin d'être difficile à franchir. Certes, elle possède peu de gués mais de nombreux ponts constituent des points de passage possibles. Aussi, dès le début des hostilités, l'armée s'efforce-t-elle de faire sauter ces ouvrages (à Soissons, Fontenoy, Vic-sur-Aisne par exemple), non pour stopper l'ennemi mais pour en ralentir la progression. Car, en l'absence de ponts fixes, la construction de ponts ou de passerelles provisoires n'est techniquement pas un problème.

Les méthodes ont relativement peu changé depuis celles décrites par Diderot et d'Alembert dans *l'Encyclopédie*. Les passerelles, légères, nécessitant peu de matériel, sont rapides à monter¹. Les ponts sur appuis flottants², quant à eux, supposent la mise en œuvre de bateaux³, lourds, peu maniables même sur l'eau quand il y a du courant. Ils sont surmontés d'un platelage en bois, épais, qu'il faut solidariser avec les bateaux. Le tout est consommateur de matériel (d'où des problèmes d'approvisionnement sur des routes déjà encombrées) ; les délais de réalisation sont forcément plus longs. D'autres types de ponts de circonstance peuvent être installés, les ponts sur chevalets ou sur pilots, mais ils requièrent plus de temps, parfois plusieurs semaines. Arme savante, le génie est affecté aux opérations techniques. Durant la Première Guerre mondiale, ses effectifs augmentent : aux traditionnels sapeurs et mineurs, auxquels ont été intégrés les pontonniers⁴, sont adjoints des bataillons et compagnies spécialisés, électromécaniciens, service des eaux, bataillons de lance-flamme, etc. Cette polyvalence permet à la fois de détruire les ouvrages d'art pour éviter qu'ils ne tombent dans les mains de l'ennemi, mais aussi de les reconstruire, de rétablir les voies de communication, de déblayer les réseaux de fils de fer, etc. Le franchissement des rivières, opération tactique indispensable pour les armées, est souvent réalisé sous le feu de l'ennemi. Il importe donc d'être rapide. La discrétion, quand elle est possible, est un atout stratégique majeur ; le développement du camouflage en est un des éléments. Une section de camouflage est d'ailleurs officiellement créée le 4 août 1915. Hommes et installations sont protégés, étant dissimulés à la vue de l'ennemi grâce notamment à l'usage d'éléments naturels (par exemple des branchages). Parallèlement, la ruse consiste à attirer le feu de l'ennemi sur de fausses passerelles servant de leurres⁵.

Parmi les troupes stationnées au Chemin des Dames lors de l'offensive du 16 avril, on peut citer la compagnie des pontonniers 24/2 du 7^e génie. Au début de l'année 1917, cette compagnie est postée dans le secteur de Concevreux-Pontavert-Berry-au-Bac. Durant les jours précédant l'offensive, elle installe des ponts sur l'Aisne ce qui rend possible acheminement de matériel, circulation des officiers et évacuation des bles-

sés. Elle est également chargée du maintien des liaisons entre ponts et réseau routier. Le 14 avril, elle reçoit l'ordre d'édifier dans la nuit du 15 au 16 avril quatre ponts destinés à l'établissement de passages sur l'Aisne et le canal latéral. Ces constructions doivent permettre le déplacement de l'artillerie et de la cavalerie.

« A 20 h 30, sous une pluie battante, sous l'obscurité complète et un véritable déluge de projectiles ennemis, rendant le travail très pénible, les 4 ponts sont lancés simultanément. Le tir de l'artillerie ennemie semble avoir pour objectif les batteries situées le long de la berge sud du canal. [...] A minuit un grand nombre de bateaux sont coulés et percés d'éclats⁶ ». Ces bateaux sont aussitôt remplacés ou réparés permettant le passage de l'infanterie d'attaque dès une heure du matin. Le 18 avril, l'officier relate que, malgré les tirs ennemis qui continuent, les ponts tiennent grâce aux soudures à l'étain effectuées régulièrement par les soldats. Le renforcement de ces ponts est également planifié en prévision des crues de l'Aisne qui ne facilitent pas les travaux du génie. L'état-major du génie du 5^e corps d'armée est, quant à lui, posté non loin de là dans le secteur de Roucy-Bouffignereux et a également fait établir plusieurs ouvrages enjambant à la fois l'Aisne et le canal. Dix-sept bateaux supplémentaires sont mis en place entre le 11 et le 15 avril. Après l'offensive du 16 avril, les soldats sont chargés essentiellement de l'entretien des routes stratégiques alentours pour permettre la progression de l'infanterie. Ils exploitent également une scierie située à proximité de leur position, des puits et forages sont effectués par le service des eaux et un abattoir est construit de toute pièce afin de permettre le ravitaillement des troupes. Toutes les compétences des soldats du génie sont ainsi mises à contribution dans ce secteur

¹ Elles ne permettent que le passage de l'infanterie, voire de chevaux tenus par la bride.

² Ils permettent le passage de l'artillerie, de charrois de ravitaillement et de la cavalerie.

³ Des tonneaux peuvent également être utilisés.

⁴ En 1894. Auparavant, les pontonniers dépendaient de l'artillerie.

⁵ Le développement de l'aviation rend cet art du camouflage particulièrement difficile.

⁶ Journal des marches et opérations de la compagnie des pontonniers.

24/2, 7^e Génie (FRSHD), cote 26 N 1295/19.

LA TRAGÉDIE DU 16 AVRIL 1917 VUE DU BALCON

A l'échelle d'un kilomètre de front, entre Craonne et Craonnelle, le 16 avril du 201^e RI résume l'échec de l'offensive du Chemin des Dames.

« **LA SITUATION est vraiment tragique** ». En cette matinée du 16 avril 1917, les soldats des 5^e et 6^e bataillons du 201^e RI d'infanterie sont cloués par le feu des mitrailleuses allemandes. Dans la cuvette qu'ils ont atteinte, quelques centaines de mètres en avant de leur point de départ, ils sont « *aussi incapables d'aborder la ligne ennemie (...) que de regagner les tranchées de départ. Les vivants sont allongés par terre, aussi immobiles que les morts avec lesquels ils voisinent* », raconte Achille Liénart dans son journal de guerre¹. La scène que décrit l'aumônier du 201^e RI, qui officie alors comme brancardier, se déroule au pied de la tranchée du Balcon, à l'ouest des ruines du village de Craonne. Les premiers éléments du 201^e, régiment formé de soldats originaires du Nord, ont franchi le parapet de la tranchée de départ à 6 heures du matin. Pour enlever le "Balcon", cette position fortifiée depuis laquelle les Allemands dominent la vallée de l'Aisne, il leur faut parcourir 800 mètres, dont 100 mètres d'une pente très abrupte. La tranchée allemande est flanquée à l'ouest du tourillon de Vauclerc² et à l'est du saillant de Jutland. C'est de là, par le travers, de gauche et de droite que provient le feu continu des mitrailleuses adverses. Le Journal des marches et opérations (JMO) du régiment³ donne une idée très précise de la difficulté de l'objectif : « *la zone d'attaque (...) est encadrée par une véritable tenaille dont les branches ouest et est, reliées presque à angle droit par les tranchées du Balcon et Von Esel, sont garnies de nombreuses mitrailleuses.* » Dans la cuvette où ils sont bloqués, les hommes du 201^e disposent pour tout abri des murs endommagés d'une bâtisse appelée "la maison sans nom" parce qu'elle n'a pas de nom sur la carte. Les balles pleuvent, ils essuient également des tirs de mortiers tandis qu'en arrière, les tranchées de départ sont frappées par les bombardements.

Les ordres d'attaque prescrivent d'avancer de 100 mètres toutes les trois minutes pour, en une seule journée, enlever la tranchée du Balcon puis celle des Sapinières, traverser la forêt de Vauclerc, franchir l'Ailette, poursuivre au nord et enfin, dépasser Sainte-Croix... Soit « *une pénétration prévue de sept kilomètres en profondeur qui devait s'opérer (...) en sept heures* ». L'abbé Liénart se souvient des doutes qu'il a éprouvés en dépliant la carte d'état-major : « *nous constatons combien la topographie de notre secteur était propice à la défense*

(...) *Aussi malgré la puissance de notre artillerie, et la densité de l'armée de rupture (...) ne pouvions-nous nous défendre d'un sentiment d'effarement devant un plan aussi audacieux* ». L'officier avec lequel il examine la carte, le capitaine Georges Battet, se montre tout aussi perplexe : « *Nous allons tomber sur un pépin à la tranchée du Balcon* », commente-t-il. Le 201^e RI ne bénéficie d'aucun effet de surprise.

« *L'ennemi était extrêmement vigilant. Dès la sortie du régiment, se sont élevées de ses lignes en face du 201^e RI des fusées nombreuses demandant le barrage et deux pigeons voyageurs* », indique le JMO, lequel relève également : « *dès avant 6 heures, le survol d'un avion ennemi* ». Les Allemands sont prêts et leurs positions de tir intactes bien que les nombreuses mitrailleuses se soient trouvées « *en des points signalés chaque jour au commandement et à l'artillerie par le service des renseignements du régiment et l'officier d'artillerie de liaison au 201^e* »³.

A la mi-journée, le 201^e RI se rend maître de la tranchée du Balcon et prend pied sur le plateau. Un succès qui desserre quelque peu l'étreinte allemande (lire « La prise du Balcon »). Dans le ravin, des blessés debouts parviennent à gagner l'abri précaire de "la maison sans nom". C'est dans ses ruines qu'a été improvisé le poste de secours du 5^e bataillon dont le médecin principal, le D^r Lebecq, a été tué. L'abbé Liénart raconte comment sous les obus y sont prodigués des soins sommaires. Les blessés sur pied rejoignent tant bien que mal la tranchée de départ. Quelques-uns sont ramenés à l'arrière dans la nuit du 16 au 17 avril. Mais, faute de brancardiers, la plupart demeurent sur place où l'abbé Liénart et le pasteur Henry Nick s'efforcent de les assister. Les évacuations se déroulent le 17 avril dans des conditions difficiles.

Le 201^e est relevé dans la nuit du 17 au 18 avril, les hommes du 33^e RI le remplacent au Balcon. On compte dans ses rangs 459 tués, blessés et disparus, parmi lesquels vingt brancardiers sur un effec-

La tranchée du Balcon en 2009. D.B.



tif de quarante-deux. « *Après deux nuits blanches, je tombe de sommeil au poste de Craonnelle, note Achille Liénart dans son journal. Je ne puis presque rien faire pendant la journée du 18, ni celle du 19. Sur le front de combat, il n'y a pas de changement (...) l'ennemi tenant toujours le sommet du saillant de Jutland* ». Le 21 avril, l'aumônier et deux volontaires arpentent le "ravin sans nom" pour identifier les "camarades" inhumés, le lendemain, « *dans les grands trous d'obus leurs noms "inscrits sur des billets (...) placés dans des bouteilles laissées (...) au milieu des corps* ».

Sur le site www.memorial-chemindesdames.fr, liste des combattants du 201^e RI tombés au cours des journées des 16 et 17 avril 1917.

¹ Journal de guerre 1914-1918. Abbé Achille Liénart aumônier du 201^e RI. Récit présenté et annoté par Catherine Masson. Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2008.

² Ancienne orthographe pour Vauclair.

³ Journal des marches et opérations du 201^e RI sur www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

LE 16 AVRIL 1917, le 201^e RI se trouve confronté à des difficultés de nature et d'ampleur comparables à celles que connaissent la plupart des éléments engagés dans l'offensive de rupture conçue par le général Nivelle. Le terrain lui est défavorable, la préparation de l'offensive est insuffisante, l'attaque attendue, comme le montrent les récits de combattants et le JMO.

Les hommes du 201^e RI doivent escalader une pente abrupte, presque une falaise bordée d'une tranchée depuis laquelle les Allemands ont une vue imprenable sur les positions françaises. Du fait de la topographie, la défense de ces derniers est organisée en tenaille avec, reliés à la tranchée du Balcon un saillant à l'est et un autre à l'ouest où se nichent les mitrailleuses opérant en tirs croisés. Les Allemands ont pu se protéger relativement et préserver leurs armements des bombardements de préparation grâce aux nombreux tunnels creusés dans la colline. Le plan de bataille est très optimiste qui prévoit, malgré les obstacles naturels, une pénétration en

LES MÊMES CAUSES...

profondeur à raison d'un kilomètre par heure. Enfin, l'organisation des soins souffre d'impréparation et de sous dimensionnement.

Sur les pentes de Craonne et de Craonnelle, comme ailleurs au Chemin des Dames, le 16 avril et les jours suivants, les mêmes causes produisent les mêmes effets.

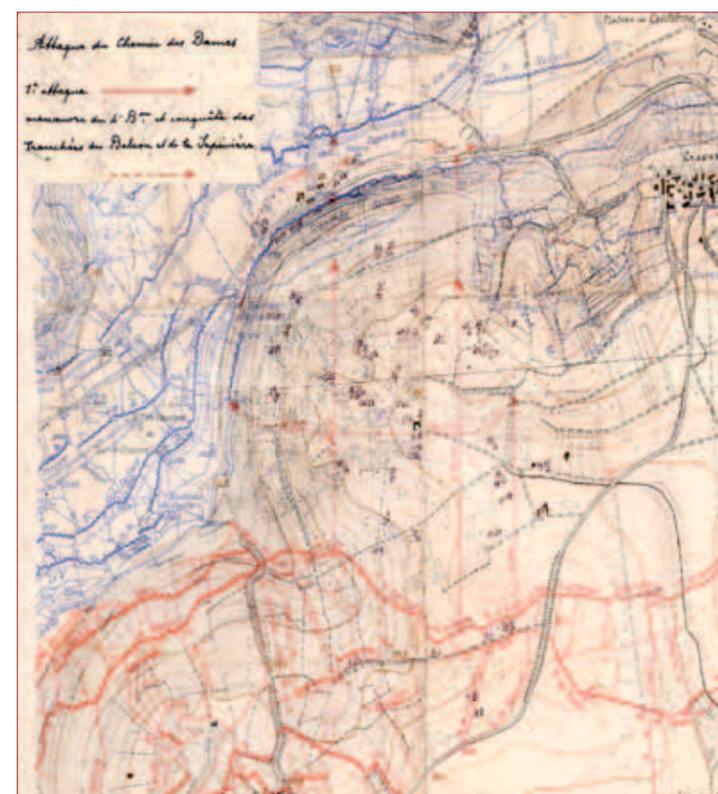
Début janvier 1916, combattants du 201^e RI dans le secteur de Berry-au-Bac/Sapigneul/Cormicy. Assis, Joseph PIERRE tombé en Belgique en juillet 1917. Photo aimablement prêtée par François HAMON.

www.memorial-chemindesdames.fr



Carte figurant dans le journal d'Achille Liénart.

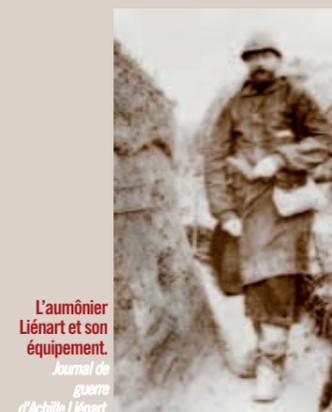
Journal de guerre 1914-1918. Abbé Achille Liénart aumônier du 201^e RI. Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2008.



Le capitaine Battet au pied du saillant de Jutland, le 16 avril 1917. Photo Journal de guerre 1914-1918. Abbé Achille Liénart aumônier du 201^e RI.

LA PRISE DU BALCON

Agé de 23 ans, le capitaine Georges Battet commande le 4^e bataillon qui, le matin du 16 avril 1917, se tient en réserve au pied du saillant de Jutland. Depuis cette position où il assiste impuissant au mitraillage de ses camarades des 5^e et 6^e, le jeune officier relève une faille dans le dispositif de défense allemand : un boyau de tranchée sous le tourillon de Vauclerc semble inoccupé. C'est là qu'il va conduire ses hommes. Le 4^e traverse le ravin d'est en ouest et avance jusqu'au boyau du tourillon de Vauclerc. Le bataillon progresse ensuite à la grenade dans la tranchée du Balcon. Le combat est violent. Les Allemands se replient. A 18 heures le 16 avril, avec le renfort des survivants de la première vague d'assaut, Battet tient le bord du plateau de Californie. Certains éléments pointent jusqu'à la tranchée des Sapinières. Mais le 17 avril, une violente contre-attaque allemande rejette les Français dans la tranchée du Balcon. Georges Battet est grièvement blessé d'une balle dans la tête. Evacué sur Beaurieux, il y succombe des suites de ses blessures, le lendemain.



L'aumônier Liénart et son équipement. Journal de guerre d'Achille Liénart.

LE 16 AVRIL 1917 À BERRY-AU-BAC, LES CHARS D'ASSAUT ENTRENT DANS LA BATAILLE



Officier à son poste de conduite à l'intérieur d'un char d'assaut du groupe Bossut entre Concevreux et Maizy, avril 1917.
© B.D.I.C.

Le 31 mars 1917, l'Artillerie d'assaut comprend 13 groupes de Schneider (208 chars) et deux groupes de

« JE REGARDE comme possible la réalisation de véhicules à traction mécanique permettant de transporter à travers tous les obstacles et sous le feu, à une vitesse supérieure à 6 kilomètres à l'heure, de l'infanterie avec armes et bagages, et du canon ». Après les sanglants échecs des offensives de l'année 1915 en Champagne et en Artois, le colonel Jean-Baptiste Estienne qui commande l'artillerie de la 6^e DI du général Pétain, a son idée pour sortir de l'impasse tactique. Il n'hésite pas à en faire part dans une lettre du 6 décembre 1915 au général en chef, Joffre, qui donne son accord pour la construction d'un prototype de « cuirassé terrestre ».

Un programme industriel est lancé avec la commande à la société Schneider du Creusot de 400 engins de 13 tonnes avec 6 hommes, deux mitrailleuses et un canon de 75. De son côté, le ministère de l'Armement commande 400 exemplaires d'un autre char, plus lourd, à la Compagnie des forges et aciéries de la Marine, la société concurrente de Schneider. Ainsi naît le Saint-Chamond, un char de 24 tonnes avec un équipage de 9 hommes. De son côté, Louis Renault commence à travailler sur un projet de char léger, le futur FT17, qui sera le « char de la Victoire de 1918 ».

Pour différentes raisons, le programme prend du retard. Le 25 novembre 1916, seulement 8 chars Schneider sont disponibles au lieu des 400 prévus. Le premier Saint-Chamond n'est livré que le 23 février 1917. Estienne a cependant commencé à organiser la nouvelle arme qu'il nomme « artillerie d'assaut » ou « artillerie spéciale » (A.S.) avec des cadres souvent venus de la cavalerie dont le début de la guerre a démontré qu'elle avait cessé d'être la « reine des batailles ». Les équipages disposent pour s'entraîner du camp de Champlieu, près de Compiègne, en prévision de l'offensive du printemps.

Saint-Chamond (16 chars). Seuls les Schneider participent à l'offensive du 16 avril avec la 5^e armée, répartis en deux groupements de 5 groupes (commandant Bossut) et de 3 groupes (commandant Chaubès). Arrivés par chemin de fer à Courlandon, les chars font route vers Cuiry-lès-Chaudardes. Le 15 avril au soir, ils sont concentrés à Pontavert d'où ils s'ébranlent le 16, à 6 h 30, une demi-heure après l'offensive de l'artillerie. Observés par l'aviation allemande, les chars du groupement Chaubès, qui attaquent en direction de Corbeny, ne parviennent pas à dépasser la ferme du Temple, avec de lourdes pertes. Quant aux groupes de Bossut, ils arrivent vers 10 h au carrefour du Choléra sur la route Laon-Reims, parviennent à franchir la seconde position allemande, et même pour l'A.S. 5 et l'A.S. 9 la troisième entre Juvincourt et Guignicourt. Mais les rescapés finissent par se replier vers 17h30. C'est l'heure du bilan. 28 chars (23 %) ont été immobilisés par des pannes, 52 (43 %) ont été atteints par l'artillerie allemande, 35 ont été incendiés. Quant aux équipages, sur un effectif total de 720 hommes engagés, on dénombre 180 tués, blessés ou disparus, soit un taux de 25 % de pertes à comparer avec les 40 % dans l'infanterie lors de l'offensive Nivelle. Pertes élevées, progression peu significative : le premier engagement n'est pas donc vraiment concluant. La liaison avec l'infanterie n'a pas été parfaite. Le général Deville de la 42^e DI conclut même que « l'effet des chars a été plutôt nuisible ». Un avis que Pétain qui succède à Nivelle le 15 mai ne partage pas. On connaît sa formule : « J'attends les tanks et les Américains ». Pourtant, c'est Nivelle qui, fin mars, alors que les premiers chars n'ont pas encore été engagés sur le champ de bataille, a lancé le grand programme qui permettra à 3 000 chars Renault d'être construits d'ici l'armistice de 1918.

LA DERNIÈRE LETTRE DE PAUL RIPOUT, MITRAILLEUR À L'A.S. 6

Dimanche, le 15 avril 1917, 13 heures,
En attendant la bataille.

Bien Chers Parents,

Je ne puis savoir ce qui va en advenir. Je vous fais cette petite lettre avant de partir au combat qui, j'espère, sera des plus bénins. Mais toute fois que sur mon corps on découvre cette petite missive et qu'elle vous parvienne, prenez-la pour un salut que votre fils et frère vous fait avant d'affronter le danger, et qu'elle vous soit un puissant réconfort, car j'y mets un peu de tout moi-même. Ce matin j'ai été à la messe et j'ai communiqué ; je demande au Très-Haut de vous protéger sur cette terre, de vous venir en aide dans vos peines qui vont peut-être être cruelles, mais, croyez votre fils et frère, ne mettez pas beaucoup d'attachement aux choses matérielles, nous sommes peu de chose sur cette planète. Si je ne puis revenir vous voir, ne croyez pas que je regrette de vivre, au contraire, j'aurais bien voulu revenir avec vous pour vous prouver la reconnaissance que vous méritez après tant de peines, et après toutes les choses que vous endurez comme douleur de voir au danger ceux que vous avez élevés jusqu'à vingt ans, et comme moi avec beaucoup de larmes et de veilles. Je vais écrire à mon Frère Henry : il fait partie de l'armée de poursuite [la 10^e Armée - NDLR] qui me suit aussitôt la 1^{ère} avance. Ça va être dur, nous avons quelque chose à faire.

Mais d'un côté, je préférerais que cette lettre ne vous parvienne pas, que ce soit moi-même qui vous arrive avec la paix et le bonheur. Je vais vous dire au revoir, Chers Parents bien aimés. Mes plus tendres baisers.

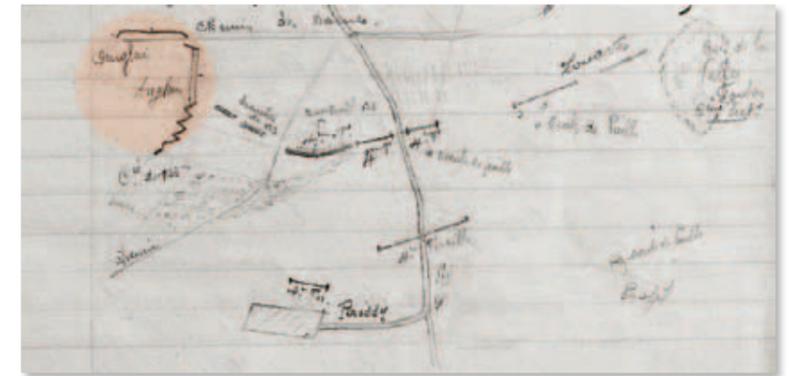
Paul

Cette dernière lettre a été recopiée et encadrée dans leur salle à manger par les parents de François Paul Ripout, né le 3 août 1891 à Vieux Mareuil (Dordogne), tué à Juvincourt le 16 avril 1917.

La lettre du
Chemin des Dames
n°11 / juin 2007
Guy MARIVAL

AUTOMNE 1914 : LE SACRIFICE DES BRITANNIQUES

L'Anglais Paul Kendall, auteur d'un ouvrage sur l'engagement des troupes britanniques dans la première bataille du Chemin des Dames, en septembre-octobre 1914, estime à 12 000 hommes les pertes du corps expéditionnaire au cours de ces combats qui marquent l'interruption de la guerre de mouvement et le début de la guerre des tranchées.



Croquis d'après le JMO du 4^e RTA qui montre la jonction entre les troupes françaises et anglaises à l'ouest du poteau d'Ailly à la fin du mois de septembre 1914.

[26 N 847/1 p. 5] Collection Service historique de la Défense.

LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES - QUELLE EST LA PLACE DU CHEMIN DES DAMES DANS L'HISTORIOGRAPHIE BRITANNIQUE ?

PAUL KENDALL - Le Chemin des Dames n'est pas souvent mentionné dans les livres sur la Grande Guerre. Il a été très peu écrit sur le sujet dans l'histoire des opérations de l'armée britannique. Pendant la campagne de l'Aisne de 1914, les pertes humaines du corps expéditionnaire britannique s'élevaient à environ 12 000 hommes. Il est décevant de constater qu'il n'y pas eu de livre écrit sur ces événements. Les sacrifices consentis par les Britanniques au cours de l'offensive allemande du 27 mai 1918 sont également très peu cités. J'espère que mon livre comblera ce vide. Je veux mettre en évidence les sacrifices supportés par le corps expéditionnaire britannique et souligner l'importance du Chemin des Dames en 1914. La bataille qui s'y déroule marque l'interruption de la guerre de mouvement et le début de l'impasse avec la naissance de la guerre des tranchées.

QUELLE TRACE LES COMBATS DE 1914 ET DE 1918 ONT-ILS LAISSÉ DANS LA MÉMOIRE BRITANNIQUE ?

P.K. - Mon opinion est que le souvenir britannique de la Première Guerre mondiale s'est focalisé sur la bataille de la Somme et les offensives de Ypres.



Gravure ornant le mur de pignon d'une maison à Moussy-Vermeuil qui rappelle la présence britannique au Chemin des Dames.

D.B. - juin 2010.

A CE STADE DE VOS RECHERCHES, QUE SAVEZ-VOUS DE L'AMPLEUR DE L'ENGAGEMENT ET DU RÔLE DES TROUPES BRITANNIQUES SUR CE TERRAIN ?

P.K. - On estime à 12 000 hommes les pertes en relation avec les batailles livrées par le corps expéditionnaire britannique sur le Chemin des Dames en 1914. Mais ces chiffres sont approximatifs. Nous ne savons pas combien de blessés évacués vers des hôpitaux en France ou en Angleterre sont décédés de leurs blessures lors des mois ou des années qui ont suivi la bataille de l'Aisne en 1914. Les troupes britanniques jouent un rôle très important dans cette bataille. Elles y sont fortement impliquées. Il faut considérer tout d'abord que nombre de leurs hommes ont pris part à la retraite depuis Mons en Belgique durant les premières semaines de la guerre. Au moment où ils arrivent sur l'Aisne, ils ont déjà parcouru des centaines de kilomètres à pied, ils sont épuisés et affamés. Le corps expéditionnaire britannique accomplit la tâche difficile de franchir l'Aisne sous le feu des obusiers allemands en dépit de la destruction des ponts. Ces soldats surmontent leur fatigue pour gravir les hauteurs du Chemin des Dames et tenir des positions conquises sur les crêtes qui dominent la vallée de l'Aisne. En découvrant le terrain de mes propres yeux, en l'observant, j'ai réalisé les difficultés et l'étendue de ce combat, j'ai mieux appréhendé l'effort qu'il a dû exiger de ces hommes. Positionnés entre deux armées françaises qui ont aussi combattu avec distinction sur le Chemin des Dames, ils ont renforcé leur réputation alors que l'Empereur d'Allemagne les considérait avec dédain comme « une méprisable petite armée ».

PEUT-ON IMAGINER QUE, DEMAIN, LES BRITANNIQUES, QUE L'ON SAIT TRÈS ATTACHÉS AU SOUVENIR DE 1914-1918, VIENNENT VISITER LES CHAMPS DE BATAILLE DU CHEMIN DES DAMES ?

P.K. - Actuellement, il y a un appétit pour la recherche généalogique au Royaume-Uni. Les descendants des soldats qui ont combattu en France pendant la Première Guerre mondiale recherchent des informations sur leur rôle durant la guerre. Nombre de mes concitoyens veulent ainsi effectuer un pèlerinage en France pour voir où ces soldats ont combattu. J'estime que beaucoup de Britanniques viendront en France pour rendre hommage aux soldats qui y sont tombés. Avec la publication de ce livre, les familles au Royaume-Uni seront mieux informées sur la bataille de l'Aisne livrée en 1914, elles visiteront le Chemin des Dames.

(LIRE LA SUITE P. 14)

La lettre du
Chemin des Dames
n°20 / automne 2010
Yves FOHLEN

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 13)

A PARTIR DE QUELLES SOURCES TRAVAILLEZ-VOUS ? DIRIEZ-VOUS QUE CES SOURCES SONT NOMBREUSES ET SOUS-UTILISÉES ?

P.K. - Les archives que j'ai utilisées pour étudier la bataille de l'Aisne proviennent de l'Imperial War Museum de Londres, des Archives nationales, de la Collection Liddle, des musées régimentaires, des journaux contemporains de cette période. Je suis probablement le premier auteur à écrire un livre sur la bataille de l'Aisne en 1914 livrée par le corps expéditionnaire britannique. Il est très vraisemblable que certains des documents issus de ces archives aient été consultés pour la première fois à l'occasion de ce travail. Je recherche les photographies des ponts détruits qui se trouvaient en secteur britannique avant et après septembre 1914. Il y en a peut-être dans les archives locales.

VOUS CONNAISSEZ BIEN LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA SOMME. EN ARPE-NTANT LE CHEMIN DES DAMES QUELLES ONT ÉTÉ VOS IMPRESSIONS PREMIÈRES ?

P.K. - J'appréhendais le terrain du Chemin des Dames, notamment ces crêtes qui ont dominé les positions britanniques. Depuis le cimetière militaire de Soupir, j'ai pu réaliser la difficulté de la tâche qui a été celle de la 4^e brigade des gardes pour gravir ces

hauteurs raides qui mènent à la Ferme de Cour Soupir. Ils portaient leur fusil, tout leur équipement, étaient épuisés par la retraite effectuée depuis Mons et il leur a fallu, à cette place, escalader pour combattre dans une des batailles majeures de la campagne de 1914. Les soldats du corps expéditionnaire britannique ont avancé sur les versants de ces crêtes boisées avec peu d'informations sur la présence allemande. Ils ont fait des prouesses sur le Chemin des Dames.

POUVEZ-VOUS NOUS PRÉSENTER LE MONUMENT BRITANNIQUE DE CERNY-EN-LAONNOIS ?

P.K. - Le mémorial du 1^{er} Bⁿ The Loyal North Lancashire est un hommage émouvant aux soldats de ce régiment qui ont attaqué la sucrerie de Cerny. Ils ont effectué une longue route pour se battre ici pour la Liberté et la Liberté d'autres hommes. Beaucoup sont morts dans les champs entourant Cerny, beaucoup n'ont pas de tombe connue et reposent tout près. Je suis toujours impressionné par la reconnaissance des villageois français qui s'assurent de l'entretien des mémoriaux des champs de bataille de la Première Guerre mondiale, permettant ainsi que ces hommes et leur sacrifice ne soient jamais oubliés.

ET LE CIMETIÈRE BRITANNIQUE DE VENDRESSE

P.K. - Le cimetière britannique de Vendresse a été créé après l'Armistice de 1918. Y ont été rassemblées les sépultures d'autres cimetières plus petits et des tombes se trouvant sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale. Il contient environ 700 sépultures, dont 327 sont identifiées. Plus de la moitié des hommes enterrés dans ce cimetière sont inconnus. Trois mémoriaux spéciaux ont été érigés à la mémoire de trois soldats dont on pense qu'ils ont été inhumés ici dans des tombes anonymes. 50 stèles particulières commémorent les soldats britanniques de cimetières voisins dont les tombes ont été détruites par les pilonnages d'artillerie au cours de la guerre. Dans ce cimetière, il y a 37 pierres tombales gravées avec les mots « *Présumé enterré près de cet emplacement* ».

Positions britanniques (tranchées, artillerie, abris) entre Paissy et le Chemin des Dames début octobre 1914. Croquis d'après le JMO du 4^e RTA.

[26 N 847/1 p. 9] Collection Service historique de la Défense.



Le cimetière militaire britannique de Vendresse à l'époque de sa création après l'armistice.
Carte postale collection Jean-Daniel Destemberg.

HIVER 1918 : LES AMÉRICAINS AU CHEMIN DES DAMES

Les parois des carrières conservent toujours les traces du passage de 20 000 hommes venus sur le plateau pour se familiariser avec la guerre des tranchées.

COMMANDÉE par le Général Clarence Edwards et forte de plus de 20 000 hommes, la 26^e Division d'infanterie est la première division américaine complète à débarquer en France. Elle avait été constituée en août 1917 à partir d'unités de la Garde nationale de six états du nord-est des Etats-Unis : Massachusetts, Connecticut, Maine, New Hampshire, Rhode Island, Vermont. Six états de la Nouvelle-Angleterre, d'où le surnom de « Yankee Division » donné à la 26^e Division. Ils avaient quitté les Etats-Unis à partir du 7 septembre 1917. Leur arrivée en Europe s'était échelonnée jusqu'à la fin octobre. La plupart avaient débarqué à Saint-Nazaire, d'autres au Havre via Liverpool. Après une première période d'entraînement préliminaire dans la région de Neufchâteau, la 26^e Division U.S. avait été placée sous le commandement du 11^e Corps d'Armée français engagé dans le secteur du Chemin des Dames. A partir du 5 février 1918, les différentes unités de la Yankee Division prirent leurs positions depuis la forêt de Pinon jusqu'à Bray-en-Laonnois, sur trois échelons avec une rotation tous les quatre jours : réserve dans la vallée de l'Aisne, soutien vers Vailly, première ligne sur le Chemin des Dames avec pour s'abriter les carrières reprises l'année précédente : Froidmont, Rouge-Maison, Le Panthéon, Montparnasse. Section par section, compagnie par compagnie, encadrée par les troupes françaises (par exemple le 64^e RI à Bray-en-Laonnois), la 26^e Division s'initia à la dure réalité de la guerre de tranchées. Le secteur était considéré comme calme, mais il ne le resta pas longtemps. Les Allemands voulurent bien faire comprendre aux nouveaux arrivants que la tâche ne serait pas si aisée. Des pancartes sortirent même de leurs tranchées avec ces mots : « WELCOME TO THE 26th ! »

Le 5 février, le premier coup de canon est tiré par une pièce de la batterie A du 101^e régiment d'artillerie de campagne (Field Artillery) à 3 h 45 de l'après-midi. La douille du premier obus tiré est toujours conservée aujourd'hui au Massachusetts. Si aucune intervention de grande envergure ne fut à l'ordre du jour pendant leur séjour, les



Dessins, graffitis et sculptures ornent les carrières de Froidmont, Rouge-Maison et Nanteuil-la-Fosse.
Coll. Association du Chemin des Dames.

Américains firent l'apprentissage complet de la guerre, depuis la recherche des cantonnements de l'arrière jusqu'aux incessantes montées et descentes des premières lignes sous les tirs de batteries allemandes. Il fallait tenir les secteurs qui leur avaient été assignés, effectuer des reconnaissances dans le no man's land en binôme avec les camarades français, mener des raids et des contre-attaques. Entre le 18 et le 21 mars, la 26^e Division U.S. fut relevée du Chemin des Dames pour rejoindre le secteur de Toul. Elle avait passé 46 jours dans le secteur du Chemin des Dames avec un équipement peu adapté à l'hiver. Dans toutes les carrières, toujours situées très près des premières lignes, les Sammies gravèrent, dessinèrent, sculptèrent sur le calcaire. Ces traces patriotiques, religieuses ou culturelles sont encore bien visibles de nos jours. Les soldats de la 26^e Division reviendront dans l'Aisne pour participer à la bataille de Château-Thierry en juin-juillet. La Yankee Division y gagnera deux nouveaux surnoms qui lui seront donnés par le général Degoutte commandant la 6^e Armée française : « Division du sacrifice » et « Sauveurs de Paris ». Les pertes de la Division pour l'année 1918 sont de 13 664 : plus de 12 000 blessés et 1 587 morts.

Sources : Frank P. SIBLEY, *With the Yankee division in France*, Boston 1919.

John NELSON, 26th Division, *The Worcester Evening Gazette* 1919 (reprint 1998).

La lettre du
Chemin des Dames
n°13 / juin 2008
Guy MARIVAL

LES SOLDATS DE L'ONCLE SAM

Quand le président Wilson déclare la guerre à l'Allemagne le 6 avril 1917, les Etats-Unis ne sont pas prêts à faire la guerre. Sans conscription, ils ont une armée de 200 000 hommes qui n'a comme expérience que les opérations contre les Indiens et la guerre avec l'Espagne en 1898. Le général Pershing (1860-1948) qui a été nommé à la tête du corps expéditionnaire, débarque à Boulogne dès le 13 juin 1917. Même s'il est suivi par un premier contingent qui arrive à Saint-Nazaire le 26 juin et défile à Paris pour le 14 juillet, l'engagement reste longtemps symbolique : il n'y a encore que 150 000 soldats américains en France au 1^{er} janvier 1918. Au rythme de 60 000, et bientôt de 200 000 par mois, ceux que les Français appellent les « Sam-

mies » et les Américains les « Doughboys » arrivent par les ports de Saint-Nazaire, Bordeaux, Le Havre, Brest, Marseille et La Rochelle. Les effectifs atteignent les deux



millions d'hommes le 11 novembre 1918. Le premier véritable engagement des troupes américaines a lieu le 28 mai 1918 à Cantigny dans la Somme (1^{re} division U.S.). A partir du 6 juin, c'est au tour de la 3^e division et du corps des Marines de défendre Château-Thierry et de s'illustrer au Bois Belleau. Le 10 août, Pershing avec sa 1^{re} armée américaine, se voit attribuer par Foch le secteur de Saint-Mihiel. Le 11 novembre, ses soldats sont à Sedan.

Les Américains ont perdu 116 000 hommes en Europe. 53 000 sont morts au combat, les autres de maladie. Si la plupart des corps ont été rapatriés, 30 000 d'entre eux reposent toujours dans les six cimetières gérés par l'American Battle Monuments Commission. Trois se trouvent dans l'Aisne, à Bony, Seringes-et-Nesles et Belleau.

Arrivée de soldats américains en gare de Soissons le 4 février 1918. © B.D.I.C.

LE 1^{er} OCTOBRE 1918, SOUPIR AUX ITALIENS



Un régiment d'infanterie italienne dans Château-Thierry le 8 septembre 1918. © B.D.I.C.

BIEN QU'ALLIÉE de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie depuis 1882, l'Italie se déclare pourtant neutre en août 1914. Mais elle rentre en guerre dès le printemps 1915 aux côtés de la France et de la Grande-Bretagne, après avoir reçu par le traité de Londres l'assurance de voir ses principales revendications territoriales satisfaites (« terres irrédentes » du Trentin et de la côte adriatique).

LE CIMETIÈRE ITALIEN DE SOUPIR

Soupir : 282 habitants au recensement de 1999 et plus de 20 000 morts des deux guerres mondiales, répartis dans quatre cimetières militaires, sans oublier quelques dizaines de tombes britanniques dans le cimetière communal. Quatre cimetières militaires : deux français, un allemand et un italien. Créé en 1920, ce dernier est, avec celui de Chambrey-Bigny au sud de Reims, l'un des deux cimetières militaires italiens de la Première Guerre mondiale en France. C'est aussi le plus petit avec ses 593 tombes blanches dont les croix se dressent sur un petit socle en ciment. Un drapeau italien y flotte en permanence.

Le portail a perdu depuis l'établissement de la République en 1946 une partie de l'inscription d'origine avec les armoiries de la Maison royale de Savoie. Au centre du cimetière, un double livre de bronze ouvert relate en italien et en français les opérations des troupes italiennes en France.

Au fond, un petit monument est couronné par une émouvante composition du sculpteur Gian. On y

voit trois têtes, celles d'un soldat et de deux femmes éplorées, avec l'épithaphe suivante « Le donne italiane alla memoria dei loro fratelli caduti in terra francese a gloria d'Italia commosse e reconoscenti posero — XX settembre MCMXXI » qu'on peut traduire ainsi : « Elevé le

20 septembre 1921 avec émotion et reconnaissance par les femmes italiennes à la mémoire de leurs frères tombés en terre française pour la gloire de l'Italie ». Un examen attentif de l'inscription montre que sous le mot « francese », on peut déchiffrer « staniera » (étrangère). La rectification qui se veut politiquement correcte n'est pas récente. Elle figure déjà dans « I soldati italiani in Francia », un guide édité par le Touring-club italien à Milan en 1931, dans le volume d'une série qui est le pendant de nos Guides Michelin des champs de bataille.

Début 1918, conformément à ses engagements et malgré les difficultés qu'elle éprouve après le désastre de Caporetto (octobre 1917), l'Italie envoie sur le front français plus de 40 000 hommes en même temps que des milliers d'ouvriers dans les compagnies d'auxiliaires militaires. Le 10 avril, le 2^e corps d'armée commandé par le général Albricci arrive en France. Il comprend deux divisions d'infanterie (la 3^e et la 8^e). Lors de la Seconde bataille de la Marne, les Italiens participent aux combats au sud de Reims.

Le 22 septembre 1918, des éléments italiens intégrés à la 5^e armée française sont en ligne sur l'Aisne. Le 30 septembre, ils se lancent à l'assaut des hauteurs de Chavonne et prennent Soupir le 1^{er} octobre, avant d'être bloqués du 4 au 10 octobre dans le ravin de Bray avec de lourdes pertes. Le 11 octobre au matin, les Italiens prennent pied sur le plateau et occupent Cerny-en-Laonois. Franchissant

l'Ailette, ils progressent en direction de Sissonne, mais ils se heurtent jusqu'à début novembre à une forte résistance allemande sur la ligne Hunding.

Le 11 novembre 1918, après avoir libéré plusieurs communes de l'Aisne dont Rozoy-sur-Serre, ils sont à Rocroi. Après cinq mois de combats, le corps expéditionnaire italien en France peut compter ses pertes : 10 000 blessés et plus de 5 000 morts, dont 350 seulement ont été rapatriés en Italie.

L'entrée du cimetière en 1930. D.R.



« Les hauteurs dominant Soupir et Chavonne », peut-on lire aussi dans ce même guide « rappellent étrangement les premières pentes de notre plateau du Karst, au-dessus de l'Isonzo ». On ne peut imaginer plus bel hommage : l'Isonzo, cette rivière du nord-est de l'Italie dont la vallée fut le théâtre entre 1915 et 1918 de terribles affrontements avec les Austro-hongrois et Austro-allemands, c'est la Marne des Italiens.

La lettre du
Chemin des Dames
n°13 / juin 2008
Guy MARIVAL

Quand l'Allemagne achève de payer les dommages de guerre, 92 ans après l'armistice

LE 1^{er} OCTOBRE 2010... FIN DE L'HISTOIRE !

LA GRANDE GUERRE est enfin terminée... C'est l'angle qui a été choisi par certains médias (*Le Monde* notamment) pour traiter l'information annonçant que l'Allemagne solderait, à la date du 1^{er} octobre 2010, le dernier centime des intérêts des emprunts qui lui avaient été nécessaires pour payer les réparations exigées d'elle après la défaite de 1918.

En réalité, au-delà de la Première Guerre mondiale, l'affaire de ces réparations, des crédits obtenus pour y faire face et des primes afférentes scande toute l'histoire de l'Allemagne contemporaine.

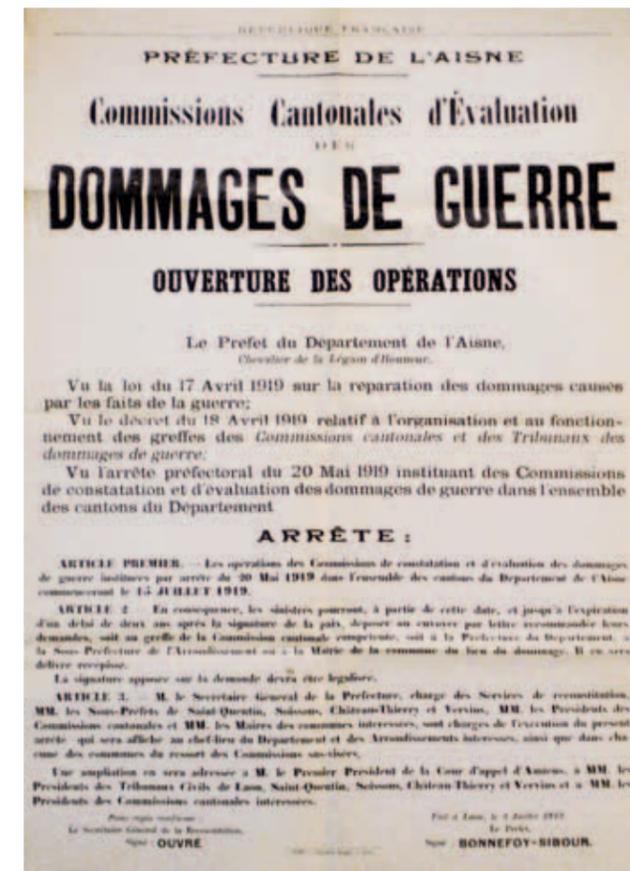
En 1919, le traité de Versailles attribue la responsabilité morale de la guerre à l'Allemagne et lui impute le prix : 269 milliards de Reichsmarks¹ de réparations. L'Allemagne doit payer : le point de vue du Français Clémenceau l'emporte sur certaines mises en garde des alliés, énoncées notamment par l'économiste britannique, John Maynard Keynes, qui prédit que jamais le vaincu ne sera en mesure de régler une telle addition. De fait, l'Allemagne ne possède pas les réserves en or et en devises lui permettant de satisfaire aux exigences du traité de Versailles. L'utilisation de la planche à billets ajoute à l'hyper-inflation et l'occupation de la Ruhr, par laquelle la France entend se payer en nature, affaiblit encore davantage les positions de l'économie allemande. Une solution vient des banquiers. Elle est technique et présente le mérite, un temps, de dépolitiser quelque peu ce brûlant sujet qui alimente le ressentiment allemand sur lequel Hitler s'appuiera dans sa

marche vers le pouvoir. Cette solution consiste à réduire les annuités des réparations et d'en permettre le règlement par le recours à des emprunts internationaux. Dans la seconde moitié des années 1920, une certaine prospérité retrouvée permet à l'Allemagne de Weimar de payer, sans que pour autant ses excédents commerciaux ne

le déclenchement de la guerre, en 1939. Dans les années 1950, Adenauer négocie un accord. Le chancelier de la République fédérale a compris que son pays doit montrer qu'il tient ses engagements, car il a besoin de capitaux pour se reconstruire. L'accord, ratifié à Londres en 1953, prévoit le règlement en dollars et non

dans cette affaire née des réparations de guerre. En 1983, la dette n'est pas totalement éteinte : une partie des intérêts d'emprunts n'a pas été versée. En effet, après 1945, l'Ouest a refusé de les prendre à sa charge, arguant que la partie allemande sous contrôle soviétique en était également redevable... A l'accord signé à Londres en 1953 a

donc été ajoutée une disposition très particulière, laquelle stipule que les intérêts seront remboursés à « la réunification de l'Allemagne ». A l'époque, nul ne croit vraiment au caractère exécutoire de cette clause... Et pourtant, la réunification de l'Allemagne a bien lieu !, en 1990. En signe de bonne volonté, pour apaiser certains de ses voisins dont la France qui s'inquiètent de sa puissance retrouvée, l'Allemagne fait savoir qu'elle honorera ses engagements. Elle payera les sommes correspondant aux taux d'intérêts non versés après 1945. Ce qu'elle fit jusqu'au 1^{er} octobre 2010, date à laquelle les porteurs ont reçu le dernier reliquat. Fin de l'histoire³...



Saint-Clément. Affiche des commissions cantonales d'évaluation des dommages de guerre. Archives départementales de l'Aisne (4H1)

compensent jamais les sommes consenties au paiement des réparations. En 1932, après un moratoire d'un an, les Alliés acceptent de renoncer aux indemnités de guerre. Mais il reste à rembourser les emprunts. Arrivé au pouvoir, Hitler cherche à suspendre le paiement des dettes internationales de l'Allemagne, ce qui advient avec

plus en or, et permet de réduire de moitié le poids de la dette d'avant-guerre². Jusqu'en 1983, année où elle solde les derniers emprunts contractés après-guerre, la RFA, dont la balance commerciale est largement excédentaire, s'acquitte rigoureusement de ses obligations financières. Mais rien n'est décidé simple

¹ Chiffre cité par l'Agence France presse, dépêche du 29 septembre 2010.

² Timothy Guinane, Université de Yale, cité par Eric Chol et Romaric Godin, « L'Allemagne a remboursé ses dernières dettes », *La Tribune*, 1^{er} octobre 2010.

³ On lira, pour un récit très détaillé de cette histoire à rebondissements multiples, l'article signé Eric Chol et Romaric Godin, paru dans *La Tribune* datée du 1^{er} octobre 2010.



« Le chef de bataillon » du 301^e régiment d'infanterie territoriale. Le 301^e RIT est à l'ouest du Chemin des Dames dans le secteur de Laffaux, fin avril-début mai 1917. Collection Jean-Daniel Destemberg (La lettre du Chemin des Dames n°20, 2010)

CHRONIQUES DU FRONT

II^e PARTIE

Photographie de Soupir en 1915 ou 1916 réalisée par l'Hauptmann W. Barthold (13^e Landwehr).
Hermann Plote (lettre du Chemin des Dames n°23, p. 9-19)



30 octobre 1914, la bataille de Vailly-sur-Aisne

« J'AI PRESQUE PERDU LA RAISON »

LA VILLE DE VAILLY-SUR-AISNE est prise par les Allemands le 30 octobre 1914 après des bombardements et des combats extrêmement meurtriers. Un combattant français donne un récit de la bataille dans une lettre à ses parents, écrit dont un fragment anonyme a été retrouvé.

31 octobre 1914 Braine (9 km de Vailly)

« Chers parents,

Je ne sais pas si je vais pouvoir vous écrire longuement aujourd'hui car j'ai presque perdu la raison depuis avant-hier. Presque tout mon régiment est tué. Sur 2 000 hommes il en reste 200 pour le moment, plus de colonel, plus d'officiers, plus rien. Je suis vivant, pas blessé, j'ai perdu tous mes camarades. Avant-hier soir les Allemands ont bombardé Vailly, il n'en reste plus rien. [...] Il fallait tenir à tout prix. J'ai eu des obus sur moi ; des maisons entières se sont écroulées sur mon passage. J'étais forcé de passer sur des cadavres et des blessés pour porter les ordres, j'étais couvert de sang, des cervelles humaines avaient sauté sur moi. Chaque homme qui passait devait y laisser sa peau, il y avait hier soir 2 à 3 mètres de morts sur le pont... Après une journée terrible de combat, les Allemands ont pu reprendre Vailly après une défense héroïque de la brigade ; on se battait dans les rues à l'arme blanche et sous les obus allemands qui continuaient à tirer sur le pays et sur le pont. [...] J'ai eu les félicitations du général pour ma belle conduite d'hier car par trois fois j'ai passé le pont, pour des ordres, sur les cadavres des camarades et les blessés qui gémissaient implorant les secours. »

- Lettre communiquée par MM. Léopard et Allard et lue lors de l'inauguration de la stèle le 30 octobre 2004.

■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES n°6, 2005, p. 2, GUY MARIVAL

9 novembre 1914

UN « CHAMPION D'UNE CLASSE EXCEPTIONNELLE » DISPARAIT

FRANCK HENRY, figure du monde cycliste à la Belle Époque, vainqueur notamment du Paris-Roubaix, est tué par l'explosion d'une grenade au cours d'une mission, le 9 novembre 1914, à une quinzaine de kilomètres au sud du Chemin des Dames. Dans l'entre-deux guerres, Paul Ruinart, ancien coureur professionnel sur piste, qui a été le manager de ce « rude Breton » au « coffre épais », aux « épaules trapues », aux « cuisses massives », au « visage énergique », signe dans *Le Miroir des sports* la chronique des derniers instants à la guerre - à la façon d'un exploit sportif - de ce « rouleur formidable qui devait s'affirmer comme un champion d'une classe exceptionnelle ».

Franck Henry en 1913. Fonds BNF [Ro]



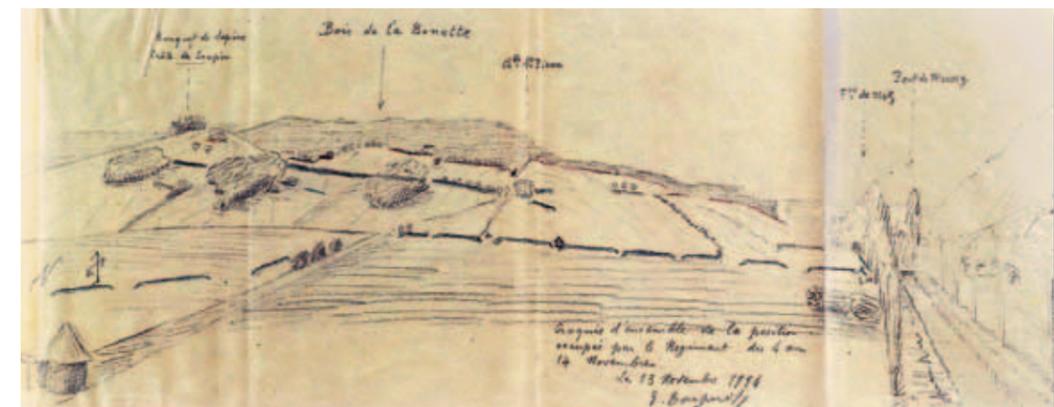
Franck Henry, 22 ans, né à Landerneau dans le Finistère, avait intégré, le 11 août 1914, le 87^e RI de Saint-Quentin. Il était estafette.

« Il avait reçu un éclat dans le ventre, mais, s'accrochant désespérément à la vie, il n'avait pas perdu connaissance un seul instant. Ceux qui assistèrent à ses derniers moments [...] rapportèrent [...] que, jusqu'au bout, le pauvre Frank luttait farouchement contre la mort, en vrai sportif.

- Donnez-moi à boire ! Donnez-moi à boire, bon sang ! ou je vais vous lâcher ! Ce furent ses dernières paroles, les mêmes que, sur la route, il prononçait parfois quand un camarade refusait de lui passer son bidon. . . »

- « Quarante ans de courses et de conseils par Paul Ruinart », *Le Miroir des Sports*, n°929, 2 février 1937.

■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES n°23, 2011, p. 20-21, CAROLINE CHOAIN



Croquis du secteur de Soupir occupé par le 4^e rég. de tirailleurs algériens du 4 au 14 novembre 1914. A l'arrière-plan d'est en ouest : crête de Soupir, Bois de la Bovette, chapelle St-Pierre, ferme de Metz, pont de Moussy. [26 N 847/1 p. 37] collection Service historique de la Défense

1915

PHOTOGRAPHIES DE CAMPAGNE D'UN ARTILLEUR ALLEMAND

LE SOUS-LIEUTENANT THEODORE HOVESTADT appartient au 14^e régiment d'artillerie de campagne, attaché à la 14^e division d'infanterie de réserve. Son unité sert sur le Chemin des Dames à partir de l'automne 1914, après la bataille de la Marne, et en 1915. De la présence d'Hovestadt sur le front de l'Aisne il subsiste une série de photographies qui datent pour la plupart de l'hiver 1915. Ces images sur plaques de verre sont parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire de Gilles Chauwin. D'un proche des descendants du sous-officier d'artillerie, le responsable de l'Association du Chemin des Dames a reçu des copies numérisées de ces clichés inédits.



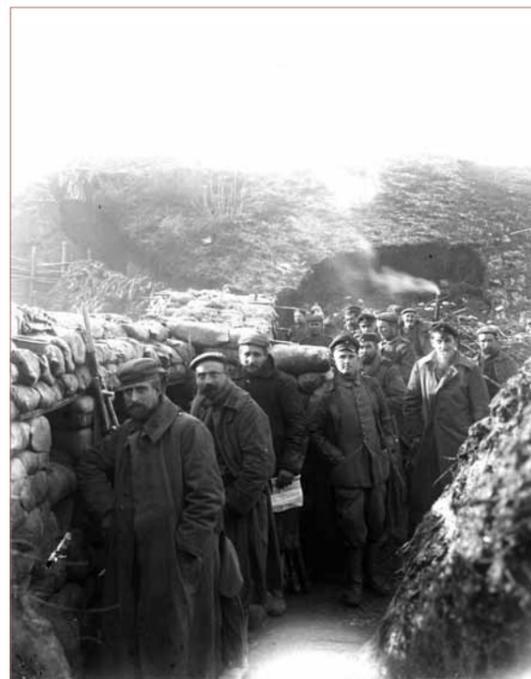
Tombe d'un soldat tué le 14 septembre 1914 à Hurtebise. Association du Chemin des Dames



« Confort de guerre ». Commentaire ironique figurant sur la plaque de verre. Association du Chemin des Dames



Le sous-lieutenant Theodore Hovestadt. Association du Chemin des Dames



De gauche à droite et de haut en bas : Le froid dans une tranchée. Canon en position de défense antiaérienne près du château de la Bove. Dans les ruines de l'abbaye de Vauclair, devant l'aile des moines. Association du Chemin des Dames



LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES n°19, 2010, p. 16-20

A HEURTEBISE !

INNOMBRABLES sont les chansons écrites pendant la guerre de 14-18. Dans cette abondante production, il faut distinguer les chansons composées à l'arrière et les chansons du front, écrites généralement sur des airs connus ou des mélodies à la mode, par des paroliers le plus souvent anonymes.

C'est le cas de la Chanson de Craonne, et aussi d'une chanson écrite en décembre 1914 « devant Heurtebise » sur un air d'Aristide Bruant. Le nom de la célèbre ferme est orthographié « Heurtebise », comme on l'écrit souvent à l'époque en reprenant la prononciation locale soucieuse de rappeler le caractère venteux de ce coin de plateau.

L'auteur d'« A Heurtebise », pour anonyme qu'il soit, n'est certainement pas un débutant en matière de composition : la qualité du texte, mais aussi la structure de la chanson, en témoignent. Il appartient vraisemblablement à la 36^e division d'infanterie, celle qui est à l'honneur au « monument des Basques » au-dessus de Craonnelle.

Les paroles évoquent la nouvelle forme de guerre qui s'est installée depuis le début de novembre au Chemin des Dames. C'est désormais la guerre de positions avec ses duels d'artillerie, ses corvées qui montent aux tranchées, et ses privations pour des hommes mobilisés depuis déjà quatre mois.

Air : A Batignolles !

Connaissez-vous ce grand coteau
Que borde un immense plateau
Le soir s'en vient souffler la bise ?
C'est Heurtebise !

On y va, doucement, en douceur
Avec un battement de cœur
Car des balles, on craint la traîtrise
A Heurtebise !

Elles passent dans l'air en ronflant
Froufroutant, doucement en sifflant
Des balles, c'est l'aubade exquise
A Heurtebise !

Parfois une fusée au ciel
Semble singer le grand soleil
Comète à la queue qui s'irise
Sur Heurtebise !

Un bruit... arrive du lointain
Une bombe... éclate soudain
Coup formidable qui paralyse,
Tout Heurtebise !

Les amateurs de sensations
S'en vont à la « Vallée Foulon »
Le soir où la corvée s'organise
Pour Heurtebise !

Les claies, les gabions, les rondins,
Creusent le dos, voûtent les reins
On y porte plus lourd qu'une valise
A Heurtebise !

La vie des tranchées a du bon
On y conserve son pognon
Forcément on y économise
A Heurtebise !

On y soigne sa petite santé
Du café, de l'eau, du thé :
L'alcool est à peine de mise
A Heurtebise !

Heureusement que chaque soir
On a des nouvelles du terroir,
Remerciant notre ami « Glize »¹
Facteur d'Heurtebise !

O ferme ! Tu n'est plus qu'un nom
Tu es tombée sous les canons
Mais, nous travaillons à ta reprise
O Heurtebise !

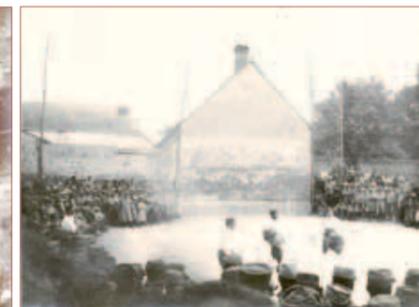
Devant HEURTEBISE - Décembre 1914.

¹ Le vaguemestre (note de l'auteur)
- Texte communiqué par M. Robert de Neufchâtel-sur-Aisne.

1914-1915

CANTONNEMENTS ET TRANCHÉES AU CHEMIN DES DAMES

RENÉ PAQUET, 39 ans, sergent puis sous-lieutenant au 12^e RI, séjourne à plusieurs reprises dans le secteur du Chemin des Dames entre septembre 1914 et octobre 1915. Il laisse un grand nombre de prises de vues au format 8 x 5,5, réalisées au cantonnement mais aussi dans les lignes, à Vassogne, au Bois-Foulon, Paissy, les Creutes, Craonnelle, la Ville-au-Bois, le Bois des Buttes. Bernard Bachelon a sauvé ces photographies prises par son grand-père et reconstitué son parcours militaire. Lieux, monuments, installations de tranchées, matériels, armements, déplacements, scènes de détente - comme cette partie de pelote basque contre le mur de pignon d'une ferme à Merval - composent cet ensemble de représentations autorisées de la vie d'un groupe de soldats du Sud-Ouest dans les premiers mois de la guerre.



De gauche à droite et de haut en bas : Merval, cuisine dans les creutes. Merval, pelote basque sur un mur de ferme. Paissy, chez le coiffeur (R. Paquet) Paissy, la manille. Les cuisotots partent aux tranchées. Collection Bernard Bachelon

LE CAPITAINE W. BARTHOLD, commandant une compagnie du 13^e régiment de Landwehr (territoriaux), réalise une série de photographies au cours de son séjour au Chemin des Dames en 1915 et 1916. A Craonne, Cerny, Ostel, Chavonne et Vailly-sur-Aisne, le photographe saisit les effets de la guerre, comparables d'un lieu à l'autre : un patrimoine architectural endommagé par les bombardements, ruiné ou en passe de l'être. Par contraste, en arrière de cette ligne, à Chamouille, Corbeny... bâtiments publics et habitations ne portent pas trace, ou dans une bien moindre

1915-1916

PAYSAGES DU FRONT

proportion, du conflit en cours. Mais la guerre est là. Dans ces clichés qui montrent l'hommage rendu aux morts. Les Allemands donnent à leur présence en territoire occupé une forte visibilité. Ainsi à Filain, Chamouille, Corbeny, le regard de W. Barthold témoigne de sépultures et constructions funéraires pour certaines monumentales. Les soldats à l'exercice ou paradant traduisent encore la présence de la guerre dans les villages plus en retrait tels Festieux, Aizelles ou Saint-Thomas.



De gauche à droite et de haut en bas :
 « Tranchée démolie par des obus et réparée avec des sacs de sable ». W. Barthold est assis à droite sur la banquette.
 « Canal Oise-Aisne : entrée du tunnel ».
 « Compagnie de cyclistes en déplacement près d'Aiselles » (Aizelles).
 « Eglise de Cerny ».
 « Entrée du cimetière militaire de Filain ».
 Photographies aimablement communiquées par Hermann Plote.



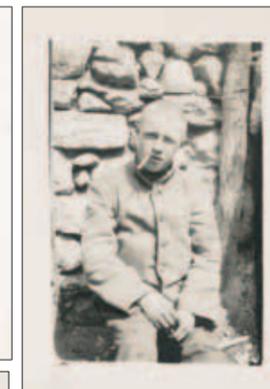
Ci-dessous :
 « Un abri pour mitrailleuse en construction. Selon les expériences de la Somme, indestructible. Tout en béton armé, 5 mètres ». Le Hauptmann W. Barthold est sur l'échelle.
 Au verso de la photographie : « Nous attendons le commencement de la fin ». Au cours de l'hiver 1916-1917, la situation en Russie suscite des espoirs dans les rangs allemands. Collection Hermann Plote.



1915-1917

ALBUM ET RÉCIT DE GUERRE DU SOLDAT TROPAMER

ANDRÉ TROPAMER, agent de liaison au 127^e RI a constitué un recueil de 200 photographies réalisées en Champagne, au Chemin des Dames, dans la Meuse, en Flandre. Quelques paysages et de très nombreux portraits de camarades dans les moments de répit forment l'essentiel de cet album qui s'accompagne de notes de campagne consignées après guerre sur 18 feuillets. Par la violence dont il témoigne, le témoignage écrit de l'agent de liaison contraste fortement avec les photographies qu'il a prises en « secteur pépère ».



De gauche à droite et de haut en bas :
 Secteur du Luxembourg, un ami, janvier 1916.
 Secteur d'Oulches, Joseph Levecque, Derous, Lenud, Houttemane, Coy dit Poutch, juin 1916.
 Secteur d'Oulches, Coy dit Poutch, mai 1916.
 Moulin Rouge, Lenud, Derouy, mai 1916.
 Poivres, mai 1917.
 Collection Tropamer-Sargos

L'OFFENSIVE DU CHEMIN DES DAMES

16 AVRIL Jour J - Heure H 6 heures - Attaque générale - Notre objectif : château de la Bôve, à 5 km de nos lignes, dont le propriétaire marche avec nous. Les deux premières lignes boches sont aisément franchies mais nous sommes arrêtés, avec de lourdes pertes, sur la troisième, à 600 m à peine de notre base de départ - Désordre et confusion inouïs parmi les morts, les blessés râlant et les tirailleurs sénégalais, nos voisins de gauche, qui courent en tous sens, ayant perdu la tête dans le vacarme - Liaison des plus dures et des plus périlleuses à assurer. Cette nuit nous organiserons nos positions.

22 AVRIL Depuis 7 jours au même endroit infernal. Combats à la grenade incessants. Cadavres amoncelés. Neige et pluie abondante qui transforme le terrain en un lac de boue où l'on enfonce au dessus des genoux. Pour assurer la liaison - et combien lentement - je dois retirer avec les mains chaque jambe l'une après l'autre de la boue, et cela sous des rafales d'obus. Comment n'y suis-je pas resté cent fois !... Ce soir relève par le 18^e Corps d'Armée.

23 AVRIL Relève - Dépenaillés, boueux, hâves nous regagnons l'arrière par petits groupes en désordre. [...]

28 AVRIL Cantonnement d'étape à Mosloy, près La Ferté-Milon. La joie de vivre commence à renaître.

1^{er} MAI Ussy sur la Marne - bon temps de repos.

16 MAI Poivres, petit village à quelques km du Camp de Mailly qui regorge de troupes françaises, noires et russes. Nous nous organisons pour une assez longue période de repos. Au camp, il règne une certaine effervescence, surtout parmi les Russes qui hurlent « Nicolas kaput » à l'adresse du tsar. Qu'est-ce donc ? [...]

3 JUIN Au Camp de Mailly, manifestation quasi-révolutionnaire parmi les troupes qui s'y trouvent. Aucune répression. J'en suis stupéfait !

6 JUIN Nous quittons Poivres pour aller cantonner au Camp de Mailly. [...]

21 JUIN Retour de permission - rumeur de révolte dans le train de permissionnaires - je me tiens à l'écart car je désapprouve. Arrivée à Vieux-Maisons, près de Provins, où cantonne mon bataillon. [...]

A. Tropamer en novembre 1918 à Colmar. Collection Tropamer-Sargos



« L'UNIVERSELLE DÉMOCRATIE »

A la veille de l'offensive du Chemin des Dames, l'aspirant Louis Dessal (110^e RI) veut croire que la guerre peut précipiter la révolution et déboucher sur un monde meilleur. Il ira donc « à la bataille de grand cœur ».

Louis Dessal en permission chez ses parents à Treignac.

Photographie aimablement communiquée par Annie France Richard-Dessal.



montré » et que « l'on sent le printemps venir chaque matin à travers les chansons des oiseaux ». Puis, au détour d'un quatrième paragraphe, il rompt soudain avec la description presque primesautière de ces derniers jours passés à l'abri d'un bois, pour révéler à ses « Chers parents : en réalité, nous attendons (...) Nous serons à coup sûr de la prochaine fête. Et ceux d'entre nous qui n'ont rien vu - ils sont rares - vont assister à un beau tintamarre (...) Nous aurons l'honneur d'entamer la danse ».

Après ces mots, Louis expose le « résultat de réflexions » qui le conduisent à aborder l'événement offensif prochain sans « le moindre "cafard" ni la moindre appréhension » (...) « heureux » même « que cette heure sonne ». Le jeune aspirant, qui au début du conflit ne voyait dans le camp allié « guère plus de droit, plus de grandeur et de justice que du côté ennemi » se fait enthousiaste.

Il se félicite de la tournure que prennent les événements : « d'un mouvement admirable et irréversible, la Russie rompt ses chaînes (...) Le comité exécutif de Saint-Petersbourg marche sur les traces glorieuses de notre Convention (...) La grande démocratie chinoise (...) fait ce geste platonique superbe : elle rompt toute relation avec l'Allemagne. Enfin, et par-dessus tout, voici Wilson et l'Amérique ».

Le 4 octobre 1917, *L'Humanité* met à sa une la lettre de l'aspirant, « acte de foi exemplaire ». A la veille d'une offensive contre l'Allemagne « dernier obstacle qui s'obstine », Louis Dessal, professeur dans le civil, professe aux siens que « la Révolution, lente ou violente (...) s'accomplit » avec, dans les circonstances présentes, le concours d'une guerre à laquelle il n'était pourtant pas favorable. « Par la guerre, sous l'effort tenace des masses, les monarchies tombent, les réformes jaillissent et l'avènement prochain de l'universelle démocratie, pacifique et internationale, n'est plus une chimère », écrit cet ardent

militant socialiste.

Demain, avec la paix surgira un monde meilleur. C'est le sens que l'aspirant Louis Dessal donne à son engagement. « Voilà pourquoi bientôt, dans dix jours, dans un mois, quand on voudra, je ne rechignerai pas à la besogne et j'irai à la bataille de grand cœur ». Il voudrait que ses parents partagent ses « pensées » et « que Marcel s'en imprégnât ». A ce jeune frère, Louis conseille de « relire » et « méditer » *Le Feu* : « et, comme le dit Barbusse (...) tout ce sang ne serait rien si enfin "ces trente millions d'esclaves" comprenaient que leur malheur ou leur bonheur est entre leurs mains et qu'ils n'ont qu'à vouloir ».

Etonnante lettre qui se voudrait rassurante dont le contenu cependant s'apparente à une sorte de testament moral. Dessal y confie les espoirs d'un homme qui veut croire que, s'ajoutant au mouvement de la révolution russe et à l'irruption de Wilson et de l'Amérique dans le théâtre des événements, la bataille débouchera sur l'avènement d'un monde meilleur. Le jeune aspirant promet d'écrire encore.

Le 16 avril, son bataillon parvient devant la tranchée allemande en 10 minutes. Il est alors stoppé « par de nombreuses mitrailleuses tirant des 1^{re} et 2^e lignes de Chevreux et du Bois de l'Enclume » (JMO). Louis Dessal expire à 7 heures. Ce jour-là, les pertes du 110^e RI s'élèvent à 200 tués, 560 blessés et 45 disparus.

- La lettre de Louis Dessal est publiée sur www.memorial-chemindesdames.fr

La sépulture de Louis Dessal au cimetière militaire de Pontavert. D.B.



La lettre du
Chemin des Dames
n°15 / printemps 2009
Damien BECQUART

19 avril 1917 - « Au prix de dangers inouïs deux hommes viennent d'aller chercher un peu d'eau... (nous sommes isolés depuis près de 90 heures)... ils me rendent compte qu'aucune relève n'est envisagée!... je viens de grignoter le dernier biscuit avec Picat qui se trouve dans le trou d'obus à côté du mien. Le plateau de Vauclerc est en ce moment un épouvantable charnier au milieu duquel dominant, et de beaucoup les uniformes bleu-horizon... Nos effectifs sont réduits des deux tiers : je fais donc partie du tiers restant... le moindre petit coin de ce champ de bataille ferait frissonner jusqu'à la moelle l'être humain, le plus inconscient, qui s'y trouverait... On nous dit de tenir... simplement ! Depuis 90 heures, nous ne dormons pas... nous sommes à bout... et dans quel état... au milieu des cadavres... des excréments et d'une boue infecte qui s'agglutine après tout... après nous... Pour ajouter à cette horreur notre propre artillerie a - pendant plusieurs heures - ouvert dans nos rangs des brèches sanglantes (...) En pleine fournaison (...) je crie... nous crions désespérément : il faut que cesse à jamais cette inacceptable monstruosité... »

Gabriel Barret en 1914 à Guéret.



Agé de 21 ans en 1914, Gabriel Barret est grièvement blessé le 22 avril 1917 au Chemin des Dames. Après une longue convalescence, il rejoint l'aviation où il finit la guerre ; cette affectation lui avait été plusieurs fois refusée. Dans les années 1950, il échange ses souvenirs de guerre avec Lucien Carron, prix du roman historique de l'Académie française en 1944 pour *Fantassins sur l'Aisne*. Dans ce roman, Lucien Carron évoque sa participation à la bataille de juin 1940 et l'ombre portée sur le champ de bataille par les combats de son propre père, fantassin de la Grande Guerre - tout comme Barret - dont il ne revint pas. Ce père poilu était tombé le 27 septembre 1917 près de Coucy-le-Château après avoir arpenté 23 ans avant son fils les mêmes plaines et collines.

1916-1917

UN SERGENT PHOTOGRAPHE

GABRIEL BARRET, sergent au 127^e RI, réalise au cours de la guerre plus de 1500 photographies qu'il développe lui-même sur le front. Avec les notes consignées pendant la campagne, ces photographies constituent un témoignage saisissant, le récit d'une expérience combattante longue dans laquelle la violence des combats du Chemin des Dames en 1917 succède et s'additionne, à celle de l'engagement sur la Somme en 1916.



« Attaque du 16 avril 1917 - Sous une grêle de balles nous courons sur la première ligne où des tireurs allemands, dispersés, nous tiennent tête. L'un d'eux (...) nous ajuste et tire sans arrêt... tout à coup je le vois disparaître (...) nous le trouvons là étendu avec une balle en plein cœur (...) écroulé, l'arme à la main ».
Collection Carron-Masbou-Seguin



« Sur le plateau de Vauclerc, le 16 avril 1917 à H plus 5 minutes. Nous venons (en 2^e vague) de nous élancer sur le no man's land (...) Devant nous la 1^{re} vague gît foudroyée... » Collection Carron-Masbou-Seguin



« Devant Comblès (Somme), 3 septembre 1916 - Sous la nappe des projectiles, nous progressons dans ce qui fut la dernière tranchée allemande. » Collection Carron-Masbou-Seguin

LE CARNET D'ALFRED DREYFUS

Affecté sur sa demande à une unité combattante en février 1917, Alfred Dreyfus participe à l'offensive du Chemin des Dames, au printemps 1917, comme commandant d'un groupe d'artillerie. Son carnet de campagne, rédigé dans le feu de l'action, témoigne, très vite, de l'échec de l'opération.

Extraits de ce témoignage.

26 MARS. Départ à 7 h ½ pour nous rendre à Mont Notre Dame. Tout le monde au bivouac. Pluie battante. Grande concentration de troupes.

27 MARS. Départ pour le bivouac entre Bazoches et Vauxcéré. Chemins épouvantables, complètement défoncés. Très mauvais temps.

28 MARS. Etablissement du bivouac. Nuit dernière glaciale. Je n'ai pas encore de tente. Je passe ma nuit dans un camion.

29 MARS. J'ai enfin une tente. Il y fait très froid. Pluie et vent. Ai le commandement de tous les bivouacs des P.A.D.

30 MARS. Pluie torrentielle et vent en tempête toute la nuit.

30 MARS AU 4 AVRIL. Canonnade violente. Temps froid, grêle et neige. Perdons des chevaux.

5 AVRIL. Neige le matin. Soleil l'après-midi. Ai été voir le tir d'une pièce de 340 (27 km de portée) tirant sur la gare et les embranchements de Laon et d'obusiers, en batterie à 1500 m à l'ouest de notre bivouac.

6 AVRIL. Les grosses pièces commencent à donner.

7 ET 8 AVRIL. Survolés par les avions boches mais sans recevoir de bombes. Je fais construire des abris de bombardement. Canonnade violente.

9 ET 10 AVRIL. Giboulées de neige et de grêle. Le bivouac est morne.

11 ET 12 AVRIL. Canonnade violente. Je crois que le jour de l'attaque approche des hauteurs du Chemin des Dames au N. de l'Aisne.

13 AVRIL. Hier soir copieusement marmitage. Un dépôt de munitions saute à 300 m de nous. Quelques tués. Préparatifs de départ.

14 AVRIL. Départ retardé. Un obus provenant d'un tir contre avion boche tombe à 10 m de ma tente et tra-

verse un arbre de part en part. Nous sommes toujours marmités, Bazoches plus particulièrement.

15 AVRIL. Toute la nuit, grandement formidable de canons de tout calibre. Dans la nuit, je reçois les ordres pour l'offensive qui doit commencer demain 16 avril. Je dois franchir l'Aisne au pont de Bourg et Comin et me diriger par Vendresse sur Courtecon.

16 AVRIL. Début de l'offensive au nord de l'Aisne pour s'emparer des hauteurs du Chemin des Dames (ma division fait partie du 20^e Corps qui lui-même fait partie de la 6^e Armée, commandée par le général Mangin). Je quitte le bivouac entre Bazoches et Vauxcéré à 6 h du matin, mais avant d'arriver au pont de Bourg et Comin que je dois traverser à 11 h du matin, je suis arrêté ainsi que tous les autres parcs. L'infanterie n'a pas pu progresser sur le Chemin des Dames. Nous sommes là un groupement immense sur les bords de l'Aisne. Heureusement que les Boches qui nous voient des hauteurs du Chemin des Dames sont trop occupés par notre attaque pour nous tirer dessus. Autrement ce serait un désastre pour les sections de munitions.

Nous avons laissé en arrière, pour l'offensive qui devait être rapide, toutes nos voitures autres que les caissons. Nous n'avons avec nous que ce qui est sur les chevaux. J'écris mes ordres au bord de la route.

17 ET 18 AVRIL. Toujours sur les bords de l'Aisne que nous n'avons pas franchie. Pluie battante. Dans la boue jusqu'au cou. Je couche par terre avec mon officier adjoint sous les toiles de tente portées par les chevaux. Je ne me suis pas déshabillé depuis le départ. Nous ravitaillons les batteries qui n'avancent pas.

19 AVRIL. Le temps s'améliore. Bombardement toujours aussi violent. Je vais installer mon parc au bivouac dans les boqueteaux au sud de l'Aisne, entre Vieil Arcy et Villers en Prayères. Ravitaillement des batteries qui sont au Nord de l'Aisne vers Madagascar et qui n'avancent pas. Le tir surtout la nuit fait un vacarme effroyable ; il y a une accumulation énorme de pièces de tout calibre. Je fais venir les fourgons à bagages.

20 AU 24 AVRIL. Toujours au même bivouac à ravitailler les batteries sans avancer.

25 AVRIL AU 2 MAI. Le temps s'améliore, même service.

3 MAI. Reprise d'offensive pour demain.

4 MAI. Offensive ratée. Le Chemin des Dames devant nous tient toujours. Les Boches sont dans des grottes appelées creutes dans le pays, de 15 à 18 m de profondeur. Le 20^e Corps a subi de fortes pertes.

5 AU 8 MAI. Toujours au même bivouac.

9, 10 ET 11 MAI. Notre bivouac commence sérieusement à être marmité par du 240.

12 MAI. Notre bivouac devient intenable. Nous quittons la région entre Vieil Arcy et Villers en Prayères pour aller bivouaquer dans le ravin de Vauxtin (près de Paars). [premier retrait de l'unité].

13 AU 25 MAI. Nous sommes marmités maintenant par avions. Comme service, toujours le ravitaillement des batteries.

26 MAI. Départ en permission.

6 JUIN. Retour au bivouac dans ravin de Vauxtin.

6 AU 9 JUIN. toujours même service.

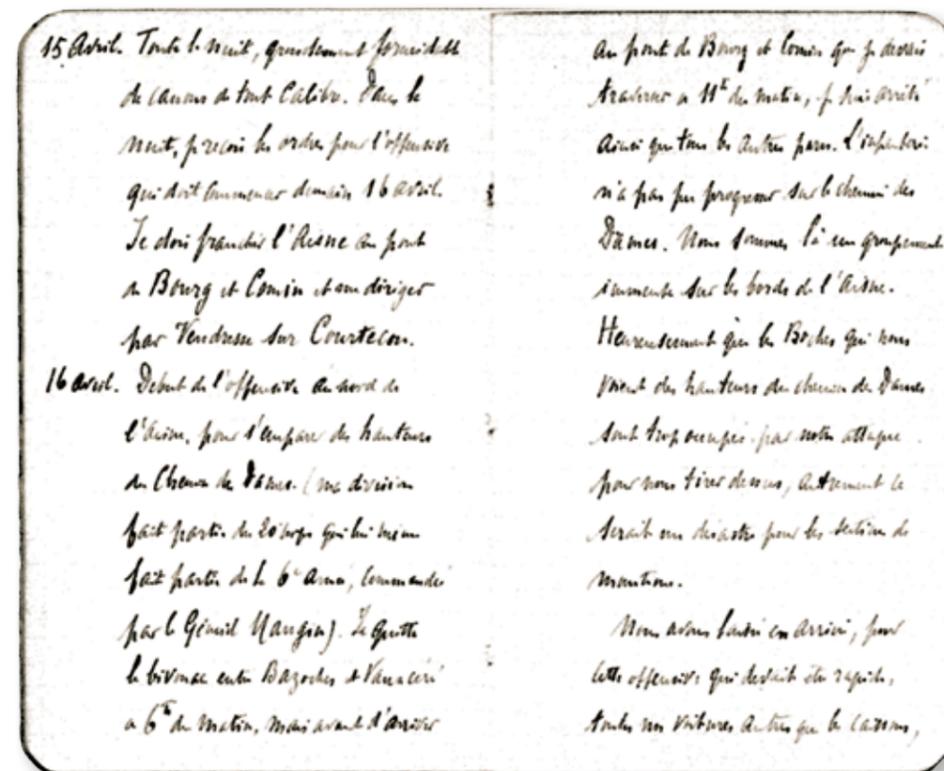
10 JUIN. La nuit dernière nous sommes copieusement marmités par les avions boches.

11 AU 15 JUIN. Toujours même service.

16 JUIN. Départ du bivouac pour aller cantonner à Tigny et Parcy-Tigny. Chaleur torride.

17 JUIN. Départ de Tigny pour aller cantonner à Ancienville.

18 JUIN. Départ d'Ancienville à 19 h ½ pour aller embarquer à Longpont à 22 heures. [retrait définitif]



OFFICIER RÉSERVISTE

ALFRED DREYFUS est mobilisé en août 1914. Dès le début de la guerre il manifeste sa volonté d'être envoyé dans une zone de combats, mais on lui objecte son âge et son mauvais état de santé. L'Etat-major craint également de possibles incidents liés à des réactions hostiles d'officiers restés très antidreyfusards. Il reste donc cantonné à l'arrière, affecté dans la zone Nord du camp retranché de Paris, au 233^e régiment, comme

Alfred Dreyfus au 233^e d'artillerie.



Dossier militaire d'Alfred Dreyfus : n° 59615/N (en micro-film), Dossier militaire de Larpent : n° 11YF/12040, Archives de l'armée de terre.

adjoint du commandant d'artillerie, poste qu'il occupera jusqu'en décembre 1916. Fin 1916, sur sa demande, Dreyfus passe dans une unité combattante : en février 1917, il rejoint le 20^e corps de la VI^e armée, comme adjoint au commandant du parc d'artillerie de la 168^e division d'infanterie. Dreyfus arrive dans l'Aisne en mars, via Epemay et Château-Thierry où il commande l'un des trois groupes du parc d'artillerie de la division (P.A.D. classé 233^e régiment) sous les ordres du colonel Georges Larpent. Que sait-il de ce supérieur ? Sait-il que Larpent est un militant de l'Action Française, un proche de Charles Maurras ; qu'en 1909, il avait publié un ouvrage antidreyfusard virulent, *Précis de l'Affaire Dreyfus*, sous le pseudonyme de Henri Dutrait-Crozon ? Dreyfus avait lu ce livre : il l'évoque dans l'une de ses correspondances d'avant-guerre. Ignore-t-il que son supérieur direct n'est autre que cet auteur antidreyfusard acharné ? Il ne le mentionne dans aucun de ses écrits. Le doute subsiste. Avec la VI^e armée, le groupe d'artillerie de Dreyfus se positionne au sud de la vallée de l'Aisne. C'est là, à partir de la fin mars, que débute dans son carnet la relation des événements du Chemin des Dames.

Après le «Chemin des Dames», Alfred Dreyfus gagne le front de Lorraine pour y créer des dépôts de munitions, puis, au début de 1918, le secteur de Verdun. En mars 1918, atteint par la limite d'âge des officiers des unités combattantes, il est renvoyé à l'arrière, à Orléans où il dirige le parc d'Artillerie de la 5^e région.

Carnet de campagne d'Alfred Dreyfus, 15 et 16 avril 1917. © Collection privée Charles Dreyfus.

La lettre du Chemin des Dames n° 17 / automne 2009 Georges JOUMAS

Après la réhabilitation l'avancement lui est refusé

L'Affaire Dreyfus a déchaîné les passions dans l'opinion publique française de la III^e République. On connaît le tragique destin de ce capitaine accusé faussement de trahison en 1894, par antisémitisme, et condamné au baigne de l'Île du Diable par le Conseil de guerre après une enquête bâclée. Gracié au bout de cinq années, Alfred Dreyfus obtient sa réhabilitation par la Cour de cassation en 1906. Après sa réhabilitation pleine et entière, il prend des fonctions de commandant d'artillerie. Il souhaite ardemment réintégrer l'armée active, mais pas dans n'importe quelles conditions. Durant ses douze années de parenthèse forcée de « l'Affaire », il n'avait pas bénéficié d'avancement. Fin 1906, il sollicite donc une promotion au grade de lieutenant-colonel, correspondant au minimum à ses annuités non comptabilisées. Mais il essuie un refus. Très déçu, il a l'impression qu'il continue d'être une victime. Il demande donc sa mise à la retraite qu'il obtient en août 1907. Alors âgé de 48 ans, il est placé en position de réserviste. En 1909, 1910, 1911, et 1913, il effectue des « périodes » de une à trois semaines durant lesquelles il est chargé d'étudier et d'améliorer le plan de mobilisation de l'Artillerie du secteur Nord de la capitale.

REMERCIEMENTS À M. CHARLES DREYFUS, PETIT-FILS D'ALFRED DREYFUS.

« Au PC ». Marius Vasse au Chemin des Dames en 1917. Collection Nicolas Vasse



« Dans la cave d'Hurtebise ». Coll. Nicolas Vasse

1917

UNE CAMPAGNE AU VEST POKET KODAK

MARIUS VASSE, agent de liaison au 152^e RI, possède à partir de 1916 un Vest Poket Kodak, le premier appareil photo qui n'utilise plus les plaques mais le film embobiné. Les clichés qu'il réalise dans la zone du front, lors des combats de mai, juin et juillet 1917, constituent un témoignage photographique précieux sur les secteurs d'Hurtebise et du plateau de Vauclerc. Huit fois cité, ce vendeur à la Samaritaine dans le civil, a survécu à la guerre. La photo et quelques activités mercantiles en marge de ses missions l'ont aidé à traverser l'épreuve.



L'entrée nord de la Caverne du Dragon. Coll. Nicolas Vasse

« Hurtebise, le premier prisonnier ». Coll. N. Vasse



Extraits d'un entretien enregistré en 1975. Marius Vasse répond aux questions de l'un de ses gendres sur la guerre. Cet échange, qui se déroule avec en fond sonore d'autres conversations familiales, a été numérisé par Nicolas Vasse, petit-fils de l'agent de liaison.

« J'avais mon appareil photo dans ma cartouillère et à chaque fois qu'il y avait quelque chose, hop je photographiais. Là, c'était une photo d'attaque, vous vous rendez compte, une vague d'assaut avec le tir de barrage; quatre photos que j'ai faites pendant l'attaque¹. C'était rare de faire ça vous savez (...) J'étais à un poste d'observation et alors je me suis mis au cul de la tranchée et puis j'ai photographié les gars qui partaient [inaudible] C'était l'illustration [inaudible] Puis, quand je suis revenu, bah vous savez, les tirs de barrage, il fallait les passer. Il y a un boyau et on suivait le boyau.

Photographie prise le 22 mai 1917 dans le secteur d'Hurtebise. Coll. Nicolas Vasse



■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES N°22, 2011, p. 9-17, DAMIEN BECQUART AVEC CAROLINE CHOAIN

(...) « J'ai fait de la photo, j'ai vendu mes photos, j'en ai une qui est parue sur l'illustration. J'en ai fait quatre pendant cette attaque-là, l'attaque d'Hurtebise. On a eu une citation, une merveilleuse citation. Hurtebise, j'ai fait ces photos-là. Après, j'allais chercher des fusils dans les premières lignes, avec un copain, le copain [inaudible] on faisait des affaires, on allait chercher des fusils en première ligne que l'on vendait trois francs (...) à l'intendance. Bah oui vous pensez, ça avait de la valeur, et personne ne voulait s'en charger. Alors que nous, quand on allait faire une liaison, alors voilà on mettait ça dans un coffre. Quelquefois on provoquait un autre [rire], un autre voyage pour ramener deux ou trois fusils, puis on planquait ça dans un coin, et un autre copain, un ravitailleur avec son camion, on lui disait : "bah écoute, on va te donner cinquante balles et puis t'iras porter ça à tel endroit". Et nous on touchait nos trois francs, nos trois fois trois francs. On était des petits soldats, on gagnait pas beaucoup.

¹ Marius Vasse fait ici référence à une série de photographies prises lors de l'attaque d'Hurtebise, le 22 mai 1917.

LE SERGENT LUCIEN GAY avait soigneusement rempli les pages d'un carnet avec les noms des hommes de la section qu'il commandait. 2^e section de la 7^e compagnie du 57^e RI. En haut, il indiquait le numéro de l'escouade. Sur la page de gauche, il portait les noms et prénoms des combattants. Sur celle de droite, il précisait leur fonction et les objets ou outils affectés à chacun ; renseignements qui pouvaient s'avérer indispensables en cours d'opération.

Pour la 5^e escouade par exemple, on pouvait ainsi savoir qu'Amédée Truques, grenadier, emportait un seau et une pioche, que Pierre Charriton, également grenadier, était chargé d'une marmite et d'une bêche, tandis que leur camarade Gilbert de Hora, cycliste, n'était porteur d'aucun outil, bicyclette oblige. Le carnet tenait également la liste des autres sections et escouades de la compagnie.

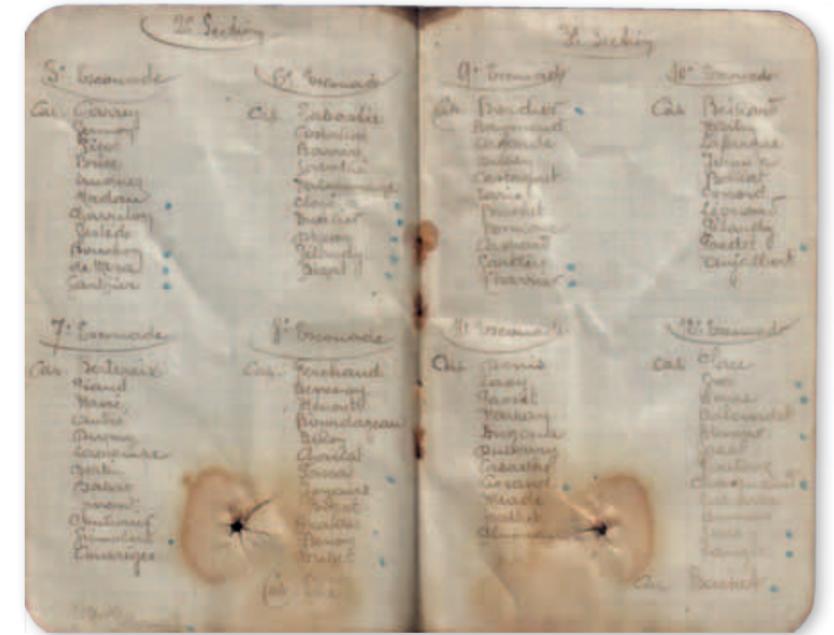
Il fut retrouvé percé d'un trou ayant pour origine une balle, du sang formant auréole autour de l'orifice.

C'est probablement au début du mois d'avril 1917 que Lucien Gay, 24 ans, complète ce carnet. Son régiment cantonne alors dans le sud de l'Aisne où les préparatifs en vue de l'offensive battent leur plein. Les officiers promus reçoivent leur affectation, le matériel et les effets, une 2^e paire de chaussures et le ballot individuel sont versés à la troupe, les ordres de marche se succèdent, les unités sont inspectées...

Dans le dispositif de bataille, le 57^e RI fait partie du groupe chargé de « l'exploitation stratégique ».

« Poursuivre l'exploitation en direction générale du Nord (...) aussitôt la rupture accomplie » en progressant « par bonds »¹ : tels sont les ordres.

Le 12 avril, Lucien Gay écrit à ses parents « quelques mots en vitesse ». Lettre d'avant la bataille dans laquelle il rassure sur sa santé : « je vais bien » ; laisse entendre qu'un grand événement est imminent : « rien de nouveau, si ce n'est que ns approchons du... ? » ; s'en remet à la chance : « Tant mieux pour ceux qui auront le bonheur de s'en sortir. J'espère être du nombre » ; et semble investir toutes ses attentes dans un colis longtemps espéré, insigne attention maternelle et promesse de menus plaisirs : « Aujourd'hui, je dois récupérer



Pages trouées dans le carnet du sergent Lucien Gay. Archives Olivier Gay

UNE PAGE SANGLANTE

Le 5 mai 1917, Lucien Gay est tué dans les combats du secteur de Craonne. Le jour anniversaire de ses 25 ans, ce sergent du 57^e RI disparaît, probablement fauché par des tirs de mitrailleuses. Son corps demeure introuvable, mais le livret militaire et un carnet qu'il portait sur lui sont récupérés, troués par une balle. Dans les pages du carnet où le sergent a inscrit les noms des hommes de sa compagnie, une tache de sang s'est formée autour de l'orifice. Cette histoire illustre le caractère désespéré des combats du plateau des casemates.



Le sergent Lucien Gay. Archives Olivier Gay

ton colis maman ; je l'attends avec impatience car plus ça va plus ça va la... mal ! Pas de tabac... pas de pinard... pas de ceci... pas de cela... ! Bientôt ça sera encore plus grave... hélas ! prenons tout du

bon côté, c'est ce qu'il y a de mieux... ! On les aura... ! quand même, malgré eux ! » Ce furent probablement les derniers mots de Lucien Gay à sa famille. Le régiment se met en marche en direction du front, il atteint l'Aisne où les troupes d'exploitation se rassemblent, le 15 avril. L'ordre arrive pour le lendemain. Le 16 avril, le 57^e RI n'effectue en fait qu'un seul « bond » : il se trouve bloqué à hauteur d'une ligne Paissy-Vassogne une heure après le départ. La percée n'a pas eu lieu.

Début mai, l'offensive reprend sur le Chemin des Dames, la X^e armée, à laquelle appartient le 57^e RI, attaque sur les plateaux de Vauclair (Vauclerc) et des casemates. L'opération est lancée le 5 mai au matin. Ce jour-là, Lucien Gay

entre dans sa 26^e année. Anniversaire sans lendemain pour lui comme pour nombre de ses camarades de la 7^e compagnie dont les noms demeurent figés, à l'encre, dans un carnet d'opération percé d'une balle et marqué de sang. Les 5 et 6 mai, le 57^e RI accuse la perte totale de 777 hommes, tués, blessés et disparus. Le 2^e bataillon auquel appartient la 7^e compagnie est de loin le plus touché avec 329 hommes hors de combat, dont une proportion importante, relativement de combattants signalés disparus, à l'instar du sergent Gay. Le 5 mai, ce bataillon a atteint la tranchée de Fribourg où il se maintient 24 heures durant avant d'être contraint de se replier vers la tranchée des Sapinières, laissant sur le terrain nombre des hommes perdus au cours des heures précédentes. Les causes du recul ajoutent au tragique : engagé dans un combat à la grenade, le bataillon reçoit au même moment des obus français : « un tir de barrage de notre artillerie tombant sur nos premières lignes oblige les fractions qui l'occupaient [la tranchée de Fribourg] à se replier de 50 à 60 mètres en leur occasionnant des pertes sensibles ». [JMO]

¹ Journal des marches et opérations du 57^e RI. Remerciements : général Bach, Bernard Labarbe, Olivier Gay, petit-neveu de Lucien Gay, Forum 14-18.

La lettre du
Chemin des Dames
n°22 / été 2011
Damien BECQUART

« MA BLESSURE »

Blessé au visage le 5 mai 1917 devant La Royère, René Munnier dicte à sa sœur deux ans plus tard le récit de ce qu'il a vécu sur le front. Un œil perdu, le second affaibli, ce Franc-Comtois épouse après guerre une jeune femme rencontrée à l'hôpital de Tours, originaire de Burelles. Après guerre, le couple s'installe dans ce village de l'Aisne, à 50 km au nord du Chemin des Dames.

« NOTRE CAPITAINE s'élança hors du trou où nous étions trois, et mon camarade le suivit, puis à mon tour je sortis.

A peine hors de ce trou, une autre rafale arrivait et éclatait à quelques mètres de nous. J'eus le temps de voir ses quatre flammes rouges mais au même instant, je ressentis une violente secousse à la tête et une douleur vive à la main droite. (...) Je fis deux pas pour me jeter dans un trou (...) et c'est là que je vis la gravité de ma blessure. (...) Je sentais le sang m'inonder le visage et me couler sur la poitrine ; et... je ne voyais plus rien, c'était la nuit. Je me crus perdu, j'eus quelques secondes d'abattement complet me recommandant à Dieu et

attendant la mort que je croyais arrivée. (...) L'idée me vint de faire mon pensement, ce que je fis tant bien que mal. Je voulu me rendre compte de ma blessure et je passai ma main sur mes yeux.

Je ne puis dépeindre la sensation que j'ai eue en sentant mon visage ainsi déchiré ; l'éclat qui était certainement très gros m'avait pris en plein sur les yeux, m'emportant l'œil droit, me sectionnant le nez que je croyais au prime abord enlevé tout à fait et du côté gauche, je ne savais pas... (...) Mille pensées me tourmentaient ; je croyais avoir perdu les deux yeux et l'idée de ne jamais revoir ce que j'aimais tant, ceux que je chérissais me fendait l'âme. Je n'avais plus le courage de vivre et bien doucement, je fis une petite prière à Dieu (...)

Les heures me parurent très longues, je sentais mes forces disparaître petit à petit ; (...) Je me décourageais, quand, tout à coup, j'entendis des pas tout près de moi et oh bonheur, une voix. (...) Deux hommes

étaient à mes côtés, (...) [ils] me prirent par chacun un bras et nous partimes. (...) A peine avions [nous] fait quelques pas, (...) qu'un obus (...) vint éclater derrière nous ; je sentis mon sauveteur de droite chanceler en poussant un cri et il tomba, m'entraînant dans sa chute. Son camarade vint à nous et alors ils échangèrent encore quelques mots (...), et le pauvre rendit son âme à Dieu. (...) Le dernier de mes deux sauveteurs essaya de me tirer de là, mais n'ayant plus d'appui à droite, je tombais le priant de me laisser et de se mettre à l'abri. Et je fus

seul encore pendant des heures (...) Les brancardiers arrivèrent enfin et je pus être (...) transporté dans le poste de secours à bout de forces. J'avais été blessé à 10 heures environ la veille au matin et il était alors 3 heures de l'après-midi, ce qui faisait donc trente heures que je passais sur ce champ de bataille avec un nouvel éclat d'obus à la jambe droite... »

- Témoignage aimablement communiqué par M. et Mme Guy Munnier, fils et belle-fille de René Munnier.

René Munnier. Photographie famille Munnier



■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES n°24, 2012, p. 36

Illustration d'après l'affiche de l'exposition « Dans la guerre des toubabs », Caverne du Dragon, Musée du Chemin des Dames (2007-2008). Graphisme Hélène Paris



Saër Gueye

un portrait sans visage

DANS DES INCONNUS CHEZ MOI, un récit paru en 1922¹, Lucie Cousturier, une artiste parisienne qui passe ses vacances près de Fréjus, évoque quelques-uns des tirailleurs noirs qui furent les élèves de son école improvisée. Parmi eux, le caporal Saër Gueye du 5^e BTS mort sur le champ de bataille d'Hurtebise le 15 août 1917.

« Saër Gueye est le premier individu de sa race dont nous avons perçu exactement les traits. (...) Nous nous rappelons bien les yeux intelligents de Saër, sa bouche puissante sans lourdeur, sa peau mate, son visage mince aux joues longues et fines, avec assez de front et de menton pour ne pas déconcerter notre esthétique européenne. (...)

— Tu travaillais beaucoup dans ton pays ?

— Non, moi, jamais encore travailler là-bas. Ma mère beaucoup riche, beaucoup troupeaux bœufs, moutons, chevaux. Moi, faire marabout seulement : lire, écrire arabe, c'est tout. Garçons ouolofs, au Sénégal, tous marabouts, tous lire arabe.

Nous voyons souvent, en effet, Saër Gueye tracer des caractères arabes que, sans

compétence, nous estimons jolis. Ils témoignent en tout cas d'une habileté qui ne peut être requise que par une longue pratique. Ils font contraste avec les copies encore maladroites de notre écriture. En revanche, il lit très bien son livre scolaire.

— Qui t'a appris ton alphabet, en France ?

Il se plaît à raconter que ce sont des infirmières de l'hôpital Bégin, à Paris, où il fut admis, grièvement blessé à la cuisse, après la bataille de la Somme. Saër Gueye a gardé un bon souvenir de la grande ville. Il rappelle, extasié, les promenades qu'il y fit, convalescent :

— J'ai vu tout, tout dans Paris : jolies maisons, jolies voitures, jolis magasins, jolis costumes. Dans Paris tout le monde joli, tout joli ! (...)

Il a été immolé le 15 août 1917 pendant que nous nous réjouissons d'une lettre où il nous apprenait qu'il était sauvé. Avant cette lettre, il nous en avait envoyé plusieurs autres qu'il avait signées :

« Votre fils de toute la vie. » Toute sa vie, c'étaient quelques semaines. Mais ces lettres-là étaient écrites, sous sa dictée, par un camarade instruit, tandis que celle qu'il écrivit le 10 août était sa première tentative personnelle de rédaction française :

« Ma chère ami, c'est Saër Gueye tou seul qui écrire la lettre pour te faire savoir que même que je suis sové ; je salue ton mari, avec farjoï, avec Madame espérasa dans 5^e bat. Toulmond il a mort ; nous jommes sové vintome dans Se bataillon. »

Les dernières lignes trahissent sa fatigue ; mais nous sommes émus jusqu'à l'étranglement en songeant combien il a fallu à ce jeune garçon de souffrance et d'amitié, celle-ci accrue par celle-là, pour accomplir, sans expérience antérieure, sans notions scolaires, avec les seules ressources de sa mémoire et une interprétation graphique des sons, ce tour de force. Nous nous le représentons, désespéré, aux lendemains de cette affaire où « tout le monde est mort », et se raccrochant à un souvenir : notre toit, seule idée douce qu'il trouve dans toute cette France qu'on prétend proposer à son dévouement. »

JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT

APOLLINAIRE

ANDRÉ MASSON

RENÉ DALIZE

JOË BOUSQUET

ARAGON

YVES GIBEAU



■ III PARTIE

LEUR CHEMIN DES DAMES

Cette fois mon cœur, c'est le grand voyage,
Nous ne savons pas quand nous reviendrons.
Serons-nous plus fiers, plus fous ou plus sages ?
Qu'importe, mon cœur, puisque nous partons !

Avant de partir, mets dans ton bagage
Les plus beaux désirs que nous offrirons
Ne regrette rien, car d'autres visages
Et d'autres amours nous consoleront.
Cette fois, mon cœur, c'est le grand voyage.

Poème retrouvé sur la table de travail de Jean de La Ville de Mirmont dans son appartement 8, quai d'Orléans à Paris dans l'île Saint-Louis.

« Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse... »
Après Gabriel Fauré qui les avait déjà mis en musique, Julien Clerc chante aujourd'hui les vers de Jean de La Ville de Mirmont et son Horizon chimérique. Une formidable postérité pour un poète inconnu ou presque avant la guerre, mort, le 28 novembre 1914, à l'âge de 28 ans au Chemin des Dames.

Le dernier voyage d'un poète

« 29 SEPTEMBRE. Départ à 6 heures. Marche de 4 heures. Arrivons à Cuiry [les Chaudardes]. Plaine entre collines. Nous installons par sections auprès de petites tranchées. Repérés par artillerie allemande. Recevons obus. Nous dissimulons. Assistons à exécution capitale d'un soldat qui a lâché pied¹. Spectacle pénible. Cantonniers le soir, entassés dans une grange. » Comme des milliers et des milliers de mobilisés, Jean de La Ville de Mirmont, sergent au 57^e régiment d'infanterie, tient un carnet de route. Quelques notes écrites au jour le jour, dans un style télégraphique, sans littérature. Pourtant ce fils de la bourgeoisie bordelaise (avec un père universitaire traducteur des auteurs latins) écrit des poèmes depuis l'âge de seize ans et il a publié quelques mois plus tôt un premier roman.

UN SPECTATEUR ? Comme d'autres, Jean n'a commencé son carnet que le jour du départ pour le front, le 26 septembre 1914, lorsqu'il a quitté la caserne de Libourne (Gironde). Une mobilisation tardive pour cet homme de 28 ans. Ce n'est pas que Jean de La Ville de Mirmont ait cherché à gagner du temps. Bien au contraire. La guerre n'est pas encore déclarée qu'il s'y voit déjà. Dans une lettre à sa mère du 1^{er} août 1914, il écrit : « Je crois que ça y est. J'ai tout mon sang-froid mais je suis profondément ému et aussi, faut-il le dire, très intéressé. Un fait sans précédent dans l'histoire du monde, une guerre extraordinaire va, sans doute, mettre le feu à tout un continent. J'en serai un spectateur, j'en serai, j'espère aussi, un des acteurs résolus à servir dans la modestie de mon rôle, et j'ai fait d'avance, en toute hypothèse, joyeusement, le sacrifice de ma vie. » Mais le 18 août, une commission médicale l'avait réformé pour mauvaise santé. A Paris, où il travaille comme rédacteur à la Préfecture de la Seine, il assiste à l'arrivée des réfugiés des départements du Nord et au départ des « froussards » alors que la ville se prépare à un siège. Il se désespère encore le 6 septembre

dans une lettre à son père : « Je commence à être las de faire preuve de courage civique et administratif. Il me tarde de montrer mon courage militaire et d'abandonner le grattoir pour le fusil ». Le lendemain, nouveau passage devant une commission médicale qui l'autorise cette fois à s'engager pour la durée de la guerre. Il y a urgence à compléter les unités après les hécatombes des premières semaines. C'est ainsi que le 12 septembre, Jean s'était retrouvé à Libourne au 57^e, le régiment où il avait fait son service militaire en 1906. En fait, à peine commencé, le journal de guerre s'interrompt. Dès le 4 octobre, Jean y renonce... Pourtant il continue d'écrire, mais plus pour lui seul. Ses impressions, ses réflexions, ses difficultés et ses espoirs, il les fait partager à sa famille dans une vingtaine de lettres, dont quinze à sa mère. Des lettres d'un soldat au front où il est bien sûr question de colis, de lunettes de rechange, de vêtements chauds et de friandises. Un poète aussi peut être myope, avoir froid et aimer le chocolat. Mais il est surtout, comme le proclamait Rimbaud, « un voyant » : Jean est dans la guerre, mais aussi, ses lettres en témoignent, « au-dessus de la mêlée ». Il s'amuse à se décrire en « poilu », « couvert de boue, mangeant indifféremment avec les doigts du sucre ou de la graisse de cochon, barbu comme un gorille » (Lettre à sa mère, 26 octobre). Dans un petit mot à sa nièce Paulette qu'il espère retrouver à Bordeaux, « grande et sage, après la guerre », il s' imagine, invalide, en oncle transformé en jouet humain : « Si l'est cul-de-jatte à cette époque, il compte sur toi pour le trainer dans sa voiture avec une ficelle... » (Lettre pour Bébé, 28 octobre)

GUERRE RÉVÉE, GUERRE RÉELLE. En fait, Jean avait rêvé de voir se lever d'autres soleils d'Austerlitz et d'assister à de nouvelles charges de Reichshofen. Mais en octobre 1914, c'est le brouillard du Chemin des Dames et déjà la guerre

de position. « Bien que sur la ligne de feu, au milieu de la pétarade, je n'ai pas encore tiré un coup de fusil », semble-t-il regretter le 4 octobre. C'est toujours le cas le 20 octobre : « Personnellement, ayant été plusieurs fois en première ligne — jusqu'à 400 mètres des Allemands qui nous bombardaient — je n'ai pas encore pu tirer un coup de fusil ». Mais cette drôle de guerre a une fin. Il écrit le 6 novembre : « Nous venons de passer des moments assez durs. Six jours de combat acharné, diurne et nocturne. Un instant j'ai bien cru y rester, mais c'était précisément le 4 novembre, et je ne pouvais pas tomber pour ton anniversaire... Malheureusement ma compagnie a beaucoup souffert. Le capitaine est blessé, peu grièvement. Le lieutenant, le sergent-major, quatre sergents, plusieurs caporaux et bon nombre de soldats tués. Le reste est blessé pour une bonne partie. [...] Pour moi, je crois que j'ai fait mon devoir et que je me suis bien conduit sous la mitraille. » Le 8 novembre, il reçoit d'ailleurs une citation à l'ordre du régiment, citation qu'il envoie immédiatement à sa mère en ajoutant : « Garde-la pour le cas où je recevrais du fer dans la peau, afin de prouver plus tard à la jeune Paulette que si son parrain cultivait nonchalamment les muses dans ses loisirs administratifs, il savait aussi se conduire en bon La Ville sur les champs de bataille. » Plus que jamais, Jean espère être nommé au grade de sous-lieutenant, comme son capitaine le lui laisse espérer depuis le 9 octobre... Dans ses lettres, il continue à se désoler de « cette guerre lente et sans musique [...] triste et ennuyeuse à mourir, d'une platitude désespérante, jusqu'au moment où la grosse artillerie s'en mêle et alors cela devient infernal au vrai sens du mot, avec de la fumée, du feu et toutes sortes de hurlements. » (Lettre à sa mère, 10 novembre).

Il note les pertes avec un certain détachement : « J'ai vu des camarades coupés en morceaux à mes côtés par l'artillerie allemande. L'adjudant Marceon, que tu as rencontré à



Jean de La Ville de Mirmont au cours de son service militaire en 1906. Collection particulière.



Manuscrit autographe de L'Horizon chimérique. D.R.

Libourne et qui a été autrefois l'élève de papa, est mort. » (Lettre à sa mère, 17 octobre) ou encore dans la même lettre : « Une immense plaine grise crevée de trous d'obus et jonchée de cadavres mutilés, français et allemands. Un grand Allemand, privé de tête, dominait de son ombre ma place dans la tranchée. Et l'odeur de tout cela ! Mes cauchemars d'enfant ne sont rien à côté. »
« On ne voit l'ennemi que sous forme de cadavres, de blessés ou de prisonniers. » (Lettre à sa mère, 26 octobre).
« L'ennemi », Jean le désigne le plus souvent, souvenir des récits de la guerre précédente, du nom de « Prussiens », jamais par « Boches ». Un ennemi auquel il reconnaît son courage dans une guerre où les soldats des deux camps combattent sans haine : « Les cadavres des nôtres et des leurs, mêlés sur les champs de bataille, semblent unis par une définitive camaraderie. » (Lettre à sa mère, 8 novembre) et même avec une certaine humanité : « Il n'y a pas que des brutes dans ce pays. Un de nos soldats, blessé, a été rencontré l'autre jour par des Prussiens. L'officier lui a donné à boire en lui disant : « Va-t'en rejoindre les tiens, tu as fait ton devoir. » (même lettre).

FRATERNISATIONS. Témoin attentif et combattant impartial, Jean de La Ville de Mirmont ? Qu'on en juge. « Hier des officiers allemands ont agité un drapeau blanc et sont venus causer avec les nôtres, les invitant à déjeuner pour dimanche prochain. D'une tranchée à l'autre les soldats français et allemands se sont engagés à ne pas se fusiller de la journée. Ils se sont amusés à se lancer des pommes de terre. Le soir venu, les Boches ont entamé un cantique. Les nôtres ont répondu en entonnant un chant vif et animé : « Ah ! Que c'est rigolo !/On va leur flanquer/ Les pieds dans le dos ! » (Lettre à sa mère, 13 novembre).
Ces épisodes de fraternisation sont confirmés par une source assez inattendue : le journal des marches et opérations du 57^e régiment. A la date du 18 novembre, on lit : « Les soldats allemands des carrières cherchent

à entrer en communication avec nos hommes ; ils échangent même des cigarettes. Cela se faisait, paraît-il, de temps en temps. » Le constat annonce une reprise en mains : « Dès qu'il lui en rendit compte, le colonel nouvellement arrivé interdit de la façon la plus absolue ce jeu dangereux, malgré les tolérances qui ont pu être accordées avant sa prise de commandement. »
Mais ces « jeux », « dangereux » selon les officiers parce qu'ils risquent de démoraliser les troupes, ne cessent pas pour autant... comme en témoigne ce que Jean écrit, encore à sa mère, le 21 novembre. « Hier, dans la tranchée, nous étions tout près des Allemands, à 8 ou 10 mètres au plus. Nous nous sommes rendus visite réciproquement. Ils nous ont offert des cigares et de la bière, — et nous leur avons donné du tabac de cantine en échange. Il y avait un étudiant prussien ayant vécu plusieurs années à Lyon, — en outre un de mes soldats a été professeur de français à Munich. C'était très amusant et très inattendu, et cela ne nous empêchera pas de faire notre devoir en temps voulu de part et d'autre. »

LA DERNIÈRE LETTRE. Le 24 novembre, après quelques jours de repos à Servat, c'est l'arrivée de plus de 350 hommes pour remplacer les pertes du régiment. Jean écrit une nouvelle fois à sa mère. « Je repars ce soir pour la tranchée, continuer, après quelques jours de repos, cette vie de guerre de forteresse qui demande plus de patience que de furie française. Voilà deux mois que je ne cesse d'entendre le canon, de près ou de loin, même au repos. On se demande s'il restera encore de l'acier sur la terre après cette guerre. [...] Je crains bien que nous soyons encore ici pour Noël. » Le 57^e régiment d'infanterie sera effectivement toujours à Verneuil³ le 25 décembre 1914. Mais sans Jean. Le 28 novembre 1914, vers cinq heures du soir, le sergent de La Ville de Mirmont est tué dans la tranchée de Verneuil. Il n'aura jamais été nommé sous-lieutenant.
Sur un morceau de papier déchiré de son carnet de route et qu'on a retrouvé sur lui, il avait écrit : « Si je

POSTÉRITÉ D'UNE ŒUVRE Avant la guerre, quelques poèmes parus dans des revues confidentielles, un roman publié à compte d'auteur à 300 exemplaires. Une œuvre juste ébauchée. Jean a aussi été à Paris en 1909-1911 l'ami d'un certain François Mauriac, croisé naguère au lycée de Bordeaux, c'est lui qui inspira au futur prix Nobel de littérature le titre de son premier recueil (« Les mains jointes »). En mourant, Jean a laissé quelques manuscrits, des contes et des poèmes. Le recueil *L'Horizon chimérique* est publié dès 1920. Certaines pièces sont mises en musique en 1922 sous le même titre par Gabriel Fauré et comptent parmi les œuvres les plus connues du compositeur. L'écrivain bordelais Michel Suffran qui avait déjà consacré en 1968 à Mirmont un volume de la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers avec une préface de François Mauriac, a publié en 1992 une édition de ses œuvres complètes (poèmes, récits, correspondance) avec une introduction vibrante en forme d'antibiographie (éditions Champ Vallon). La dernière édition de son roman « Les dimanches de Jean Dézert », un petit chef-d'œuvre d'ironie à la troublante modernité, est parue en 1998 aux Editions de La Table ronde. *L'Horizon chimérique* est l'un des titres de l'album de Julien Clerc « Si j'étais elle » sorti en 1999. En 2013, sous le titre « Bleus horizons », chez Gallimard, Jérôme Garcin a publié un très beau roman historique sur la destinée du poète.

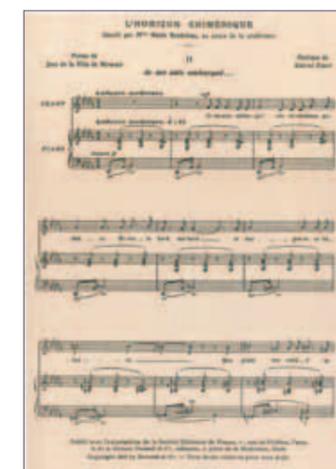
meurs, faire dire à ma mère que ma dernière pensée aura été pour elle ». Il n'y a guère de doute que la dernière pensée de sa mère en mourant des années plus tard aura été pour lui, elle qui avait publié en 1935 la première biographie consacrée au poète, avec des poésies et des lettres inédites et pour seul nom d'auteur : « Par sa mère ».

¹ Il s'agit de Paul Pessina du 144^e RI, condamné à mort par le conseil de guerre de la 35^e division, le 28 septembre, pour abandon de poste répété (information communiquée par Denis Rolland).

² Service historique de la Défense 26 N646/1.

³ Hameau de la commune de Verneuil-Courtonne, qui fait partie depuis 1923 de la commune de Moussey-Verneuil (canton de Craonne).

- Les citations de Jean de La Ville de Mirmont sont extraites de ses lettres de guerre et de son carnet de route selon l'édition des Œuvres complètes publiée par Michel Suffran (Champs Vallon 1992).

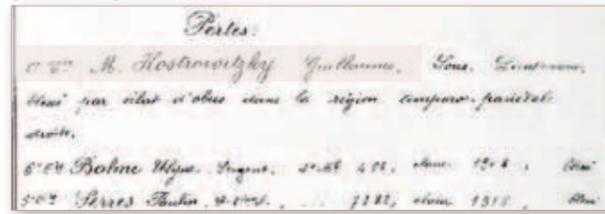


Extrait de la partition de « L'horizon chimérique », l'une des dernières œuvres de Gabriel Fauré (1922). Collection particulière.

Le casque que portait Apollinaire le jour de sa blessure. Bien que servant dans l'infanterie depuis novembre 1915, il avait conservé son casque d'artilleur. D.R.



Dans le JMO du 96^e RI, parmi les pertes du 17 mars 1916 : Guillaume Kostrowitzky. [26 N 672/2 20/81] Collection SHD



Le 17 mars 1916, Guillaume Apollinaire était blessé au Bois des Buttes, au pied du Chemin des Dames.

« Une étoile de sang me couronne à jamais »

DÈS LE 10 AOÛT 1914 (la guerre a été déclarée le 3 août), Guillaume Kostrowitzky, plus connu sous son pseudonyme littéraire d'Apollinaire, avait demandé à s'engager. Mais né à Rome d'une mère polonaise, il n'a pas la nationalité française. Et il a 35 ans... Sa demande reste d'abord sans suite. Le 3 septembre, alors que l'avance allemande menace Paris, il quitte la capitale et part pour Nice. C'est là qu'il rencontre Louise de Coligny, l'inspiratrice des Poèmes à Lou.

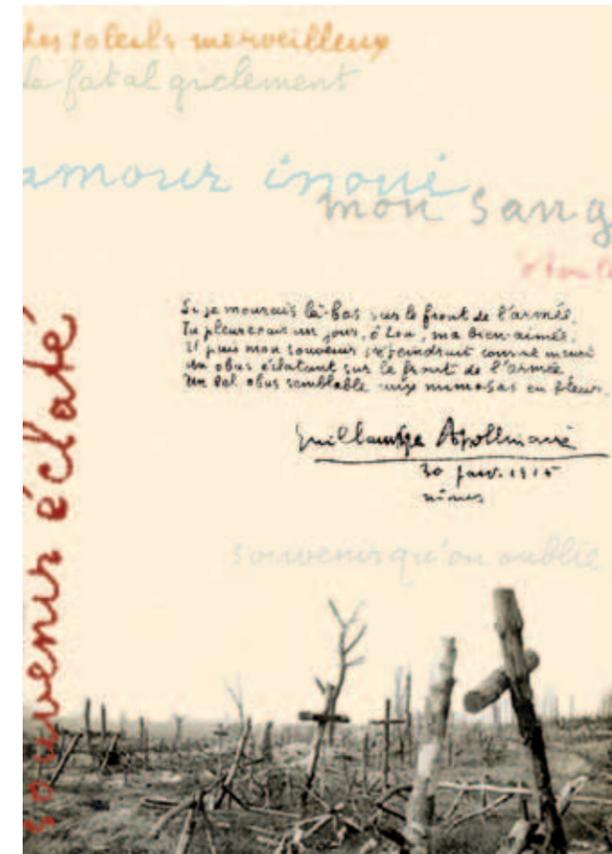
« SI JE MOURAIS LÀ-BAS... ». Le 29 novembre 1914, il renouvelle sa demande d'engagement qui, après les hécatombes des premiers mois de la guerre, est cette fois acceptée. Il est affecté à Nîmes au 38^e régiment d'artillerie. C'est là, à des centaines de kilomètres du front, qu'Apollinaire écrit le 30 janvier 1915 le célèbre poème « Sije mourais là-bas... », avec la prémonition de cet obus « semblable aux mimosas en fleurs » qui « couvrirait de mon sang le monde tout entier ».

Le 4 avril, il rejoint la 45^e batterie de son régiment qui se trouve en Champagne. Le 16 avril, il est nommé brigadier. A l'automne, son régiment participe à

l'offensive de Champagne du côté de Mesnil-les-Hurlus et Somme-Tourbe. Pour être plus près de la bataille, mais aussi pour obtenir plus rapidement une promotion comme officier, Apollinaire demande à servir dans l'infanterie. Le 20 novembre 1915, il est nommé sous-lieutenant au 96^e régiment d'infanterie. Le 28 novembre, il monte en ligne avec sa compagnie. Il découvre une autre réalité de la guerre, celle de la boue des tranchées, des rats et de la vermine, avec la mort omniprésente. Après un mois au front, il obtient une permission de 15 jours qu'il va passer à Oran auprès de Madeleine Pagès. Le 10 janvier 1916, il rejoint son régiment dans la Marne. Après quelques jours de repos dans le secteur de Fismes, il retrouve, le 14 mars, les premières lignes au Bois des Buttes, au pied du plateau du Chemin des Dames. Quelques jours plus tôt, il a appris que la demande de naturalisation qu'il avait déposée le 12 janvier 1915 avait enfin été acceptée.



Guillaume Apollinaire blessé. D.R.



Visuel de couverture de La lettre du Chemin des Dames n°9, mai 2006. Photographie du Bois des Buttes en 1917, création graphique Laurence Moutarde

AU BOIS DES BUTTES. Dans son carnet, Apollinaire note le 14 mars : « Arrivée dans les tranchées sans abri du bois des Buttes au nord de Pontavert ». Son régiment relève le 246^e qui avait dû laisser une partie du terrain aux Allemands. Le secteur, en effet, est loin d'être calme : « Bombardement épouvantable tout le jour et partie de la nuit. 1 mort à la 4^e section », note Apollinaire à la date du 16 mars. Le bombardement continue le vendredi 17 mars... Le 18 mars, Apollinaire reprend son carnet et raconte ce qui s'est passé la veille avec un extraordinaire souci du détail. « Je lisais à découvert au centre de ma section, je lisais le Mercure de France, à 4 heures un 150 éclate à 20 mètres, un éclat perce le casque et troue le crâne ». Il ne voit un médecin, celui du régiment voisin que plus de deux heures plus tard, une fois que le bombardement a cessé. Diagnostic : plaie de la région temporale droite par éclat d'obus.

Apollinaire est d'abord évacué sur un poste de secours dans le Bois de Beau-Marais, entre Pontavert et Craonne, puis transporté à une dizaine de kilomètres du front, à l'ambulance 1/55 qui se trouve à Romain (Marne). « On m'endort pour fouiller, l'éclat a enfoncé la boîte crânienne et y est resté, on l'y laisse ». D'HÔPITAL EN HÔPITAL. Le 20 mars, après un arrêt à Jonchery-sur-Vesle, le sous-lieutenant Kostrowitzky est dirigé sur l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry. Sur le registre des entrées, on peut lire en face de son nom : « éraflure de la boîte crânienne ». Le 29 mars, il est transféré au Val de Grâce à Paris. Son état se dégrade et il n'a toujours pas été opéré. D'abord hospitalisé à sa demande à l'Hôpital italien du Quai d'Orsay où son ami, le peintre Serge Férat, est infirmier, il est finalement trépané à la villa Molière le 9 mai. C'est pendant sa convalescence qu'il reçoit, le 17 juin, la Croix de guerre

avec une citation à l'ordre du régiment : « A donné en toutes circonstances l'exemple du sang-froid et du courage, a été grièvement blessé à la tête le 17 mars 1916 au cours d'un violent bombardement ». En fait, Apollinaire ne se rétablira jamais tout à fait. Il est une victime

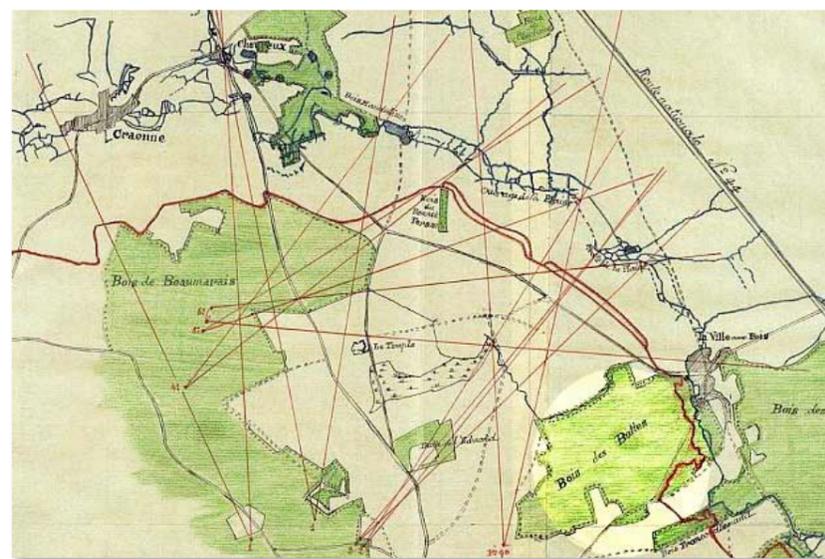
toute désignée pour l'épidémie de grippe espagnole qui touche l'Europe en 1918. Il meurt le 9 novembre, deux jours avant l'armistice. Il est reconnu « mort pour la France des suites de ses blessures ». Des blessures reçues il y a près de 100 ans, au pied du Chemin des Dames.

Apollinaire coiffé du bandeau de cuir qui protège sa cicatrice à la première représentation des Mamelles de Tirsias en juin 1917. D.R.



« Voici que vient l'été la saison violente Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps » (La jolie rousse)

La lettre du Chemin des Dames n°9 / mai 2006 Guy MARIVAL



Le Bois des Buttes au sud-est de Craonne en novembre 1915. Carte provenant du JMO du 58^e RAC (La lettre n° 24). [26 N 1008/3 p.32/50], collection Service historique de la Défense

Fac-similé d'une page du carnet d'Apollinaire. D.R.



Long chemin de mémoire

La violence hante la peinture d'André Masson (1896-1987). Derrière la porte de l'atelier du peintre poussent les souvenirs de l'expérience traumatique vécue dans la Somme, au Chemin des Dames et en psychiatrie. Mais l'artiste tient à distance cette indicible guerre. Un art de la métamorphose et des détours par les symboles lui permet d'exprimer sur la toile une violence propre à l'homme, intemporelle et sans géographie, sans se laisser enfermer dans une impossible tentative artistique de description du chaos de 14. De sa guerre, longtemps il ne souffle mot. En 1974, à 78 ans, le temps est-il venu de raconter enfin cette histoire dont il avait au cours des années précédentes révélé quelques bribes, il le fait sous la forme d'un texte et de douze dessins publiés dans un livre où prend place sa « mythologie personnelle ». Evocation de ce chemin de mémoire qui débute par une blessure un jour d'avril 1917 au Chemin des Dames.

André Masson, André Breton et Pierre Mabille à La Baule, été 1938. Auteur non identifié. © Association Atelier André Breton



LA BIBLIOTHÈQUE de documentation internationale contemporaine (BDIC) possède dans ses collections douze dessins à l'encre du peintre André Masson représentant des scènes au front : la Somme en 1916 et le Chemin des Dames en avril 1917. Cette série, qui porte le titre *Anatomie de la peur*, est un don de l'artiste au « Musée des deux guerres mondiales », aujourd'hui Musée d'histoire contemporaine de la BDIC¹.

LA MÉMOIRE DU MONDE. Trois ans auparavant, les dessins sont publiés dans un livre de mémoire² par lequel André Masson expose certains des épisodes de sa vie qui trouvent place dans « une mythologie personnelle »³ ; ses souvenirs du front, sa blessure et son parcours de soins appartiennent à ce panthéon. Les dessins sont présentés dans un cahier intitulé « Carnet de route » imprimé sur papier kraft, précédé sur cinquante pages d'un récit des souvenirs de guerre du peintre. Les mots par lesquels André Masson relate son expérience des tranchées et les croquis à l'encre entretiennent un rapport étroit, l'ensemble compose une double narration, écrite et figurée. Le style des dessins peut éclairer le choix qui a été fait de les présenter comme un « Carnet de route », même s'il ne s'agit pas de

croquis exécutés dans les lignes mais d'images surgies de la mémoire de l'homme près de 60 après son séjour au front. Ressort très nettement de l'ensemble, avec des nuances d'un dessin à l'autre, la volonté descriptive : armes, uniformes, équipements, attitudes et détails du terrain – un parapet, la boue, la tranchée – renvoient à l'univers de la guerre 14. Par la mention d'une date et/ou d'un lieu dans la phrase de commentaire qui les accompagne, cinq de ces figures se rattachent explicitement à l'une ou l'autre des batailles de la Somme et du Chemin des Dames auxquelles l'auteur a participé.

Dans l'abondante littérature consacrée à André Masson, *La mémoire du monde* est considéré comme document de référence s'agissant d'une période de la vie de l'artiste – sa guerre, sa blessure, les soins – assez peu documentée, sinon par fragments. Masson lui-même a souhaité parler le moins possible de sa guerre, comme le rapporte le poète Georges Limbour dans un texte de 1958 où il est question des années 1920 et des fréquentes retrouvailles entre « jeunes gens » dans l'atelier du peintre, rue Blomet à Paris⁴.

« Pendant de longues années Masson demeura silencieux [au sujet de la guerre], et ce n'est qu'en 1974, avec la publication de *La mémoire* (LIRE LA SUITE P. 40) ■ ■ ■

« ATTEINT À LA POITRINE PAR BALLE »

ANDRÉ MASSON est incorporé à l'âge de 19 ans, le 12 avril 1915¹. Affecté au 5^e régiment d'infanterie, il effectue sa préparation militaire à Falaise où le régiment possède son dépôt. Le 26 avril 1916, il est versé au 36^e RI. C'est à ce moment-là qu'il rejoint le front, dans la Meuse.

Le 3 octobre 1916, il passe au 76^e RI² qui vient de perdre 974 soldats et officiers en une semaine dans les combats du Bois de Saint-Vaast (Somme). « *Le régiment reçoit des renforts du 36^e* » [JMO du 76^e RI, 26N 662/2, page 9]. Un organigramme du 76^e RI [JMO, p. 12] mentionne la présence dans l'état-major d'un « officier commandant la section de discipline, Deschanel ». Du 1^{er} au 15 décembre, cantonnement du 76^e dans la Marne pour instruction, [JMO, p. 16] : « *Chaque exercice est partagé entre l'instruction commune et l'instruction des spécialités. (...) Les exercices visent à l'automatisme et au jugement d'instinct. L'entraînement à la grenade a lieu à chaque exercice. Des séances récréatives ont été organisées ainsi que des jeux de plein air.* »

« *COMME DANS UN TABLEAU CUBISTE* ». Fin décembre 1916, le 76^e RI est dans l'Aisne à Roucy. Début janvier 1917, une partie de l'effectif est à la disposition du service télégraphique de 1^{ère} ligne pour exécution de travaux spéciaux [JMO, 26 N 662/3 p. 5]. Le 17 avril 1917, c'est au cours d'une mission consistant à dérouler du fil téléphonique vers une position de l'avant juste conquise, que Masson sera blessé. Du 5 au 8 mars, séjour dans la Marne du 2^e bataillon (commandant Petit) pour « recevoir l'instruction des unités d'accompagnement des chars d'assaut » [JMO, 26 N 662/3 p. 7]. Du 11 au 14 mars, séjour d'instruction des unités d'accompagnement des chars d'assaut dans l'Oise. Le 16 avril 1917, André Masson est dans les rangs des fantassins qui accompagnent les chars. Il évoque dans ses souvenirs de guerre : « *Bond au-delà de la tranchée. La plaine. . . Là, spectacle extraordinaire, très beau, en vérité. La ligne de fantassins comporte une dizaine de chars d'assaut intercalés dans le rang. La première fois qu'on les voit, ces chars ! Celui près duquel je suis est décoré de peintures : deux coeurs enlacés, une rose, une devise amoureuse, comme dans un tableau cubiste de 1913 ; fanion flottant au vent* »³. Plus loin, il décrit l'agonie des chars, le feu, leurs occupants qui tentent d'en réchapper.

André Masson fait partie de la compagnie hors-rang (attachée à l'état-major du régiment pour différents services et missions : administration, liaison...), selon les bordereaux de l'hôpital d'évacuation n°15⁴ où il est entré le 23 avril 1917. Cette affectation pourrait expliquer qu'il ait assisté comme planton à une

réunion d'état-major précédant l'offensive au cours de laquelle un aviateur signalait l'obstacle des mitrailleurs allemands sur la route 44⁵. Le 2 avril, l'état-major et la compagnie hors-rang « vont prendre contact en secteur au poste du Calvaire (calvaire au N. de Pontavert) (route de Pontavert à Corbeny). » [JMO, p. 9]. 2^e classe revendiqué, « *piétaille* » comme il l'écrit, Masson, l'intellectuel que ses camarades appellent « *le philosophe* », est aussi un soldat bien informé en raison de son appartenance à un groupe qui côtoie le commandement.

Au lendemain du 16 avril, André Masson et l'un de ses camarades, son « frère d'armes Dousdebès » sont envoyés en fin d'après-midi vers une tranchée conquise le matin dite « *Tranchée des Walkyries* ». Ils doivent atteindre son point de jonction avec le « *Boyau Von Tirpitz* »⁶. Les JMO et Masson lui-même (voir ses annotations dans *Les fantassins du Chemin des Dames*) désignent un boyau portant le nom de Walkyries, et non une tranchée. Pour le reste, le récit de l'artiste concorde assez avec ce qui est consigné dans le journal de son régiment. Les mitrailleuses allemandes contrôlent le terrain. Dousdebès conseille d'attendre la nuit avant de se risquer hors du trou pour se lancer vers le poste qu'ils doivent atteindre. Masson « *obéissant à la consigne* » lance « *on y va* »⁷.

« *CE MOI SACCAGÉ. POUR TOUJOURS* ». Ils y vont. Masson est atteint d'une balle à la poitrine. Son camarade le hisse dans une caisse d'obus déjà occupée par un Allemand mort, et part chercher du secours. Hissé sur une civière et une première fois pansé près de la première ligne, André Masson est abandonné en chemin par ses brancardiers qui déguerpissent pour échapper à un tir de barrage. Il situe ce dernier fait dans la nuit du 17 au 18 avril.

Combien de temps reste-t-il au sol entre la deuxième ligne et l'arrière ? Difficile à déterminer mais il existe une différence de deux jours entre la date à laquelle il situe sa blessure, le 17 avril, et l'indication qui figure sur sa fiche matricule : « *Le 19 avril à Juvincourt atteint à la poitrine par balle* ». Débute ensuite un long et douloureux parcours de soins ; une succession d'hôpitaux ; une réforme qu'on lui refuse contre l'évidente gravité de sa blessure ; la révolte et enfin



André Masson, autoportrait au feu, 1947. Huile sur toile. © Institut Mathildenhöhe Darmstadt - ADAGP

la réforme. Masson est entré le 23 avril 1917 à l'HOE n°15, il en sort le 22 mai 1917. Evacué vers Paris, hospitalisé à Saint-Germain en Laye puis à l'hôpital Villemain, il est ensuite admis à l'hôpital auxiliaire pour convalescents au Vésinet où un médecin le déclare bon pour la réforme. Au moment de son examen à la caserne de Clignancourt, le médecin-major force le mouvement de son bras vers le haut, les tissus à peine cicatrisés se déchirent. Masson, pris d'une violente douleur, hurle et s'enfuit. Il est récupéré chez ses parents à Paris et embarqué au Val de Grâce. Au cours des semaines qui suivent il est en psychiatrie. Sa décision est prise : il ne retournera pas à la guerre. Il témoigne longuement dans un chapitre de *La mémoire du monde*⁸ de cet épisode qui s'achève « *à la fin de l'année 1918* » par sa réforme. « *Il fallut de longs mois avant que « je revienne à moi », en prenant cette expression dans sa plénitude. Ce moi avait été saccagé. Pour toujours* », conclut-il.

¹ Fiche matricule d'André Masson, Archives de la Ville de Paris.

² *Ibid.*

³ André Masson, *La mémoire du monde*, Collection Les sentiers de la création, éditions Albert Skira, Genève, 1974, 172 p., p. 80.

⁴ Bulletins modèle C 46 : entrée de André Masson (23 avril 1917) et sortie (22 mai 1917), HOE n°15. Section des Archives médicales et hospitalières des Armées (SAMHA), Limoges.

⁵ André Masson, *La mémoire du monde*, p. 78.

⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁷ *Ibid.*, p. 84.

⁸ « Mes hôpitaux » p. 87-100.

André Masson - Anatomie de la peur n° 12 - Offensive du Chemin des Dames. Trainé à côté d'un cadavre allemand, Dans le trou d'obus je le regardais affectueusement et je pensais : Ramsès II ! et bientôt je serais comme toi. Entre Craonne et Juvincourt, 17 avril 1917. Encre - (30 X 21). Collection BDIC - © ADAGP



André Masson - Anatomie de la peur n° 11 - Nettoyeur de tranchées, 16 avril 1917. Encre - (21 X 30). Collection BDIC - © ADAGP

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 40)

du monde, qu'il en révéla la profonde horreur », écrit l'historienne de l'art Dawn Ades⁵.

INCOMMUNICABILITÉ. Ce mutisme renvoie à l'incommunicabilité de l'expérience combattante⁶ décrite par nombre de témoins, tel Genevoix ou Jean Norton Cru affirmant : « C'est avec notre chair que nous avons compris la guerre »⁷. On ne saurait mieux que l'historien Antoine Prost exprimer cette parole impossible vis à vis de ceux qui ne furent pas du champ de bataille, et évoquer le temps long qui précède le retour à une forme de paix intérieure chez celui qui, comme André Masson, en revient : « Aucune représentation [...] n'épouse l'intensité affective d'une telle expérience. [...] Nous ignorons irrémédiablement les élans et les tressaillements intimes qui donnerent à ce vécu, dans l'instant, sa richesse et sa force. Chez le combattant le souvenir ne se dissocie pas d'une sorte d'ébranlement physique. Un demi-siècle plus tard ils sont encore pris par l'émotion quand ils évoquent leurs souvenirs [...] Aussi l'apaisement - un apaisement relatif fut-il lent à venir. Pendant la guerre et l'immédiat après-guerre, l'expérience de la guerre était trop proche pour qu'on l'évoque »⁸.

« **MAIS AVEC LE TEMPS** ». Traduction de cette incommunicabilité, la violence très présente dans l'œuvre de Masson - il la considérerait comme une composante de l'homme - se réfère peu à nos représentations de la guerre 14, aux accoutrements dont nous l'affublons⁹. La violence qu'il met en scène rappelle l'évé-

nement, en signale la menace, en expose le résultat - qu'importe la nature de l'arme employée - par des chemins détournés, jalonnés de symboles, de références et de mythes. Face à l'impossible figuration du réel du conflit, s'exprime dans l'œuvre de l'artiste, entre « ressac » et exorcisme, des formes métamorphosées de tueries ; détours par lesquels Masson, le pinceau en baïonnette, aurait tenté de maintenir cette expérience à distance de la toile. Mais au fil des années, la notoriété acquise par le peintre, sa place dans le monde artistique et intellectuel et ce que sa peinture exprime de la violence de l'homme - surtout - ont rendu intenable le silence. L'homme public est questionné et les informations sortent par bribes à mesure que s'éloigne l'événement : « Je m'étais juré de ne jamais en parler. Mais avec le temps... »¹⁰. La première fois qu'André Masson dit s'être ouvert sur cet épisode de sa vie survient « seize ans après ». Alors seul à Saint-Jean-de-Grasse, il partage plusieurs moments en tête à tête avec son unique voisin, un certain H.G. Wells. L'écrivain, auquel les vétérans anglais n'ont voulu livrer que des récits convenus, l'interroge « avec maintes précautions » sur ses « impressions ». Lui répond, déroulant ce « chapitre » sans ajouts : « Je m'en tins strictement à des choses vues et éprouvées [...] Il m'en sut gré et jamais nous n'avons reparlé de cela »¹¹.

« **COMME UN CADAVRE** ». Si *La mémoire du monde* est précédée d'autres évocations de sa guerre par André Masson, il s'agit bien-là du récit le plus construit, - et littéraire - de cette

expérience personnelle, envisagée depuis son commencement, l'engagement, jusqu'à son terme, le retour à la vie civile après une longue convalescence où succédant à l'épreuve du feu, vient en second front, intérieur, l'épreuve de la psychiatrie dont Céline dit, parlant de ses excès, qu'elle s'apparente à une « torture patriotique »¹². L'artiste y tient la plume. Il évoque ceux des souvenirs qui l'ont le plus marqué suivant une progression chronologique ; dit ses souffrances, confie le traumatisme qu'installe à jamais la guerre ; donne à voir, en contrepoint du texte, douze dessins rassemblés en un « Carnet » ; enfin expose son rapport philosophique à la guerre pratiquée, voire une morale personnelle si l'on veut considérer ces souvenirs comme travail de « mémorialiste »¹³ : « Fantassin de 2^e classe et refusant d'aller plus haut dans la hiérarchie militaire (!), ma morale fut la suivante : au feu mon énergie corporelle était asservie ; j'obéissais aux ordres "comme un cadavre" ; j'acceptais mais ne subissais pas. D'autre part mon esprit - mon jugement- restaient entièrement libres, et totale mon indépendance intérieure »¹⁴.

Des précédents écrits dans lesquels Masson évoque 14-18, il faut citer un texte important, publié au cours de la période de la guerre d'Algérie : Georges Charbonnier, *Entretiens avec André Masson*, 1958. Dans « ces dialogues », le peintre ne raconte pas sa vie, il se laisse aller à accueillir des souvenirs : « Il vit -revit- certains instants remarquables d'une existence placée sous le signe du surréalisme »¹⁵. (SUITE P. 42) ■ ■ ■

LE COUTEAU

Dans ses souvenirs de guerre, André Masson raconte sa stupéfiante rencontre avec un nettoyeur de tranchée, au premier jour de l'offensive Nivelles. Le 16 avril 1917, son groupe s'est avancé jusqu'à proximité de la route 44. Dans une position intenable, il reçoit l'instruction de se replier. Les hommes ont fait demi-tour, remontent le boyau et c'est là, lors d'un deuxième arrêt, que se produit le face-à-face : « Expression du nettoyeur : entre la satisfaction béate et le mépris - affreux rictus. A l'entrée d'une sape il était assis sur une pile de cadavres, fumant un énorme cigare, les deux poings sur les hanches. (Le même uniforme que celui de l'infanterie, mais sans insigne - comme dégradé - ajoutait à l'aspect sinistre de ces corps « irréguliers. »¹) Le « nettoyage » est mentionné dans certaines sources militaires. Ainsi du journal des marches et opérations (JMO) du 151^e d'infanterie, régiment qui opère dans un secteur proche de celui de Masson. On peut y lire certaine des modalités du « Plan de nettoyage » prescrit pour le jour J². Toutes n'y apparaissent pas, renvoyant à « un croquis spécial » : « Plan de nettoyage (Voir le croquis spécial) Sont mis à disposition du 1^{er} bataillon dans les parallèles de départ, le jour J-1 » [...] Suit l'énumération des moyens « pour nettoyer » exigés des 1^{er} et 2^e bataillons - chacun « deux groupes de nettoyeurs » -, du 3^e ; la liste des secteurs d'opération : le Choléra, le Marais, la région de la tranchée de la Passerelle et la région de la tranchée du chemin creux (chemin de Berry à Juvincourt) ; les moyens de liaison : « par avion et ballon - téléphone optique » et, plus loin, les prescriptions relatives aux armes à emporter « en plus : Browning, couteau, 38 cartouches, 10 grenades suffocantes ou incendiaires ».

Toujours dans le secteur de la route 44, ce compte rendu de la journée du 16 avril 1917 dans le JMO du 46^e RI évoque les « nettoyeurs » : « La première ligne boche est abordée résolument [...] et la marche continue sur la route 44. Les troupes de nettoyeurs descendent dans les tranchées et après de sanglants corps à corps finissent par avoir raison des Bavarois du 11^e régiment de réserve [...] beaucoup refusent de se rendre, ont dû être passés à la grenade. » Le chiffre des pertes du régiment donné plus loin, près de 800 hommes, atteste la violence de l'engagement.

Dans la représentation du « nettoyeur » que laisse André Masson, il faut s'attarder sur l'arme : le couteau. Il est un dénominateur commun à la série de dessins de guerre publiés en 1974 et aux *Massacres*, ces peintures du début des années 1930 souvent interprétées à la lumière de l'expérience traumatique vécue au front par l'artiste. Ainsi donc le couteau, qui arme les *Massacres*, scènes de meurtres collectifs pratiqués par des hommes nus, ne serait pas l'apanage de tueries pratiquées « à l'ancienne ». Le 23 juillet 1971, le journaliste de l'ORTF Pierre Dumayet interroge André Masson chez lui à l'occasion de son 75^e anniversaire³. La caméra vient sur un *Massacre*, Dumayet commente : « L'homme a sa main droite qui se termine par un poignard. Le poignard fait partie du corps »... Réponse d'André Masson : « Toujours. Chez moi, les armes sont toujours incorporées aux personnes qui les portent. Comme s'il [le couteau] était un membre ». Dumayet rebondit : « Et le meurtre, c'est au couteau que ça se fait ? »

André Masson : « Oui, parce que je crois que c'est le meurtre même, j'ai été soldat, fantassin, je sais ce que je dis. Le meurtre avec le fusil ça fait tellement abstrait. Je ne me suis jamais servi du couteau, alors je n'ai pas d'expérience de ce côté-là. »

¹ André Masson, *La mémoire du monde*, Genève, éditions Albert Skira, collection Les sentiers de la création, 1974, 172 p., p. 82

² JMO du 151^e RI, www.memoiresdeshommes.sga.defense.gouv.fr [26 N 697/11 p. 19-20]

³ Rencontre avec André Masson dans son atelier à Paris, le 23 juillet 1975, à l'occasion des 75 ans du peintre. Archives de la télévision, INA, consultable sur le site www.ina.fr

De gauche à droite : Maurice Loutreuil, le comte Téléki, André Masson et Paul Baudoin, en 1913. Photographie aimablement communiquée par Mme Guite Masson

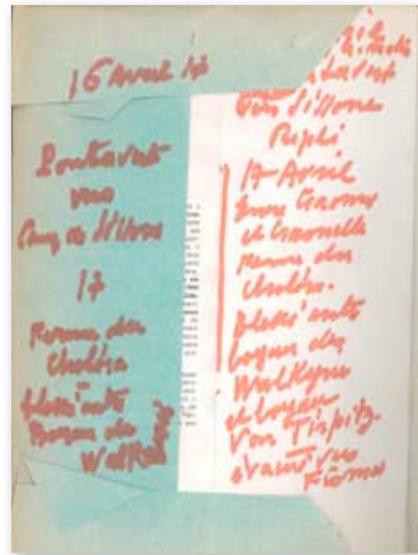


■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 42)

Masson dévoile les circonstances de son engagement, donne quelques informations sur son expérience sensible, « *les moments de paix dans la guerre* » et en vient très vite à l'épilogue : son refus de retourner à la guerre après une blessure grave ; prise de position damée qui le conduit tout droit en psychiatrie, puisque dans le contexte d'alors il est soit coupable de défaitisme, soit fou : « *Je ne veux pas en parler plus longtemps. J'ai été blessé assez grièvement pour ne plus retourner au front. Comme on ne voulait pas me réformer tout à fait, je dis : « je ne suis plus soldat ! » Voilà la subversion. (...) Ce n'était pas par peur, mais j'en avais vu assez. Et je l'ai dit dans les hôpitaux et partout. J'ai dit : « Je ne suis plus soldat. » Les infirmières riaient, les autres soldats riaient. Il y en a qu'un qui n'a pas ri, c'était un nommé Briand, qui était psychiatre et médecin légiste et qui m'a fait enfermer »¹⁶.*

« **CRAONNE ET CRAONNELLE NOMS ÉTRANGEMENT CRÂNIENS** ». Treize ans plus tard, un autre livre d'entretiens, *Mythologie d'André Masson*¹⁷ ajoute quelques pièces à ces premiers souvenirs. L'artiste se fait concret sur son expérience au front. Évoque les nettoyeurs de tranchées, l'étreinte de la terre, la reptation dans la boue et les débris humains, la durée de l'offensive de la Somme, cite des « *noms de lieux mortels* » : « *Heurtebise et pas loin Soupir* (...) « *Craonne et Craonnelle noms étrangement crâniens* »¹⁸. *La mémoire du monde* et ses dessins composant au grand jour un tableau de la guerre d'André Masson vient donc après ces deux volumes et les jalons qu'ils ont posés. Cette dernière narration est le témoignage d'un homme de 77 ans, pétri d'une immense culture, artiste de renommée internationale, qui a eu à connaître des épreuves du siècle, et singulièrement parmi celles-ci des guerres dont la dernière, la guerre d'Algérie, s'éloigne à peine¹⁹. Le temps est passé, à sa surface étirée les ondes du choc de 14 ont disparu, l'événement a dérivé, rendant enfin possible le dépassement du silence, un récit. Mais quand démarre ce travail de réminiscence qui va bien au-delà des informations que l'homme public livre pour répondre aux sollicitations extérieures ? André Masson évoque ce moment de sa vie où se fait sentir « *sans doute un besoin de revenir à mon enfance, plutôt à mon adolescence...* »²⁰. Il survient moins de dix ans avant la publication de *La Mémoire du monde*, en 1966. Le grand chantier du plafond du théâtre de l'Odéon, réalisé à la demande d'André Malraux, achevé, une fatigue intense le tient. Il doit se reposer, visite la Flandre pour « *changer d'air* ». C'est un retour au décor de l'enfance et de l'adolescence. L'artiste a 70 ans. Dans cette remontée du temps, de l'adolescence à cet événement qu'est la guerre il n'y avait qu'un seul pas. L'a-t-il franchi au cours de ce voyage retour sur soi. Récentement passée au crible, la bibliothèque²¹ de ce grand lecteur quéétait Masson fournit un indice touchant de cette quête : parmi des centaines d'autres, recouvert d'un papier fatigué, on y trouve l'ouvrage de René-Gustave Nobeccourt, *Les fantassins du Chemin des Dames*, publié en 1965,

dont André Masson a annoté plusieurs pages. Dans ce livre, singulier parce qu'il faisait largement appel aux souvenirs des combattants pour brosser un tableau de la bataille du Chemin des Dames²², le peintre a cherché les traces d'un passage, le rappel d'un vécu. Sur le papier qui cache la deuxième de couverture quelques mots manuscrits, authentifiés de sa main, rapportent les lieux, faits et gestes du 2^e classe André Masson dans la bataille du 16 avril 1917. Succinct, à l'essentiel comme un télégramme, apparaît ainsi ce témoignage supplémentaire, ajouté au feutre rouge sur une histoire imprimée qui en donnait à lire de nombreux autres, mais pas celui-là... ■



Annotations de Masson au verso de la couverture des « *Fantassins du Chemin des Dames* » : « *16 avril 1917 Pontavert vers camp de Sissonne, 17 Ferme du Choléra : blessé entre Boyau des Walkyries. 76^{me} div. 4^{me} corps / 16 avril à 6h. matin de Pontavert attaque vers Sissonne. Repli 17 avril entre Craonne et Craonnelle ferme du Choléra. Blessé entre boyau des Walkyries et boyau Von Tirpitz. Evacué vers Fismes* ». Les *Fantassins du Chemin des Dames*, ouvrage de la bibliothèque d'A. Masson léguée à la bibliothèque municipale de Montreuil.

¹⁶ André Masson, alors âgé de 81 ans, a remis les dessins le 25 mars 1977 à la Générale A.M. Barthe, conservateur honoraire du Musée des deux guerres mondiales, pour le Musée qu'il appelle « ce musée de témoignages ». Information aimablement communiquée par Caroline Fieschi, responsable du Musée d'histoire contemporaine de la BDIC.
¹⁷ André Masson, *La mémoire du monde*, Collection Les sentiers de la création, éditions Albert Skira, Genève, 1974, 172 p.
¹⁸ « C'est [...] Jean Dubuffet qui me conduisit en 1922 dans l'atelier de Masson [...] Je devins ami des jeunes gens qui fréquentaient son atelier de manière presque quotidienne et auxquels il arrivait parfois d'y passer la nuit, couchés sur des paillasses. Nous éprouvions tous pour Masson la plus grande admiration : il avait connu des choses terribles dont il ne parlait qu'avec une extrême discrétion ». Georges Limbour, préface, dans André Masson, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Editions René Julliard, Paris, 1958, p. 9-10.
¹⁹ André Masson, *Catalogue raisonné de l'oeuvre peint (1919-1941)*, Guite Masson, Martin Masson, Catherine Loewer, ArtAcatos, Vaumarcus, 2010, 1500 p., 3 vol., « Introduction » Dawn Aedes, p. 14.
²⁰ Refuser de parler de son expérience combattante est une ligne adoptée par le groupe des surréalistes auquel André Masson a lui-même pris part dans les années 1920.
²¹ Jean-Norton Cru, *Témoins*, Paris, Les Etincelles, 1930, p. 226, cité par Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, Archives, Gallimard/Julliard, Paris, 1977, p. 27.
²² Antoine Prost, *Les anciens combattants, 1914-1940*, p. 27.
²³ Parmi les œuvres de Masson où s'exprime de façon spectaculaire l'empreinte de la violence guerrière sur le travail de l'artiste est citée la série des *Massacres* (1931-1933). La violence y est représentée par des scènes de meurtres au couteau qui peuvent être vues comme représentation métamorphosée, évocation symbolique de l'expérience vécue. Mais le thème du massacre est également un thème classique de la peinture.
²⁴ Jean-Paul Clébert, *Mythologie d'André Masson*, Genève, CH, Editions Pierre Cailler, 1971, p. 21.

²¹ *Ibid*, p. 22.
²² Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1981, Paris, p. 72-97.
²³ Françoise Levaillant dans « D'où est-ce que je viens ? Où je me situe ? », L'entretiens entre mémoire et histoire, colloque Pictoriama, 2010, CNRS Centre André Chastel, www.halshs.archives-ouvertes.fr
²⁴ *La mémoire du monde*, op. cit., p. 51.
²⁵ André Masson, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Paris, Editions René Julliard (préface de Georges Limbour), p. 24.
²⁶ Op. cit., p. 30.
²⁷ Jean-Paul Clébert, *Mythologie d'André Masson*, Genève, Editions Pierre Cailler, 1971.
²⁸ Op. cit., p. 22-23.
²⁹ L'un des fils d'André Masson est emprisonné deux ans au cours de la guerre pour son engagement politique en soutien à la rébellion algérienne.
³⁰ *Mythologie d'André Masson*, p. 88.
³¹ Hélène Parant, Fabrice Flahutez et Camille Morando (préface), *La bibliothèque d'André Masson : une archéologie*, Paris, Artvenir, 2011, 548 p. Ce livre qui fait suite à un mémoire de master analyse le fonds d'une des deux bibliothèques d'André Masson, qui fut léguée à la bibliothèque municipale Robert Desnos de Montreuil après la mort de l'artiste.
³² « Le but poursuivi par l'oeuvre, devenue un classique, de l'ancien combattant R.-G. Nobeccourt [est], à l'instar d'un Norton-Cru ou d'un Ducasse, [de] laisser une trace de l'expérience combattante attachée au Chemin des Dames » : Frédéric Rousseau, *Le Chemin des Dames*, Dir. N. Offenstadt, Perrin, 2012, « Chemin des Dames, lieu d'amnésie nationale... Un parcours au sein de l'historiographie des trois semaines sanglantes depuis 1945 », p. 572.

D'Hurtebise à Cogne-le-Vent

Le 7 mai 1917, René Dalize, l'ami d'Apollinaire, était tué au Plateau de Californie. Ce marin, journaliste et poète repose à Cogne-le-Vent.



Ancien marin, Dalize s'est engagé dans l'infanterie. D.R.

« **A LA MÉMOIRE** du plus ancien de mes camarades René Dalize mort au Champ d'Honneur le 7 mai 1917 ». C'est la dédicace du recueil *Calligrammes*, ces « *Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)* », que publie Guillaume Apollinaire en avril 1918. Cette dédicace fait écho à deux vers de « *Zone* », le poème qui ouvre le recueil *Alcools*, paru cinq ans plus tôt :

« Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize

Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Eglise.

Les vers de « *Zone* » sont une « *évocation d'enfance* (...) *Au collège catholique de Monaco, Guillaume Apollinaire et René Dalize avaient fait amitié* », écrit André Salmon, qui signe la biographie de René Dalize dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (Amiens, Bibliothèque du Hérisson Edgar Malfère, 1927, tome V, p. 73-76).

Né le 30 novembre 1879 à Paris, René Dalize, Charles Marie Edouard René Dupuy pour l'état civil, est issu de l'aristocratie ; né Chevalier René Dupuy des Islettes, selon André Salmon. Son père « *ancien leader de la Gazette de France* » puis « *rédacteur*

en chef du Soleil » défendit la cause royaliste « *longtemps avant les jours tumultueux de l'Action française* » et eut une « *influence profonde sur le jeune Charles Maurras* », relève André Salmon. René Dalize fait une carrière dans la marine sans négliger pour autant le journalisme et la littérature. Mobilisé en août 1914, il devient en septembre 1915 capitaine d'une compagnie de mitrailleuses. Sa fiche militaire indique qu'il est tombé à Craonne au Plateau de Californie. « *Le 7 mai 1917, [Dupuy] blessé une première fois à la tête de sa compagnie de mitrailleuses, est revenu à son*

poste de combat aussitôt pansé et est tombé glorieusement à côté d'une de ses pièces ». (Citation à l'ordre de l'armée du 19 juin 1917, rapportée par André Salmon). Son nom enfin apparaît dans le Journal des marches et opérations du 414^e d'infanterie, son régiment : « *7 mai. Pertes : tués 37 dont le capitaine Dupuy et le lieutenant Fabre, 151 blessés, 12 disparus* ». (JMO 414^e RI, 26 N 770/9 p. 23/68, service historique de la Défense).

Le hasard a voulu qu'il trouve la mort à quelques kilomètres de l'endroit où Apollinaire avait été blessé l'année précédente. André Salmon signale qu'il est enterré à Cogne-le-Vent. Et si La Cogne-le-Vent n'était qu'une

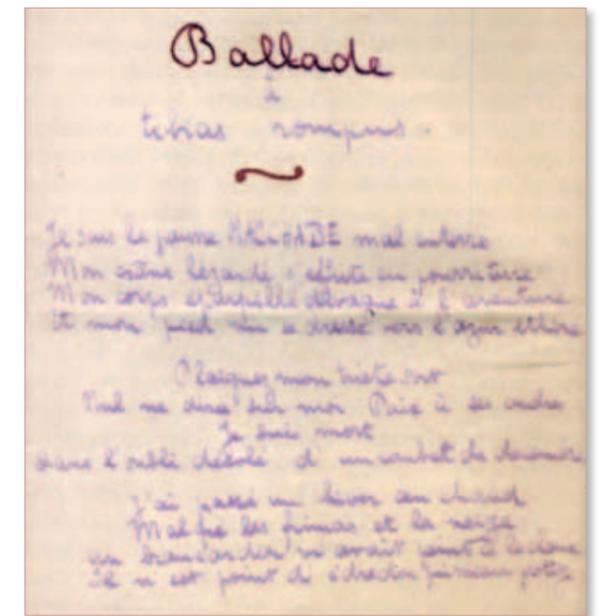
variante poétique de Hurtebise ? De son œuvre, il ne reste que quelques articles, un roman paru en feuilleton, et la « *Ballade à tibias rompus* », dite encore « *Ballade du Macchabé mal enterré* », qu'Apollinaire lui-même avait copiée sous la dictée de Dalize. Un poème prémoniteur puisqu'il ne reste plus trace de la tombe de celui qui a été mortellement blessé sur le plateau où se dresse justement aujourd'hui la sculpture de Haïm Kern « *Ils n'ont pas choisi leur sépulture* »...

- A lire : l'article de Laurence Campa « *L'amitié dans le sombre temps. René Dalize et Guillaume Apollinaire au cœur de la Grande Guerre* », *Histoires littéraires*, 2006, n°28.

« **TOUT A DISPARU** » « On n'a pas retrouvé dans ta cantine ce *Journal d'un Commandant de Compagnie* qui, paraît-il, contrariait quelques-uns. Pourtant tu fus un héros discipliné. Toi, le désordonné, toi, le fantaisiste jusqu'au mépris du confortable élémentaire, tu auras été encore le bon argentier de tes hommes, extraordinaire distributeur de rabiot, fondateur de coopératives et, pour y réussir, teneur de livres modèle, entre deux coups de mains ! Tout a disparu. Tu avais confié des poèmes à ton confident, ton lieutenant, un petit aspirant. On l'a tué deux jours après qu'un obus vint t'écraser la tête sur une de tes mitrailleuses.

On n'a rien retrouvé que cette *Ballade* dictée, en permission, à Guillaume Apollinaire. Quel manuscrit ! Le poème de Dalize tué à Cogne-le-Vent copié de la main d'Apollinaire, mort à l'instant de l'armistice, parce que cette étoile rouge qu'il avait au front le faisait si faible devant les assauts de la fièvre ! (...) A Cogne-le-Vent, se trouve la tombe d'un capitaine d'infanterie faisant fonction de chef de bataillon. Désigné pour instruire les poilus de Pershing dans un camp des Etats-Unis, le capitaine Dupuy, le chevalier Dupuy des Islettes, le poète René Dalize avait voulu « *remonter* » encore une fois, ne pas « *lâcher les vieux du premier jour* » pour « *le grand coup* ». Il tomba le 7 mai 1917. »

André Salmon, extraits de la biographie de René Dalize (René Dupuy) dans l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre* (Amiens, Bibliothèque du Hérisson Edgar Malfère, 1927, tome V, p. 73-76).



Extrait du poème « *Ballade à tibias rompus* » paru dans une revue polycopiée au front intitulée *Les Imberbes* (17 octobre 1915).

Dans la chambre aux VOILETS CLOS

MARIE-DENISE AURENGO, nièce du poète Joë Bousquet, a été au cours de ses 23 premières années un témoin privilégié de la vie de celui qu'elle appelait « oncle Joë ». Sa maman, sœur de Joë Bousquet, fut pour ce dernier une confidente autant qu'une bonne fée. Jusqu'à sa mort, le 28 septembre 1950, elle veilla constamment sur lui et assura, avec l'aide d'une infirmière à demeure, la bonne marche de la maison de la rue de Verdun à Carcassonne, refuge du blessé de Vailly. Dans ses jeunes années, Marie-Denise Aurengo a côtoyé tous les jours cet « oncle-courage ». Elle livre dans cet entretien quelques-uns de ses souvenirs.



« La vieille bonne Jeanne, qui le soigne depuis des années est à présent familiarisée avec les tableaux surréalistes dont le poète est entouré et qui, au début, lui faisaient peur. »
Photographie et notice de Denise Bellon. Fonds Denise Bellon

LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES - VOTRE ONCLE VOUS A-T-IL PARLÉ DE SA BLESSURE, DE SES SOUFFRANCES ?

MARIE-DENISE AURENGO : « Jamais il ne parlait de sa blessure. Je l'ai vu très malade, souffrant terriblement, il n'en parlait pas. Je pense qu'il préférerait oublier. Lors de sa dernière crise d'urémie, le médecin qui s'occupait de lui -qui était un ami de mon grand-père- l'a fait hospitaliser immédiatement. Il a vu qu'il était perdu, que cette fois la crise l'emporterait. Ma mère, sachant qu'il n'y avait plus rien à faire, a demandé à ce qu'on le rapatrie dans sa chambre, parce que c'est là qu'il avait vécu les trois quarts de sa vie et elle ne voulait surtout pas qu'il meure à l'hôpital. Le docteur a dit à mon oncle : « *Ecoute, je vais te faire une piqûre qui va te permettre d'être plus calme, plus détendu, tu verras* ». . . mais, comme c'était un garçon remarquablement intelligent, il était difficile d'éducorer les choses. A demi-mot, il avait compris. Alors, il a répondu : « *Docteur, vous êtes très gentil, mais c'est pas la peine de me raconter d'histoire, laissez-moi tranquille, je veux voir venir la mort en face* ».

QU'EST-CE QUI VOUS A MARQUÉE CHEZ LUI ?

M.-D.A. : « J'étais jeune quand il est mort, j'avais 23 ans, mais assez grande pour mesurer ce qu'il disait. Et alors, deux choses m'ont toujours éblouie chez lui : d'abord ce courage extraordinaire. On lui faisait des sondes tous les jours qui étaient très douloureuses. Il avait des soins très pénibles, une infirmière était à demeure chez lui nuit et jour. La deuxième chose, c'était sa façon de recevoir. Il recevait à partir de 5 heures de l'après-midi. Avant, il dormait un peu. Il avait une vie un peu chaotique. Il se couchait tard, recevant des personnes jusqu'à minuit, une heure du matin. Après le départ des visiteurs, il se mettait à travailler et ne s'endormait que vers 4, 5 heures du matin. Le petit déjeuner était pour 11 heures. C'était une vie comme une vie d'artiste en

Le 27 mai 1918, l'offensive allemande sur le Chemin des Dames scelle le destin littéraire de Joë Bousquet. Le jeune lieutenant fauché par une balle à Vailly-sur-Aisne, à jamais paralysé, devient après-guerre une figure du monde des lettres.

« quelque sorte. Il n'avait aucune régularité, il était libre, il faisait ce qu'il voulait. Vers 5 heures donc, il recevait 3 ou 4 personnes dans sa chambre, jamais davantage à cause de la fatigue. Ces personnes pouvaient être de milieux très différents, de cultures différentes, il arrivait à parler à chacun de ce qui pouvait l'intéresser sans que ça lasse le voisin. Ça c'est une chose que je n'ai jamais comprise, et je ne sais pas comment il a pu la mettre en pratique.

DE L'ÉCRIVAIN QU'IL ÉTAIT, QUEL TEXTE VOUS TOUCHE ?

M.-D.A. : « Il a écrit l'un des plus beaux poèmes que l'on puisse écrire qui s'appelle "Le Déshérité". On le lit la larme à l'œil parce que c'est quand même ahurissant, avec la vie qu'il a eue, qu'il ait pu savoir écrire une chose pareille. J'ai essayé de le faire mettre en chanson, j'avais écrit à Yves Duteil et Yves Duteil m'a répondu une lettre très aimable en me disant qu'il n'avait pas le temps en ce moment mais qu'il aurait aimé pouvoir mettre en musique le texte d'un homme qui a dû tellement souffrir dans sa vie. »

VOUS AVEZ VU DÉFILER DANS SA CHAMBRE BEAUCOUP D'AUTEURS ET D'ARTISTES CÉLÈBRES...

M.-D.A. : « Tous les grands de ce monde qui passaient à Carcassonne allaient le voir. D'abord au moment de la guerre, on a reçu toute la tribu Gallimard. Il y avait Gaston Gallimard qui était un homme remarquable, il y avait Jean Paulhan - beaucoup moins remarquable à mes yeux. Il y avait des peintres : Max Ernst, Bellmer... Ernst, Joë en parle dans plusieurs lettres. Julien Benda aussi est venu à Carcassonne. Mon oncle a sauvé beaucoup de juifs qui s'étaient repliés à Carcassonne parce que c'était en zone libre. Il connaissait le maire qui avertissait que tel soir, il y aurait une rafle. Alors, il faisait mettre des matelas par terre dans sa chambre. Comme c'était un officier français, personne n'aurait osé rentrer. Il les faisait dormir là la nuit et, le lendemain

« UN CORPS DE MOTS »

27 MAI 1918, les Allemands enfoncent les défenses françaises sur le Chemin des Dames. A Vailly-sur-Aisne, le jeune lieutenant Joë Bousquet, 21 ans, et ses hommes (156^e RI) sont engagés dans un combat à un contre quarante. Son groupe est décimé, lui-même foudroyé par une balle. Le projectile a perforé la moelle épinière et pris ses quartiers entre les quatrième et cinquième vertèbres pour un bail illimité. Son destin est scellé. Condamné à l'immobilité. Joë Bousquet va donc survivre physiquement, une trentaine d'années habitées par cette souffrance qui le tenaille sans relâche, une trentaine d'années en la compagnie de cette fidèle blessure dont il apaise les exigences avec l'opium et qu'il transcende par l'écriture. « *Ce qui le tue le crée [. . .] il deviendra un corps de mots* », relève Hubert Juin dans la préface de *La Connaissance du soir*, la main de poèmes de Joë Bousquet récemment rééditée par Gallimard. « *L'homme privé de corps* », pour lequel « *le ras des choses est déjà la démesure de l'horizon* », reçoit la nuit dans sa chambre, rue de Verdun à Carcassonne. Puis, ses visiteurs du soir partis, noircit des pages et des pages de cahiers qui consignent une œuvre littéraire inclassable, foisonnante, inachevée. Des écrits fortement marqués par le bouillonnement surréaliste où la pensée apparaît, comme attelée au cheval des mots. Au chevet du poète alité, de « *l'homme tué avant de naître qui fit de la parole une chair* »¹, défle l'avant-garde littéraire et artistique. Joë Bousquet développe une véritable passion pour la peinture contemporaine à laquelle il offre le miroir de sa plume. Sur les murs de la chambre se suspendent Masson, Dali, Miro, Bellmer, Klee, Magritte, Kandinsky ; « *une collection unique rassemblée par l'amour que le poète portait aux peintres contemporains* »² dans laquelle Max Ernst occupe une place particulière. Joë Bousquet possède 28 tableaux et dessins du peintre surréaliste allemand³ auquel il voue une amitié sans limites (lire ci-contre). L'homme blessé nourrit sans repos une correspondance prolifique. Il vit de l'intérieur, écrit Sonia Sandoz :

« *Sa pensée et sa passion semblaient avoir repris la mobilité qui manquait à ses membres* », mais il garde les volets clos, refusant obstinément le face-à-face avec le jour. Sa lumière est ailleurs comme le laissent entrevoir les souvenirs de Marie-Denise Aurengo.

¹ Hubert Juin, préface, *La Connaissance du soir*, nrf, Poésie/Gallimard.
² Sonia Sandoz dans www.artslivres.com à propos de l'ouvrage de Pierre Cabanne, *La chambre de Joë Bousquet*.
³ Alain Paire, « 1928-1950, Max Ernst et Joë Bousquet », 8 août 2013, www.galerie-alain-paire.com

matin, ils repartaient chez eux. Il n'avait peur de rien. Tout en ayant eu une vie tragique, son intelligence lui a permis de mener une vie intéressante parce qu'il a côtoyé les plus grands peintres, les plus grands écrivains. J'ai vu Gide, Aragon qui était avec Elsa Triolet. Ils ont vécu quelque temps à Carcassonne.

Ce que je pouvais voir de lui aussi, c'était sa facilité à écrire, il écrivait des lettres tordantes. Je me souviens en particulier d'une lettre reçue quand j'avais entre dix et douze ans, dans laquelle il me disait : « *ton grand-père a dû te donner des devoirs de vacances, n'en fais pas trop, c'est pas la peine. Et surtout, laisse les déclinaisons latines parce que tout le monde a dit tout ce que l'on pouvait dire sur le latin, tu n'as aucune chance de découvrir quelque chose* ».

ON DIT QUE LE 27 MAI 1918, IL SE SERAIT OFFERT À LA MORT À CAUSE D'UNE BLESSURE AMOUREUSE...

M.-D.A. : « Oui, vous parlez de la fameuse Marthe. Il paraît que c'est le jour où cette femme lui a écrit qu'elle ne l'épouserait jamais... mais elle était mariée et, à l'époque, on ne divorçait pas comme maintenant. Dans la famille on pense - mes grands-parents l'ont pensé, ma mère l'a toujours pensé - que c'était exagéré. Je crois que quand il était sur le Chemin des Dames, il a donné un assaut sachant que c'était une bataille perdue d'avance. Il s'est mis devant ses troupes



Portrait du lieutenant Joë Bousquet à 21 ans.
Denise Bellon. Fonds D. Bellon

et c'est là qu'il a été blessé. Qu'il ait vu, vous imaginez, qu'il envoyait des gens à la mort, lui en tête, c'est peut-être la seule chose qui puisse faire penser à un coup de folie. »

VOUS EST-IL ARRIVÉ D'ÉVOQUER SA GUERRE AVEC LUI ?

M.-D.A. : « Si quelqu'un était là et le lançait là-dessus, suivant qui était cette personne, il n'aurait pas osé se dérober mais, personnellement, je ne lui en aurais jamais parlé parce que je pense que c'était trop lui demander. Il y a laissé sa vie vous savez.

AVEZ-VOUS SU POURQUOI LES VOILETS DE SA CHAMBRE SONT TOUJOURS RESTÉS CLOS ?

M.-D.A. : « Il n'aimait pas le grand jour, il aimait travailler dans le noir. Je l'ai toujours connu vivant dans l'obscurité. On n'a jamais eu d'explication. C'est vrai, c'est une question que l'on peut se poser comme quantité d'autres. Se sentait-il exclu de tout ce qui était à la lumière ? »

Intégralité de l'entretien sur www.chemindesdames.fr

- Remerciements : Centre Joë Bousquet, Carcassonne.
Rens. pour les visites au 04 68 72 50 83
centrejoebousquet@wanadoo.fr

Face à Max Ernst

Max Ernst lieutenant dans l'armée allemande participe aux combats du 27 mai 1918 au Chemin des Dames. Son groupe comme celui de Joë Bousquet est à Vailly-sur-Aisne ce jour-là. « *Nous avons facilement reconstruit le fait* », écrit Joë Bousquet : « *Je suis tombé devant Vailly à 7 heures du soir. Le bataillon allemand que j'avais contre-attaqué en est sorti aussitôt, ou très peu après, avec la nuit qu'avant de tomber j'avais anxieusement regardée s'élever dans le ciel. C'est Max Ernst qui me l'a dit. Il était lieutenant dans ce bataillon qui n'avait plus à repousser que mes soldats. (...). Le 27 mai 1918 avait été une grande date pour les deux armées. Vailly était l'objectif de ma contre-attaque, opération de sacrifice menée par 72 hommes pour permettre le décrochage du bataillon. Si Max, qui devait devenir mon meilleur ami a vu des morts en sortant de Vailly, ils étaient des miens. S'il a entrevu des soldats emportant leur officier, il a assisté à mon sauvetage. Si mes hommes m'avaient abandonné, j'aurais été ramassé par les brancardiers ou les infirmiers de Max Ernst. Je devais vivre entre quatre murs, fasciné, regardé par les plus beaux tableaux du monde. Les plus magnifiques de ces tableaux sont l'œuvre de Max Ernst. Je ne connais pas de désespoir que la contemplation de ces peintures ne réussisse à dissiper.* »

Joë Bousquet

Dans *Denise Bellon-Joë Bousquet, Au Gîte du regard, Cahiers Joë Bousquet et son Temps, Les Films de l'Équinoxe - Fonds Denise Bellon, Carcassonne, Mai 2003, p. 71.*

« Je suis mort en août mil neuf cent dix-huit »

La première mort de Louis Aragon

BIEN QUE né le 3 octobre 1897, Louis Aragon n'est pas mobilisé en 1916 avec la classe 17. Il bénéficie d'un sursis comme étudiant en médecine et ce n'est qu'en juin 1917 qu'il est incorporé, mais à l'hôpital du Val-de-Grâce pour devenir médecin aux Armées. « *Et lorsqu'on mourait à Vimy/Moi j'apprenais l'anatomie* » (*Le Roman inachevé*). Dans les amphithéâtres, il a retrouvé André Breton, un autre carabin épris de poésie, avec qui il lit Lautréamont et qui l'introduit dans les revues d'avant-garde, comme *Sic* où Aragon a été publié pour la première fois. Un article sur Apollinaire. En avril 1918, Aragon sort du Val-de-Grâce avec le grade d'adjudant-chef. La formation du médecin auxiliaire était terminée. Mais pas la guerre. Il part rejoindre sur le front le 355^e régiment d'infanterie. En juin, il est à Verberie dans l'Oise. En août, il est dans l'Aisne.

Le 6 août, à Couvrelles, à l'est de Soissons, son bataillon est pris sous une pluie d'obus. Partout des blessés. Par trois fois, le médecin auxiliaire Aragon se retrouve enseveli avec les hommes auxquels il vient porter secours. Son intrépidité lui vaudra la croix de guerre et une citation à l'ordre de la division. Quelques jours plus tard, Aragon revient sur les lieux. Un petit cimetière y a été aménagé. Et voici qu'il découvre avec stupeur qu'une croix porte son nom ! On avait retrouvé près d'un mort anonyme sa vareuse et dans une poche une lettre à son adresse. De cette expérience singulière, Aragon a fait trois poèmes. Le premier intitulé « Secousse » dès 1919, les deux autres en 1956 dans *Le Roman inachevé*. Louis Aragon n'a jamais oublié qu'il était mort une première fois en 1918. Par procuration.



Louis Aragon est incorporé en juin 1917. D.R.

« Il y avait devant la croix fichée en terre... »

*Il y avait devant la croix fichée en terre une bouteille
Dedans une lettre roulée à mon adresse Etait-ce vrai
Si c'était moi Si j'étais mort Si c'était l'enfer Tout serait
Mensonge illusion moi-même et toute mon histoire après
Tout ce qui fut l'Histoire un jeu de l'enfer un jeu du sommeil*

*Comme s'explique alors ce sentiment d'une longue agonie
Et ma vie et le monde et qui pourrait jamais encore y croire
Tout ceci n'était que l'enfer qui jongle devant son miroir
Je suis mort en août mil neuf cent dix-huit sur ce coin de terroir
Ça va faire pour moi bientôt trente-huit ans que tout est fini*

LE ROMAN INACHEVÉ (1956)

« Or nous repassons la Vesle... »

*Or nous repassons la Vesle
Après six semaines deux mois
A huit cent mètres de Couvrelles
Qui sont ces défunts que l'on voit
Fosses fraîches et croix nouvelles
Arrêtez un peu le convoi
[...]
Mais l'inscription que dit-elle
Je lis et je ne comprends plus
C'est pourtant mon nom que j'épelle
J'ai-t-il mal vu j'ai-t-il mal lu
Si c'est ma demeure mortelle
Qui dort au pied de ce talus*

*Le cœur muet les yeux au ciel
Depuis six semaines deux mois
Dans la terre au bord de la Vesle
A l'ombre d'une croix de bois
A huit cent mètres de Couvrelles
Quel est celui que l'on prend pour moi*

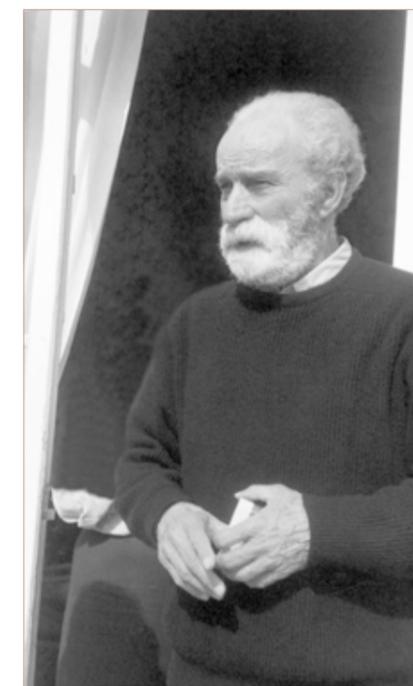
LE ROMAN INACHEVÉ (1956)

Le 17 octobre 1994 mourait Yves Gibeau. L'écrivain repose dans le cimetière de l'ancien village de Craonne.

SENTINELLE du Chemin des Dames

CE N'EST SANS DOUTE pas tout à fait par hasard que l'écrivain était venu se retirer en 1981 à Roucy, dans l'ancien presbytère où, face au plateau du Chemin des Dames, il entassait tout ce qui concernait la Grande Guerre : livres et revues, cassettes vidéo et objets, ses fameuses « reliques » qu'il avait à 9 ans pris l'habitude de ramasser sur les champs de bataille.

Né en 1916 de père inconnu - un soldat au repos dans la Marne -, Yves Gibeau ne pouvait qu'être définitivement marqué, et pour ainsi dire hanté, par la guerre de 14-18, et par la guerre en général qui court comme un fil rouge à travers toute son œuvre. Une œuvre qui ne compte que six romans dont le célèbre *Allons z'enfants* (1952) qui devait être adapté au cinéma par Yves Boisset et une autobiographie *Mourir idiot* (1988).



Yves Gibeau qui en 1981 avait choisi de se retirer à Roucy. D.R.

La tombe d'Yves Gibeau en 2009. François-Xavier Dessirier



Mais le Chemin des Dames est aussi présent dans *La guerre, c'est la guerre*, un roman « en abyme » paru en pleine guerre d'Algérie qui met en scène un soldat de la drôle de guerre de 39-40, Michel Scalby qui, à la mort de son père, prend connaissance de ses carnets écrits pendant la Grande Guerre... L'unité de Scalby stationne à Maizy puis à Beurieux, et doit écouter le capitaine Wasselet, un ancien de 14-18 parler avec grandiloquence de la « grande offensive ».

En 1983, pour un album de photos de son ami Gérard Rondeau intitulé simplement Chemin des Dames, Yves Gibeau avait écrit quelques textes. Il y raconte en particulier sa rencontre avec un ouvrier agricole de Cerny qui devait lui offrir justement quelques « reliques ». « *Je lui dis combien et depuis si longtemps je m'intéressais aux combats du chemin des Dames, à la tragédie toujours présente, justement à cause de cette haine que j'avais de la guerre, des massacres organisés, inutiles, mais que les responsables justifient sans remords* ». Le testament d'Yves Gibeau, enfant de troupe, soldat de 1940, prisonnier de guerre et homme de paix.

VIEUX CRAONNE, STÈLE APOLLINAIRE... SUR LES TRACES DE L'ÉCRIVAIN

• Il y a d'abord la sépulture d'Yves Gibeau dans le cimetière de l'ancien village de Craonne, au bout du plateau. Balisage à partir du parking de l'arboretum : suivre ensuite le chemin pendant 200 mètres, le cimetière se trouve à droite. On découvre la tombe de l'écrivain, toute simple et souvent fleurie, en bas à droite de la croix. On ne peut alors que penser aux dernières lignes du beau texte que Gibeau a consacré à cet endroit : « *Deux enfants courent dans le chemin, s'arrêtent, étonnés. - Maman ! Viens voir... Un cimetière ! Ils déchiffrent quelques inscriptions, quelques dates. J'imagine une autre tombe...* »

• La stèle que Gibeau a fait élever en 1990 à la mémoire du poète Guillaume Apollinaire blessé le 17 mars 1916 au Bois des Buttes se

trouve au bord de la D 89 à 200 m de La Ville-aux-Bois en direction de Pontavert.

• D'autres lieux fréquentés par l'écrivain pourraient compléter ce petit « circuit Yves Gibeau » : Roucy bien sûr, mais aussi l'abbaye de Vauclair, les restaurants de Corbeny et de la Musette sur la nationale 44...

• Une partie du « musée d'Yves Gibeau » est aujourd'hui présentée sous ce titre à l'Historial de Péronne après avoir fait l'objet d'une exposition temporaire en 2003 autour du travail photographique réalisé par Gérard Rondeau avec la publication d'un beau livre au Seuil : *Les Fantômes du Chemin des Dames : le presbytère d'Yves Gibeau*.

Secousse

*Brouf
Fuite à jamais de l'amertume
Les prés magnifiques volants peints de frais
tournent
champs qui chancellent
Le point mort
Ma tête tinte et tant de crécelles*

*Mon cœur est en morceaux
le paysage en miettes*

*Hop l'Univers verse
Qui chavire L'autre ou moi
L'autre émoi La naissance à cette solitude
Je donne un nom meilleur aux merveilles du jour
J'invente à nouveau le vent tape-joue
Le vent tapageur
Le monde à bas je le bâtis plus beau
Sept soleils de couleur griffent la campagne
Au bout de mes cils tremble un prisme de larmes
Désormais Gouttes d'Eau*

*On lit au poteau du chemin vicinal
ROUTE INTERDITE AUX TERRASSIERS
Août 1918.*

(POÈME PUBLIÉ DANS LE RECUEIL FEU DE JOIE EN 1919).



LE FRONT DES REFUS

IV^e PARTIE

En 2005/2006 était proposée à la Caverne du Dragon, une exposition sur les fusillés de la Grande Guerre. Une première en France dans un lieu dédié à l'histoire et à la mémoire de la Première Guerre mondiale (voir *La lettre du Chemin des Dames*, hors-série n°1).

L'affiche de l'exposition.
Création graphique Laurence Moutarde

48

« Hier des officiers allemands ont agité un drapeau blanc et sont venus causer avec les nôtres, les invitant à déjeuner pour dimanche prochain. D'une tranchée à l'autre les soldats français et allemands se sont engagés à ne pas se fusiller de la journée. Ils se sont amusés à se lancer des pommes de terre. Le soir venu, les Boches ont entamé un cantique. Les nôtres ont répondu en entonnant un chant vif et animé : « Ah ! Que c'est rigolo !/On va leur flanquer/ Les pieds dans le dos ! » (Jean de La Ville de Mirmont, lettre à sa mère, 13 novembre 1914).

(...) « Dès qu'il lui en rendit compte, le colonel nouvellement arrivé interdit de la façon la plus absolue ce jeu dangereux, malgré les tolérances qui ont pu être accordées avant sa prise de commandement. »

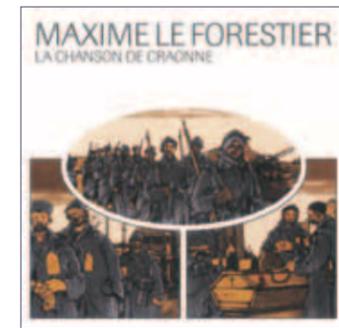
(Service historique de la Défense 26 N 646/1).

(...) « Hier, dans la tranchée, nous étions tout près des Allemands, à 8 ou 10 mètres au plus. Nous nous sommes rendus visite réciproquement. Ils nous ont offert des cigares et de la bière, – et nous leur avons donné du tabac de cantine en échange. Il

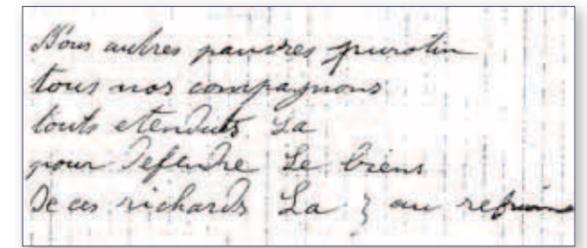
y avait un étudiant prussien ayant vécu plusieurs années à Lyon, – en outre un de mes soldats a été professeur de français à Munich. C'était très amusant et très inattendu, et cela ne nous empêchera pas de faire notre devoir en temps voulu de part et d'autre. »

(Jean de La Ville de Mirmont, lettre à sa mère, 21 novembre 1914).

– Voir l'article complet sur Jean de La Ville de Mirmont dans ce volume, p. 36-37.



LA CHANSON de Craonne est enregistrée le 27 mars 2003 par Maxime Le Forestier. Une version qui n'est ni tout à fait celle recueillie par Paul-Vaillant Couturier, ni celle présentée par Henry Poulaille, que l'artiste chante accompagné par l'accordéon de Daniel Mille.



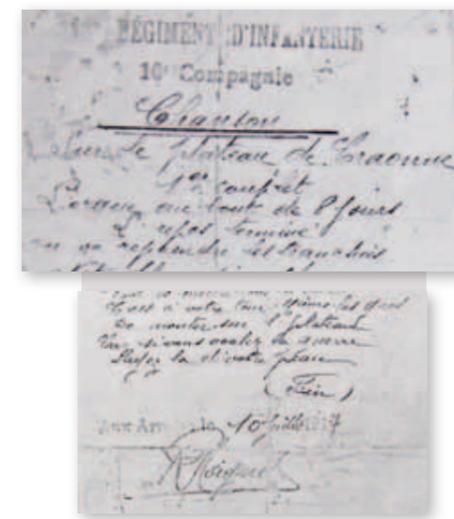
MANUSCRIT de la chanson que le soldat Jules Duchesne (114^e RI) adresse à sa femme dans une lettre saisie par le contrôle postal, datée du 15 février 1917. La chanson s'intitule *Sur le Plateau*. Jules Duchesne écrit : « Je t'envoie la chanson des embusqués et tout ce que je te prie sait de la conservait car sait la seule chanson qui me plait et elle est nouvelle... » (orthographe originale).

Archives du SHD, 16 N 1551, document communiqué par Denis Rolland

■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES N°2, JUILLET 2003, p.3, GUY MARIVAL

LES CHANSONS de Craonne

Elle revient comme un refrain dans *La Lettre du Chemin des Dames*, *La Chanson de Craonne*. Quatre versions de cette complainte des vaines offensives de la Grande Guerre ont été présentées dans ces colonnes depuis 2003.



ROBERT MOIGNET (62^e RI) adresse à sa femme, le 10 juillet 1917, le texte de la chanson de Craonne transcrit sur un papier qui porte les mentions de son régiment et de sa compagnie. Comme s'il s'agissait d'un document officiel, ce soldat de 21 ans, natif d'Abbeville, appose sa signature sous la mention « Aux Armées » qu'il a complétée de la date. En juillet 1917, le 62^e RI est dans les environs de Saint-Quentin. Début mai, il a perdu 900 hommes dans les combats du Chemin des Dames. Robert Moignet revient au Chemin des Dames en octobre de la même année. C'est là qu'il trouve la mort dans le secteur de la Malmaison, le 15 octobre. L'original de la lettre-Chanson envoyée du front a été perdu. Mais le petit-fils du soldat, Jean-Claude Moignet, en possède une copie qu'il a transmise à Tichot en 2008, après avoir découvert la reprise de La Chanson de Craonne dans l'album consacré à la Grande Guerre que venait d'enregistrer le chanteur.

Extraits du courrier de Robert Moignet, en-tête et signature. Portrait de Robert Moignet alors au 62^e RI.
Coll. Jean-Claude Moignet.

■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES N°19, ÉTÉ 2010, p.4-7, DAMIEN BECQUART



UNE VERSION de La chanson de Craonne est publiée le 24 juin 1917 – présentée comme un « document » – dans *La Gazette des Ardennes*, sous le titre « Une chanson de soldat ».

Elle « a été trouvée sur des soldats français faits prisonniers aux environs de Craonne », indique le journal. La version présentée est signée, « J..., caporal » et datée, « Faite à Croix-sans-Tête, en réserve, mai 1917 ». Pour l'éditeur allemand de *La Gazette des Ardennes* qui s'adresse aux populations des régions occupées, il s'agit de montrer que les soldats français veulent en finir avec la guerre.

La Gazette des Ardennes, 24 juin 1917, extrait.
Information communiquée par Philippe Salson.

■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES N°22, 2011, p.26, D. BECQUART

(LIRE LA SUITE P. 50)

LES CHANSONS

de Craonne

(SUITE DE LA P. 49)

LE SOLDAT François Court (273^e RI), tué en Belgique le 7 août 1917, possédait un carnet dans lequel il avait transcrit les paroles d'une chanson intitulée « *Chanson moderne les sacrifiés* », ponctuées, après le dernier refrain, de cette précision : « *Chanson créée le 10 avril 1917 sur le plateau de Craonne* ».

Si l'on en croit cette mention de date et de lieu, circulait donc, six jours avant le déclenchement de l'offensive du Chemin des Dames le 16 avril 1917, une version de la chanson évoquant Craonne (Refrain : « *C'est à Craonne sur le plateau qu'on y laissera sa peau* ») et non plus Lorette et la Champagne comme dans le texte qu'adressait à sa femme le soldat Jules Duchesne, le 15 février 1917 (voir page précédente).

Après la mort de François Court, le carnet fut renvoyé à la famille parmi un ensemble d'effets personnels : courriers, photos, livret militaire, trousse de couture, rasoir, pipes... le tout accompagné d'un certificat d'inhumation daté du 27 novembre 1917, précisant l'emplacement de sa sépulture dans le cimetière militaire de Linde à Hoogstade (Belgique). La chanson copiée dans son carnet par François Court comporte quatre couplets, un refrain et un refrain final.

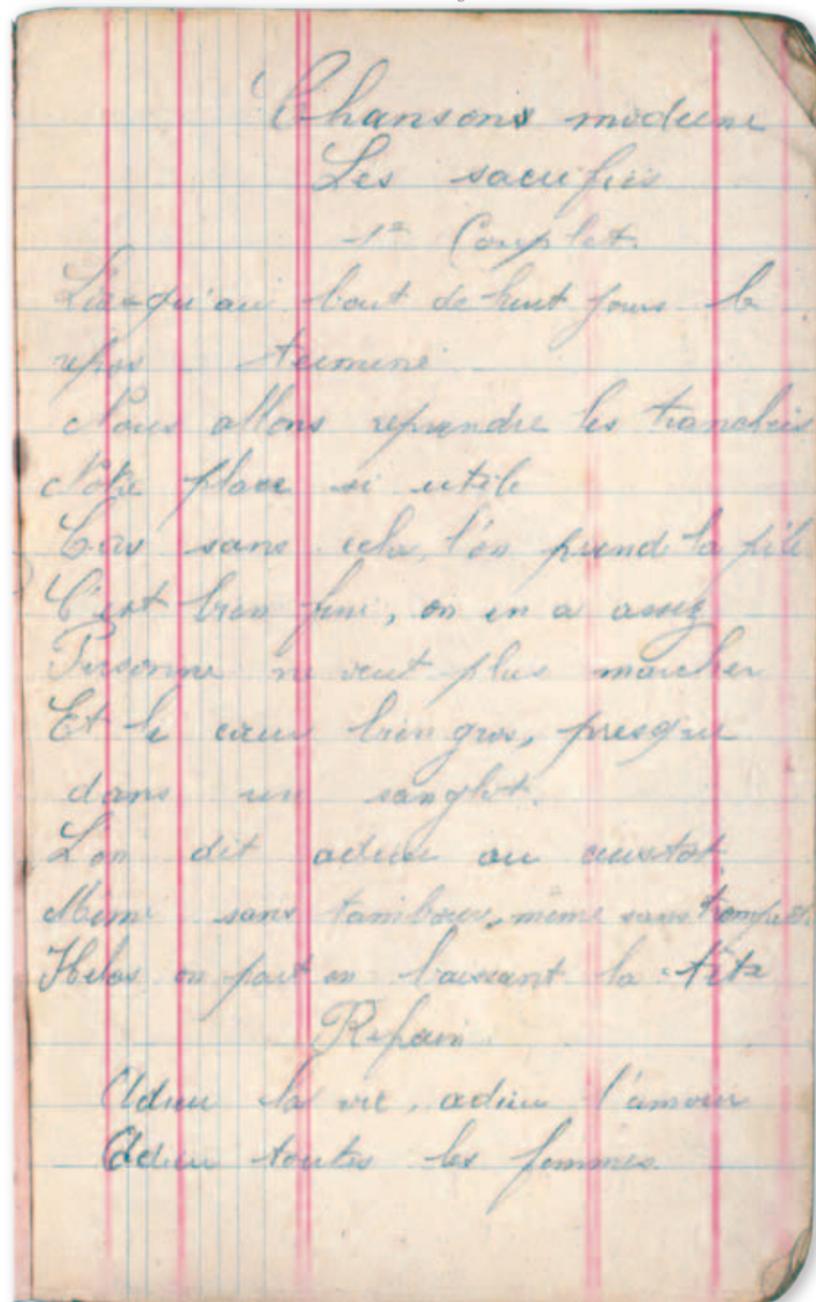
François Court était présent sur le front de l'Aisne entre le 12 avril et le 9 mai 1917, tandis que son régiment, le 273^e RI, se trouvait en position dans ce secteur depuis le mois de février 1917. On peut donc accorder un certain crédit à la date du 10 avril portée au bas de la chanson.

D'après l'article de Antoine Destemberg et Jean-Daniel Destemberg, *La lettre du Chemin des Dames*, n°18, printemps 2010, p. 11-16



Le soldat François Court était originaire du département de l'Allier. Ci-dessous, la fin du 4^e couplet et le 2^e refrain de la chanson transcrite par François Court dans son carnet.

Collection privée
Jean-Daniel Destemberg



Le nom de George Ward sur la pierre du Mémorial britannique de la Ferté sous Jouarre.
Photo D.B./CG02



TROIS GEORGE WARD ont leur nom gravé sur le Mémorial de La Ferté sous Jouarre, parmi ceux de 3 888 Britanniques tués lors des batailles de la Marne et de l'Aisne, en 1914¹. Tous ces combattants ont en commun de n'avoir pas de sépulture connue. L'un des trois George Ward, sous le numéro de service 6502, figure au registre du Norfolk regiment. Sa disparition remonte au 15 septembre 1914. Un deuxième, sous le numéro de service 7750, fait partie du West Yorkshire regiment, il disparaît le 20 septembre 1914 à l'âge de 29 ans. Le dernier des trois, en suivant la chronologie des disparitions, est incorporé au Royal Berkshire. Son décès est enregistré à la date du 26 septembre 1914, mais, à la différence de ceux des deux premiers G.W., il ne doit rien aux balles de mitrailleuses ou aux obus allemands. Le 2^e classe George Ward, "private" en anglais, numéro de service 9641, meurt exécuté à 17 h 56, le samedi 26 septembre 1914, après avoir été jugé et condamné à mort sous l'inculpation de « cowardice » (lâcheté) par une cours martiale. Fils de George et Jane Ward tous deux domiciliés au 1, Guinness Buildings, Brandon Street, London², le jeune George Ward est le deuxième soldat du corps expéditionnaire britannique à être fusillé au cours de la Première Guerre mondiale pour des faits réels, ou supposés tels, de désobéissance grave aux règles militaires. Son exécution intervient trois semaines après celle du soldat Thomas Highgate, passé par les armes à l'aube du 8 septembre 1914.

MOINS D'UNE SEMAINE DE SERVICE ACTIF

Elle se déroule à la ferme d'Euilly à l'arrière du Chemin des Dames. C'est au sud-ouest de ce village situé sur la rive nord de l'Aisne que Ward est inhumé³, selon les indications du journal de marche de son unité. Après-guerre cependant, la section de recherche des sépultures de guerre britanniques ne retrouve pas la dépouille, la tombe ayant pu être détruite par les bombardements ultérieurs dans ce secteur⁴. La guerre de George Ward est très courte : moins d'une semaine de service actif, quelques jours de front, un baptême du feu et le jeune soldat, mis en cause pour abandon de poste, est déferé devant un tribunal militaire, condamné et passé par les armes. Ce bref parcours militaire a été retracé par l'historien britannique Julian Putowski à partir de son dossier conservé par les archives britanniques⁵. Les travaux de Julian Putowski et Julian Sykes dans les années 1980 ont été déterminants pour la cause des « shot at dawn » (fusillés à l'aube) britanniques. C'est en divulguant les itinéraires reconstitués de chacun des fusillés et en rendant publics leurs noms que les chercheurs ont donné une impulsion décisive à la campagne de réhabilitation.

L'AIISNE À PONT-ARCY

La guerre de George Ward débute le 12 septembre 1914. Ce jour-là, le jeune homme débarque en France avec un détachement de renforts qui doit combler les pertes subies par le "1st battalion of the Royal Berkshire regiment" à Mons en Belgique, puis lors de la bataille de la Marne. Ce régiment appartient à la 6^e brigade de la 2^e division d'infanterie britannique commandée par le général Douglas Haig⁶. Le "private" George Ward voyage deux jours pour rejoindre son unité. Le 14 septembre à partir de 5 heures du matin, la 6^e brigade franchit l'Aisne à Pont-Arcy. Sur les ponts flottants, la progression des

Le « Shot at dawn »

GEORGE WARD

L'histoire du deuxième soldat du corps expéditionnaire britannique fusillé au cours de la Grande Guerre. C'était le 26 septembre 1914 au Chemin des Dames, à Euilly.

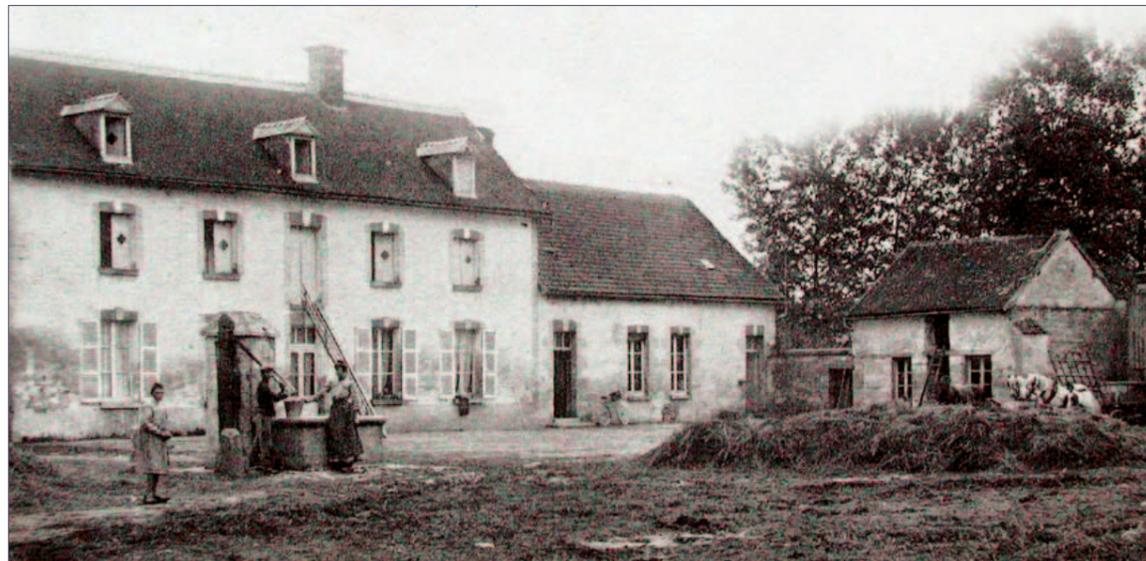
hommes est lente. Trois heures sont nécessaires pour réunir l'ensemble de la brigade sur la berge au nord de la rivière⁷. Plus tard dans la journée, le bataillon de George Ward est engagé dans les combats pour la conquête de la crête de Moussy. A midi, les Britanniques s'emparent d'une petite hauteur au nord-est de Braye en Laonnois. Mais sous la pression du bombardement allemand, vers deux heures de l'après-midi, le Royal Berkshire se replie sur une ligne au nord de la ferme du Metz. Durant la nuit, les soldats creusent des tranchées sommaires. Les pertes officielles de cette journée

s'élèvent à un officier tué et 40 soldats tués ou blessés. Le lieutenant-colonel M.D. Graham, officier commandant le bataillon, établit son poste de commandement à la ferme du Metz⁸.

RAMENÉ PAR LA POLICE MILITAIRE

Les jours et les nuits suivants, les positions du régiment sont violemment bombardées, les Britanniques font face à plusieurs contre-attaques meurtrières de l'infanterie allemande. Les conditions climatiques sont mauvaises : le froid, la pluie et bientôt la boue qui s'immisce partout ajoutent à la souffrance et à la fatigue nerveuse des hommes. Entre le 15 et le 21 septembre, 116 soldats du Royal Berkshire sont tués, blessés ou portés disparus. C'est au cours de cette période que Georges Ward est signalé manquant à l'occasion d'un appel. Sa disparition donne lieu à une enquête. Un sous-officier assure que Ward a été vu sans trace apparente de blessure, quittant sa position le 14 septembre vers 9 heures du soir. Le même sous-officier affirme lui avoir demandé alors où il allait ; à quoi Ward aurait répondu qu'il se rendait au poste de secours après avoir été touché par des éclats d'obus. Six jours plus tard, le jeune soldat est arrêté et ramené par la police militaire à son régiment.

(LA SUITE P. 52) ■ ■ ■



La Ferme du Metz à Moussy en 1910. L'unité dans laquelle servait George Ward y avait établi son poste de commandement, le 14 septembre 1914. Carte postale. Coll. J.-F. Viel.

« Le shot at dawn » George Ward

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 51)

Le 24 septembre, il est déferé devant un tribunal militaire où il est assisté par un officier qui n'a pas de formation d'avocat. Poursuivi pour avoir abandonné son poste, reconnu coupable du chef de « cowardice », il est condamné à être fusillé au lever du jour. Le général Douglas Haig confirme la peine. Selon Julian Putowski, la position de Haig traduit sa volonté de faire un exemple pour prévenir l'éventualité d'autres désertions. D'autant qu'au cours de cette période, le service de santé britannique aurait constaté plusieurs cas de mutilations volontaires. L'heure à laquelle George Ward est passé par les armes - 17 h 56 le 26 septembre - déroge à la procédure, le code de justice militaire britannique prévoyant l'exécution de la sentence au lever du jour.

UN TÉMOIGNAGE EN 1929

Pourquoi Ward n'est-il pas fusillé à l'aube ? Cette question trouve peut-être une réponse dans un témoignage produit en 1929 par le député travailliste Ernest Thurtle. Selon le témoin, dont Thurtle ne divulgue pas l'identité mais dont il assure qu'il pourra, le cas échéant, confirmer son récit devant un tribunal compétent, Ward aurait tenté de s'échapper avant son exécution. Blessé par les tirs de ses gardiens, il aurait été rattrapé et ramené sur un brancard. L'ordre aurait été ensuite donné au sergent de garde d'achever le condamné sur sa civière. L'enchaînement des événements tel que décrit par le témoin du député Thurtle peut-il expliquer l'heure tardive de l'exécution effective de George Ward ? Les sources officielles et ce récit de 1929 ne situent pas les faits aux mêmes dates : le témoin de Thurtle évoque le 22 septembre, tandis que la déclaration du sous-officier retenue dans le rapport d'enquête indique que Ward aurait été vu quittant sa position dans la soirée du 14 septembre ; de même, Ward est officiellement décédé le 26 septembre, tandis que le témoin de 1929 évoque une exécution le 30 septembre. Faut-il vraiment s'étonner de ce que la version officielle et cette version officieuse produite a posteriori soient à ce point divergentes ? L'une est à charge, l'autre, s'inscrivant dans le

LE 14 SEPTEMBRE 1914

La journée du 14 septembre 1914, au cours de laquelle le soldat George Ward aurait abandonné son poste, marque la fin de la guerre de mouvement. Dans le secteur où l'unité de George Ward est engagée, les retranchements allemands le long du Chemin des Dames préfigurent ceux qui vont se généraliser sur une ligne continue de 650 kilomètres formant le front ouest. Les troupes françaises et britanniques ont repoussé les Allemands sur la Marne et poursuivi leur mouvement vers le Nord, remontant jusqu'à l'Aisne, rivière qu'elles franchissent avant d'être stoppées au Chemin des Dames.

cadre d'une campagne parlementaire, à décharge. Si la seconde n'a pas vraiment convaincu les historiens britanniques, les travaux de ces derniers sur les 306 fusillés n'en ont pas moins révélé la grande fragilité des décisions rendues par la justice militaire au cours de la Grande Guerre.

¹ Commonwealth war Graves commission www.cwgc.org

² « Executed for example, honouring British, Irish and Empire servicemen shot at dawn during World War » sur www.users.waitrose.com

³ Un cimetière militaire a été créé par les services de la VI^e armée française au nord-ouest d'Euilly au lendemain de l'offensive du 16 avril (lettre du Chemin des Dames n°14). Quelques Allemands y étaient inhumés, leurs dépouilles ont été transférées au cimetière de Cerny après-guerre. Transformée au début des années 1920, cette nécropole compte 1046 sépultures de combattants identifiés mais ne comporte aucune tombe britannique.

⁴ Julian PUTOWSKI et Julian SYKES, *Shot at Dawn*, Wharncliffe Publishing Ltd., UK, 1989.

⁵ *In Shot at Dawn*, dossier de George Ward : WO 95/1361, National Archives Kew, London.

⁶ Ray WESTLAKE, *British Battalions in France and Belgium*, Leo Copper and Pen Sword Books Ltd., UK, 1997. Paul Kendall, *Aisne 1914 : the first trenches*, Spellmount Publishing Ltd, 2012.

⁷ Brigadier-General Sir J.E. Edmonds, *Military operations France and Belgium 1914*, «The battle of the Aisne, 14 september, the fight for the Chemin des Dames», Macmillan and Co, 1933.

Le témoin du député Thurtle

LE TÉMOIGNAGE sur l'affaire George Ward, cité par Thurtle dans la brochure *Shootings at dawn – The Army Death Penalty at Work* (1929).

« Nous étions dans des tranchées de réserve à la ferme du Metz le 22 septembre ou vers cette date, chaque homme dans son abri, quand un obus ennemi tomba dans la tranchée, tuant deux hommes. J'étais debout sur la route à ce moment-là. Quand l'obus explosa, le soldat "A" sortit de son abri et j'y sautai. Cela se passait vers 3 h 30 de l'après-midi. A 5 h 30 de l'après-midi, la compagnie se replia sur la route et le soldat "A" se présenta de lui-même au sergent-major S. qui lui demanda pourquoi il avait quitté la tranchée. "A" répondit qu'il était légèrement blessé, alors qu'il ne l'était pas. Pour son crime, il fut traduit en cours martiale le 29 septembre, et exécuté le 30 septembre 1914. Seul son sergent-major fut requis pour témoigner. J'étais le seul homme à avoir vu ce qui s'était passé, pourtant je ne fus pas appelé à déposer. A propos de sa mort. Pour former un peloton d'exécution, comme nous montions en ligne cette nuit-là, ils demandèrent douze hommes pour porter des outils. A cette époque les hommes qui portaient les outils étaient les premiers appelés à les utiliser, il y eut donc bien sûr plein de volontaires, mais quand ceux-ci furent rassemblés ils comprirent très vite que leur mission était d'exécuter le pauvre "A". Comme on l'amena, il s'éloigna du sergent de la garde, et le peloton lui tira dessus alors qu'il s'enfuyait, le blessant à l'épaule. Ils le ramenèrent sur un brancard et le provost-marshal ordonna au sergent de la garde de l'achever là où il gisait blessé. Ce sont les faits véridiques et vous êtes libre d'utiliser mon nom, mon numéro de matricule et cette lettre quand vous le jugerez utile. »



Le Mémorial britannique à La Ferté-sous-Jouarre, juin 2011. Photo DB/CG 02.

LA CAMPAGNE DE THURTLE

Ernest Thurtle, ancien combattant, député travailliste, fait campagne à la Chambre des Communes dans les années 1920 pour obtenir la suppression de la peine de mort du code militaire britannique. Il publie en 1929, dans le cadre de cette campagne, une brochure intitulée *Shootings at dawn – The army death penalty at work* dans laquelle sont compilés des témoignages portant sur des affaires de condamnations à la peine capitale pour des motifs de désertion et/ou lâcheté par la justice militaire au cours de la Première Guerre mondiale. Thurtle y indique que les dossiers des soldats exécutés demeurent entre les mains du

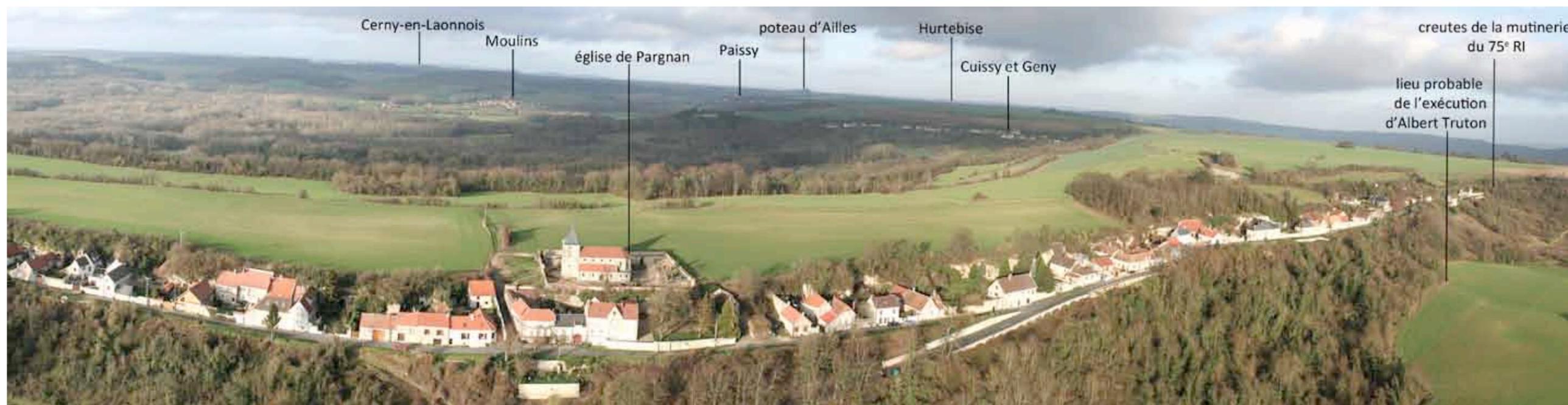
War Office et qu'ils sont inaccessibles au public. Situation qui justifie à ses yeux le recours à ces lettres de témoins : « La seule façon d'accéder à la vérité est d'interroger des camarades des victimes d'exécution », écrit-il en substance. Le député affirme disposer pour chaque cas cité de détails complets (noms des unités, dates, lieux et motif d'inculpation). Son livret est un outil au service d'une campagne politique visant le retrait de la peine capitale de la liste des sanctions auxquelles l'institution militaire a recours, sanction dont l'exécution est confiée à des hommes de troupe.

¹ Texte publié sur le site www.shotatdawn.info

Mémorial, pardon, débat

UN MONUMENT aux « fusillés à l'aube » (« Shot at dawn ») a été inauguré le 21 juin 2001 au Royaume-Uni. Érigé dans le Memorial National Arboretum près de Alrewas, il salue la mémoire des 306 soldats de l'Empire britannique exécutés pour des faits de lâcheté et/ou de désertion au cours de la Grande Guerre. Une statue représentant un jeune homme les yeux bandés attaché à un poteau figure Herbert Burden, un fusillé de 17 ans. Cette œuvre de Andy De Comyn est ceinte de poteaux sur lesquels sont inscrits les noms des 305 autres condamnés, dont celui du 2^e classe George Ward, numéro de service 9641. Ce mémorial est devenu l'emblème de la campagne menée en Grande-Bretagne pour obtenir la réhabilitation des fusillés. Elle démarre à l'orée des années 1980¹ sur la base de travaux et parfois de prises de position émanant d'historiens, de juristes et même d'anciens combattants. Elle s'est appuyée sur le fait étudié que les actes qualifiés de désertion ou de lâcheté pouvaient constituer une réaction au stress du combat et à un syndrome de stress post traumatique. Elle a également établi que nombre de jugements avaient été rendus de manière hâtive et que certains accusés n'avaient pas bénéficié d'une véritable défense. Au mois d'août 2006, le gouvernement britannique annonce que 306 soldats, inculpés de désertion et lâcheté et fusillés sur la base de ces charges, sont pardonnés à titre posthume. Le pardon ne s'applique pas à 40 autres fusillés poursuivis pour crime de sang ou acte de mutinerie. Mais cette annonce n'a pas mis un terme au débat sur les fusillés à l'aube ; sur l'opportunité de leur réhabilitation et sur les difficultés juridiques auxquelles se heurterait une telle entreprise.

¹ Voir 1917 le Chemin des Dames, « Les fusillés à l'aube réhabilités au soir d'une longue campagne », p. 61-62, Damien Becquart, Frédérique Andréani, Conseil général de l'Aisne, mars 2007.



Vue panoramique de Pargnan. Frédéric Canon, Ballaïde photo. © CG 02.

GÉOGRAPHIE D'UNE MUTINERIE

Dans le village de Pargnan, le 7 juin 1917, deux compagnies du 75^e RI refusent de sortir des creutes pour remonter aux tranchées : retour sur les lieux de l'une des mutineries les plus proches du Chemin des Dames.

L'ACCUMULATION des douleurs physiques et morales¹ des combattants au printemps 1917 est telle que les actes d'indiscipline ou de désertions individuelles se multiplient dans de nombreux régiments français. Le 75^e RI n'a pas participé à l'offensive du 16 avril 1917. Jusqu'à la fin du mois d'avril, il tient toujours un secteur qu'il vient de disputer aux Allemands, les 22 et 23 mars, autour de Montescourt-Lizerolles, au sud de Saint-Quentin. C'est au début du mois de mai que le régiment est dirigé vers le Chemin des Dames. Il doit prendre position entre Vassogne et Hurtebise. Dès cet ordre communiqué à la troupe, plusieurs cas de désertions sont relevés. Au cantonnement de Barbonval, le 15 mai, les absences des soldats Gavand et Gauthier de la 10^e compagnie sont constatées (ils se présenteront à la gendarmerie trois jours après)². A Serval, le 16 mai, le soldat Legrand de la 3^e compagnie refuse

de monter en ligne et disparaît pendant 17 jours avant d'être condamné pour désertion. Le même jour, le soldat Gaudet manque à l'appel. Dans son cas, le lieutenant-colonel Pierlot, commandant le régiment, va jusqu'à s'opposer au premier motif d'accusation de « désertion à l'intérieur en territoire de guerre », qu'il fait requalifier en « abandon de poste en présence de l'ennemi ». Une infraction bien plus grave puisque, selon lui, ce soldat savait qu'il devait participer à la relève de la première ligne. Le lendemain, c'est au tour des soldats Marze et Plamart de la 2^e compagnie de s'octroyer eux-mêmes des permissions attendues depuis 6 mois (ils se présenteront au régiment après des absences de 15 et 12 jours). Ces cas de désertions sont autant de refus individuels qui attestent une crise profonde au sein de régiments épuisés³. Un phénomène qui va s'accroître après des combats particulièrement meurtriers les jours suivants⁴.

HÉCATOMBE EN TERRAIN TRUQUÉ

Le 75^e RI est déployé sur l'éperon situé autour du monument d'Hurtebise. Le 20 mai 1917, alors qu'il tient la tranchée Fichou, le régiment essuie une vigoureuse attaque allemande devant laquelle il recule. « *Ordre du général de division de reprendre coûte que coûte le terrain perdu* » : le journal de marche du 75^e RI note que pour cela le régiment doit désormais combattre en « *terrain truqué* »⁵. En effet, terrés dans les tranchées à l'aplomb de la Caverne du Dragon, les hommes sont attaqués de toute part. Plusieurs entrées permettent aux Allemands de pénétrer et de sortir de la fameuse creute et de prendre à partie les Français dans leurs lignes. Le 20 mai, des trois sections qui défendent la tranchée Fichou, seuls 10 hommes reviennent après un « *nettoyage allemand* ». Ce même jour, à proximité de la ferme d'Hurtebise, Henri Reynet de la 5^e compagnie est accusé d'abandon de poste. Alors qu'il est de corvée d'eau, il est surpris par la violence du bombardement allemand. Il racontera plus tard avoir perdu la tête et marché jusque Fismes, puis avoir pris le train de permissionnaires pour rentrer chez lui à Vals-les-Bains, en Ardèche. Ce jour-là, l'attaque allemande fait 30 morts, 165 blessés et 36 disparus dans les rangs du 75^e RI. Le 23 mai, le second bataillon est à nouveau durement touché avec une centaine de pertes. En 10 jours, le régiment perd 20 % de son effectif, avec 310 morts, blessés et disparus dont 20 officiers, selon l'officier rapporteur du journal de marche, qui indique cependant que « *la réalité doit dépasser ce chiffre* ».

AGITATION DANS LES CREUTES DE PARGNAN

Les rôles tactique et protecteur des cavités du Chemin des Dames ont largement contribué à donner à ces refuges une importance particulière dans ce secteur du front. Plusieurs creutes ont joué également un rôle significatif durant les refus collectifs qui ont suivi l'offensive du 16 avril 1917⁶. Lieux propices à l'isolement, elles permettent aux hommes de discuter et parfois de contester. Relevé du secteur d'Hurtebise par le 144^e RI le 31 mai 1917, le 75^e RI est mis à la disposition du commandant de la division pour des travaux d'aménagement en retrait du Chemin des Dames. Épuisé et touché par de très lourdes pertes après les combats de la fin mai, le régiment trouve un repos précaire à seulement quelques kilomètres du front : le 1^{er} bataillon loge à Pargnan, un bataillon aux creutes de l'Yser, un autre aux creutes de Champagne, le PC à la ferme de Bellevue. Le 1^{er} juin, le mouvement de relève est achevé. Le 5 juin, des territoriaux du 24^e RIT viennent combler les pertes du 75^e et plusieurs officiers font également leur arrivée. Le lieutenant-colonel Pierlot, qui a perçu la baisse du moral des hommes, tente de rendre plus agréable ce repos en organisant une petite fête avec les musiciens du 8^e RIT. Le 7 juin, le concert tourne très vite à la contestation et les musiciens sont chahutés et traités « *d'embusqués* ». Vers 16 heures, l'ordre est donné de se préparer pour remonter aux tranchées à 22 heures. Pour le bataillon cantonné dans trois creutes contiguës à l'est de Pargnan, le point de rallie-

ment est fixé sur la route de Cuissy-et-Geny qui se trouve à droite en sortant des abris souterrains. Vers 21 heures, plusieurs discussions prennent une tournure revendicative : les hommes veulent un repos prolongé et le droit de partir en permission. Des discussions qui n'avaient rien d'exceptionnel comme le rappellera le soldat Gouilloux : « *Je n'ai pas prêté plus d'attention, parce que c'était une chose qui se produisait quelque fois, de rouspéter et de marcher ensuite* ». Mais le bruit court que le second bataillon ne va pas remonter aux tranchées. Dans la creute du milieu, qui communique avec les deux autres, l'agitation se fait de plus en plus vive entre les hommes de la 2^e compagnie et une section de la 3^e compagnie. S'ensuit un enchaînement de faits qui amènera les fantassins à manifester clairement leur refus de participer à la relève. Plusieurs hommes refusent de rassembler leurs affaires et de se diriger vers le point de ralliement. Des soldats empêchent leurs camarades d'épauler leur sac. Plusieurs se postent à l'entrée des abris, certains munis de pistolets automatiques, afin d'empêcher toute sortie. Les quelques hommes qui ont réussi à sortir se massent le long du talus qui borde le chemin d'accès aux creutes. A l'intérieur, les bougies sont soufflées et l'on attend la venue des officiers. Le caporal Fontès s'emploie à raisonner les hommes : « *nous sommes entrés et nous avons crié : la 3^e Cie, en tenue, à ce moment les lumières se sont éteintes et le vacarme a commencé, je n'ai pu distinguer personne* ». Dans son rapport, le sergent-fourrier

Glaizes, qui parle dès le lendemain d'« *esprit de mutinerie* », invoque l'obscurité, facteur qui, selon lui, aurait empêché le retour à l'ordre. « *Cette mutinerie a été favorisée par le cantonnement très vaste ou 2 compagnies y étaient cantonnées et par le manque d'éclairage, les bougies étant éteintes chaque fois que l'on essayé de faire l'appel* », note le rapport de l'adjudant-chef Duffoz, commandant la 3^e section de la 2^e compagnie du 75^e RI, en date du 8 juin 1917 (orthographe originale).

(LIRE LA SUITE P. 56) ■ ■ ■

¹ Sur le moral des combattants, lire André Loez, « Pour en finir avec le moral des combattants », février 2011, www.crid1418.org.

² Les faits et les noms évoqués dans cet article proviennent des dossiers d'instruction du conseil de guerre de la 27^e DI, SHD 11J1080.

³ Voir André Loez, 14-18. *Les refus de guerre. Une histoire des mutins*, p. 202-235.

⁴ Le contrôle postal de la 27^e DI relève cette baisse du moral des hommes et même certains actes de fraternisations, voir Denis Rolland, *La grève des tranchées*, p. 270-271.

⁵ JMO du 75^e RI, 26N661/8, p. 58.

⁶ Le 152^e RI à Hurtebise en juin, le 121^e BCP aux creutes de la ferme d'Hameret en juin, le 359^e RI aux creutes près de la Royère en juin, les 114^e BCP et 74^e RI aux creutes de l'Yser en août.

Chemin des creutes à l'est de Pargnan, lieu de rassemblement du 75^e RI au soir du 7 juin 1917.

Franck Villart/CG 02.

Albert Truton avec sa femme Lucienne et leur fille Suzanne.
Photo publiée dans Denis Rolland, *La grève des tranchées*, p. 269.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 55)

LA PEUR DE LA PROPAGATION

Afin d'étouffer la contestation, les tentatives de médiation ont été nombreuses. Tout d'abord entre soldats, comme le soldat Villemagne, qui essaie de raisonner ses camarades mais qui est frappé au visage ; il sera retrouvé ensanglanté par son lieutenant. Certains sous-officiers vont jusqu'à supplier leurs hommes avant que le lieutenant-colonel Pierlot ne pénètre lui-même dans la creute muni de sa lampe de poche, vers 23 heures. Les exhortations de l'officier supérieur sont sans effets. Tandis que des mesures sont prises pour confiner les mutins dans les creutes, une première onde de choc atteint la périphérie de Pargnan. Le commandement de la division, au fait de la multiplication des actes d'indiscipline depuis le mois de mai, craint une propagation de la contestation. Plusieurs incidents ont été relevés récemment au sein de la division et l'état moral dans lequel se trouve les hommes accentue cette préoccupation⁷. Des barrages sont immédiatement dressés sur les routes menant à Pargnan, la gare de Fismes est mise en alerte. Il n'échappe pas au commandement, que le 140^e RI, autre régiment de la division, a déjà été à l'origine d'une mutinerie en mai 1916 à Verdun⁸. Cependant, les hommes du 75^e RI, dont bon nombre se rallient de gré ou de force à la mutinerie, ne semblent pas vouloir rejoindre d'autres cantonnements et les principaux cris entendus sont pour exiger du repos et des permissions. Le lieutenant-colonel Pierlot prend alors la décision d'ordonner à chaque chef de section de désigner 4 hommes « les plus mauvais soldats, afin de pouvoir consta-

ter des refus d'obéissance séparés et bien caractérisés ». Vers 2 heures du matin, le calme revient dans les creutes et les hommes prennent finalement le chemin de la relève.

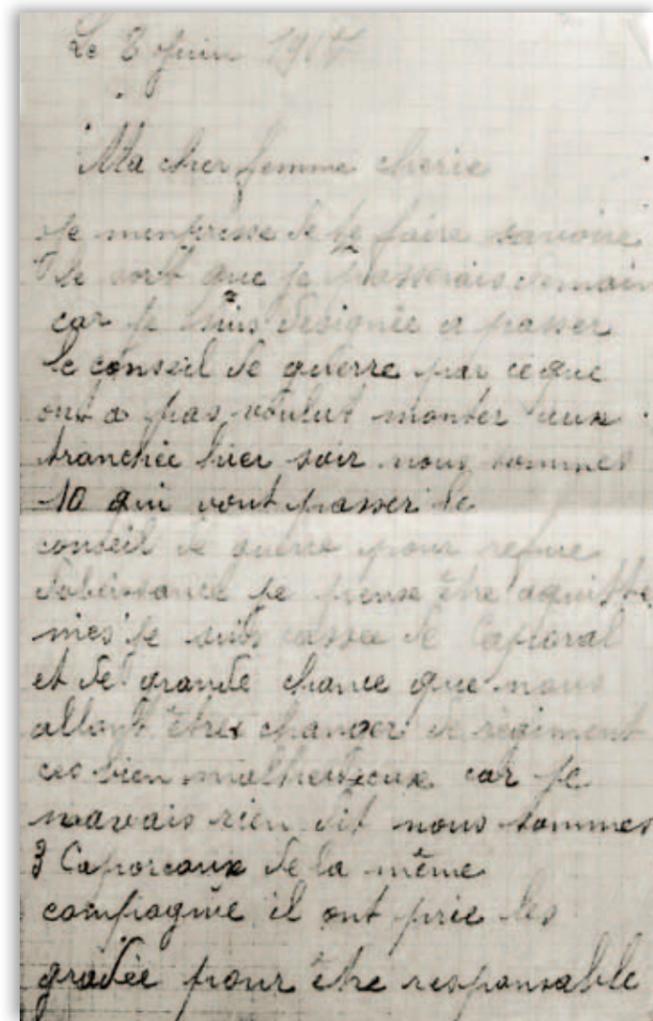
UNE RÉPRESSION SÉVÈRE

Aussitôt après le rassemblement, neuf soldats sont arrêtés, une vingtaine d'autres le seront le lendemain, ramenés des tranchées et conduits à la prison du quartier général de la division à Oeuilly, 12 passent en conseil de guerre dès le 10 juin : les caporaux Albert Truton, Joseph Mathais, François Boyer, les soldats Fernand Leblanc, Edouard Blanc, Lucien Villain, et Maurice Pommey de la 2^e compagnie, le caporal Robert Martin, les soldats Sylvain Bœuf, Clément Duchêne, Gabriel Dedieu et Elie Saurel, de la 3^e compagnie. L'enquête s'attache en priorité à identifier les meneurs qui se sont portés à la tête de la contestation et qui devront être « impitoyablement frappés » selon le colonel Husband, commandant l'infanterie divisionnaire. La géographie de la mutinerie va alors très vite guider les interrogatoires : les principaux responsables seront ceux qui ont maintenu les hommes dans les creutes en gardant les entrées. Pour se défendre, les accusés mentionnent leurs positions dans les creutes ou encore l'endroit où se trouvait leur équipement. Quand on leur demande s'ils ont reconnu des agitateurs, ils hésitent, l'un rapporte que le soldat gardant l'entrée « avait une jugulaire tressée à son képi », une pratique de la 2^e compagnie. Ils mettent également en avant l'obscurité qui empêche de distinguer des visages. Plusieurs témoins dé-

signent le caporal Albert Truton comme l'un des meneurs figurant parmi les gardiens de l'entrée de la grande creute. A la différence des autres accusés qui s'accordent pour minimiser les faits qui leur sont reprochés en faisant valoir un phénomène d'entraînement mutuel, Truton nie toute participation à l'agitation. Il déclare avoir dormi au moment des faits et affirme qu'il n'est là que par « la colère de ses camarades ».

Né à Nocé dans l'Orne, Albert Truton, est incorporé au 103^e RI en 1914, il passe au 75^e RI en juin 1915. Blessé par un éclat d'obus le 6 août 1916 dans le secteur de Verdun, il est cité à l'ordre du régiment comme « bon gradé courageux ». Il est marié et père d'un enfant, cependant, ni sa situation de famille ni ses états de service ne suffisent à infléchir le jugement du conseil de guerre qui le condamne à la peine capitale « pour refus d'obéissance étant commandé pour marcher contre l'ennemi ». Cinq des accusés sont condamnés à 20 ans de travaux forcés, les autres à des peines de prison. Le 15 juin, le conseil de révision réuni à Belleu près de Soissons rejette le recours formé par Albert Truton, après n'avoir constaté aucun vice dans la procédure qui a conduit à sa condamnation. Alors que le général Maistre demande l'exécution, Poincaré sollicite un complément d'information avant de rejeter la grâce le 16 juin. Une seconde séance du conseil de guerre, le 5 juillet, condamne d'autres mutins à des peines de prison, dont le soldat Chauveau, cité par Truton dans une dernière lettre à sa femme (écrite le 8 juin, saisie par la censure et jointe au dossier

Extrait d'une lettre en date du 8 juin 1917 de Truton à sa femme. Cette correspondance sera saisie par le contrôle postal.
SHD 1111080.



d'instruction). Certains bénéficient d'un non-lieu « au bénéfice du doute ». Fait troublant, Albert Truton parle dans sa lettre de fautifs qui ne sont pas inquiétés.

L'EXÉCUTION DE TRUTON

Les mutineries de 1917, qui ont concerné entre 30000 et 40000 hommes⁹, ont été suivies de 26 exécutions pour des « faits collectifs » et de 31 exécutions pour des « faits individuels » auxquelles s'ajoutent plusieurs dizaines de condamnations à des peines de prison et de travaux forcés.

Les acteurs de la mutinerie de Pargnan n'imaginaient pas se retrouver devant un peloton d'exécution, à en croire Albert Truton : « Je pense être acquitté mes je suis cassé de caporal et de grande chance que nous allons être changer de régiment [...] Enfin cher petite femme ne te fait pas de mauvais sang, ce n'empêche pas de avoir ma permission car ces un droit quand mon tour sera arrivé je partirai comme les autres, mes si tu savais cher femme que je pleure car moi qui a jamais été punis jent ai gros sur le cœur ». (orthographe originale conservée). Pour « réparation du crime commis », l'exécution d'Albert Truton a lieu à Pargnan, là-même où s'est déroulée la mutinerie. L'exécution d'un condamné à mort après sa traduction devant un conseil de guerre donne lieu à un rituel codifié par la justice militaire. La configuration de Pargnan, village situé sur une bande de terre étroite en bordure de plateau, est, si l'on peut dire, peu propice à une exécution. Son choix n'en est que plus symbolique. Comme en

d'autres lieux, le passage par les armes se déroule dans un large champ. Accessible par un chemin, cet espace abrité, en contre-bas du village, permet aux compagnies désignées pour assister à la fusillade d'être rassemblées sur trois côtés face au condamné. Celui-ci est attaché à un poteau, installation également hautement symbolique. Deux compagnies sont désignées pour être témoins de la scène, on forme en leur sein un peloton d'exécution composé d'hommes du 75^e RI et du 1^{er} bataillon du 140^e RI¹⁰. Selon l'usage, lecture est faite au condamné du jugement par le greffier du conseil de guerre, ici, le caporal Chatelet. Le décès du caporal Truton est constaté peu après 4 heures du matin par l'aide-major Dupain du 52^e RI, confirmé par le sergent-major Sauby de la 9^e compagnie du 52^e RI et le soldat Dutaud de la 6^e compagnie du 140^e RI.

Le récit de l'exécution par le sergent Guillaume du 52^e RI corrobore l'observation des lieux : « Le 18, je suis désigné pour une autre mission encore plus pénible : il s'agit de faire partie de la compagnie devant assister à l'exécution d'un caporal du 75^e,

accusé d'indiscipline et rébellion et pour ces faits condamné à mort. La compagnie d'honneur, si on peut l'appeler ainsi, arrive à 3 heures sur le lieu d'exécution. Il y a une compagnie du 75^e, régiment du condamné, une autre du 140^e. Nous formons

(LIRE LA SUITE P. 58) ■ ■ ■

⁷ Des incidents impliquant les hommes de la 27^e DI et le régiment d'infanterie coloniale du Maroc sont relatés dans Denis Rolland, *La grève des tranchées. Les mutineries de 1917*, p. 270-271.

⁸ Le 140^e RI, à Verdun, en mai 1916, refuse de remonter aux tranchées.

⁹ André Loez, 14-18. *Les refus de guerre. Une histoire des mutins*, p. 513.

¹⁰ JMO du 140^e RI, 26 N 691/6, p. 12.

« DES SOLDATS comme les autres »

pour le 75^e P.I.
 que le nommé *Albert Emilien Truton*,
 caporal au 75^e P.I. 2^e C.I.
 âgé de 36 ans
 né à *Stacé (Aisne)* le 7 octobre 1881
 immatriculé sous le n° 012494, décoré de la Croix de guerre
 est décédé à *Pargnan (Aisne)* à quatre heures du matin
 par suite de *de l'empoisonnement*
 le dix-huit juin mil neuf cent
 dix-sept

Extrait de l'avis de décès du caporal Truton. SHD/111080



La tombe d'Albert Truton à Cerny. FL/CG 02

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 57)

face sur trois côtés, le poteau est au pied de la côte. Un petit moment après, arrive une voiture cellulaire encadrée de cavaliers. Le moment est des plus graves quand sort de celle-ci le condamné ; l'aumônier se tient près de lui. Le jour pointe ; blême, ce caporal écoute l'acte d'accusation et la sentence du conseil de guerre. Il se dirige vers le poteau, se retourne vers l'ensemble du carré et d'une voix pleine de sanglots, s'écrie : Je demande pardon au Bon Dieu, à la France, aux copains, de la faute que j'ai commise. Deux secondes après, un « au revoir » qui nous glace d'effroi, il meurt courageusement sous la fusillade du peloton d'exécution. Il tombe à genoux et ensuite sur le côté, tout près de sa fosse qu'il n'aura sans doute pas dû apercevoir. Nos trois compagnies défilent devant le corps et nous rentrons à Oeuilly tout attristés de ce spectacle des plus douloureux¹¹.

UNE TOMBE PAS COMME LES AUTRES

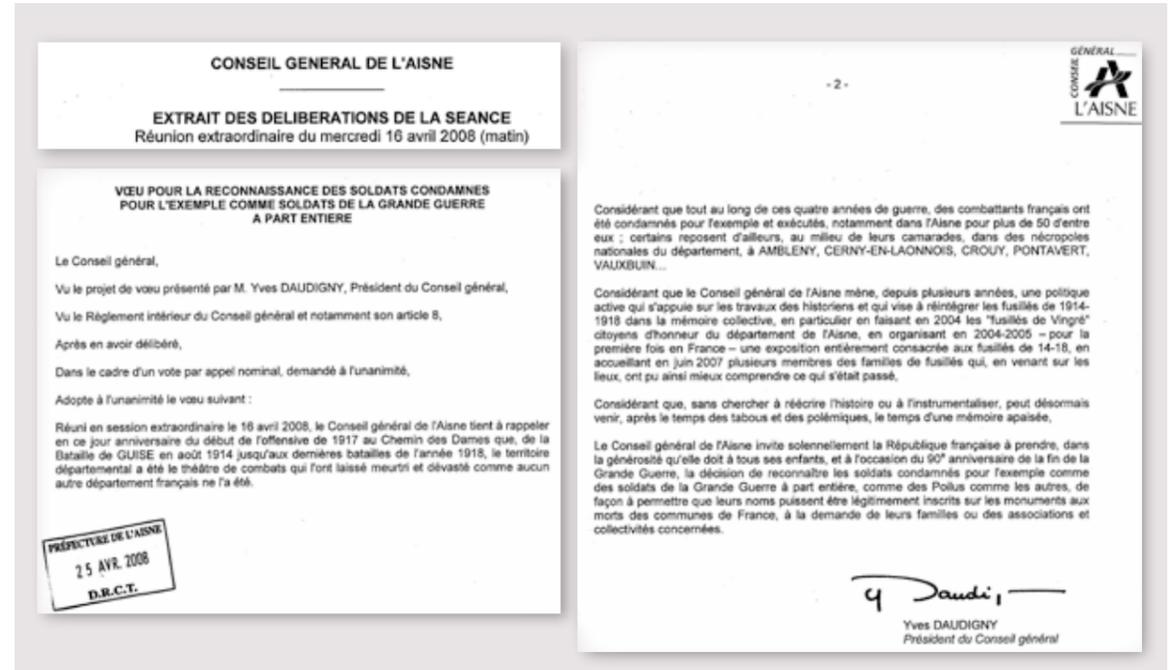
Le lieu d'exécution n'a pas seulement vocation à figer l'espace, il doit également fixer le temps en maintenant dans la durée le souvenir de l'exécution, la tombe du fusillé, située un peu à l'écart, pouvant servir à rappeler le caractère exemplaire du sort réservé au condamné. La description du soldat Guillaume ne permet pas de déterminer avec exactitude le lieu d'exécution du caporal Truton, mais il précise cependant qu'une fosse a été creusée non loin du poteau d'exécution. Une tombe a donc pu être aménagée dans le champ laissant reposer le fusillé à l'écart du village un certain temps. Rien n'indique si un culte a été rendu par la suite¹². Un plan du cimetière communal

de Pargnan, daté du 16 juin 1917, soit deux jours avant l'exécution, ne permet pas davantage d'affirmer que le caporal Truton a été enterré à proximité des tombes provisoires françaises, le long du cimetière communal près de l'église du village. Parmi les soldats fusillés pour avoir participé aux mutineries qui se sont déroulées aux abords ou en retrait du Chemin des Dames en 1917, Truton est le seul qui repose encore au Chemin des Dames. Sa dépouille se trouve dans la nécropole française de Cerny-en-Laonnois. La croix d'Albert Truton porte la mention « mort pour la France ». Si la morphologie de la mutinerie de Pargnan recouvre certaines des caractéristiques communes aux différents cas connus de mutineries pour le printemps 1917 (urgence de la contestation lors de la relève, caractère particulièrement improvisé, espace restreint), elle ne permet pas en revanche de lier avec évidence tous ces événements entre eux. Les mutineries de 1917 sont un phénomène aux causes, aux formes multiples et aux conséquences variées. Ici, l'affaire connaît l'issue la plus grave qui soit : l'exécution d'un homme.

¹¹ Extrait d'un récit publié dans *La Fusée*, bulletin de l'Amicale des anciens des 52^e et 252^e RI, voir Denis Rolland, *La grève des tranchées*, p. 268.

¹² Voir à ce sujet, Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, p. 69-71.

- Remerciements : Service historique de la Défense, général André Bach, Denis Rolland.



■ LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES N°13, JUIN 2008, P.3

« L'ANNÉE 2008 sera-t-elle décisive pour la mémoire des fusillés de 14-18 ? », s'interroge *La lettre du Chemin des Dames* qui publie, en cette année du 90^e anniversaire de la fin de la Grande Guerre, le texte du vœu adopté à l'unanimité par le Conseil général de l'Aisne.

Le vote a fait l'objet d'une réunion extraordinaire. Le choix de la date ne devait rien au hasard : la séance avait été programmée le 16 avril 2008, jour de commémoration de l'offensive du Chemin

des Dames. L'Aisne est le premier département à avoir fait délibérer son Conseil général pour inviter la République française à « reconnaître les soldats condamnés pour l'exemple comme des soldats de la Grande Guerre à part entière ».

D'autres collectivités lui ont depuis emboîté le pas, dont la Corrèze sous la présidence de François Hollande. En décembre 2008, à Seilhac en Corrèze, on fait ajouter sur le monument aux morts le nom de Léonard Leymarie, fantassin fusillé dans l'Aisne

en décembre 1914. A Aydius dans les Pyrénées-Atlantiques, le même geste est observé en 2009, en mémoire du 2^e classe Jean-Louis Lasplacettes, exécuté à Maizy en juin 1917.

En dépit de quelques annonces, ni l'année 2008 ni les suivantes ne s'avèreront finalement « décisives ». Au carrefour de la mémoire, de la science historique et du droit, le débat se poursuit, régulièrement relayé dans ces colonnes.

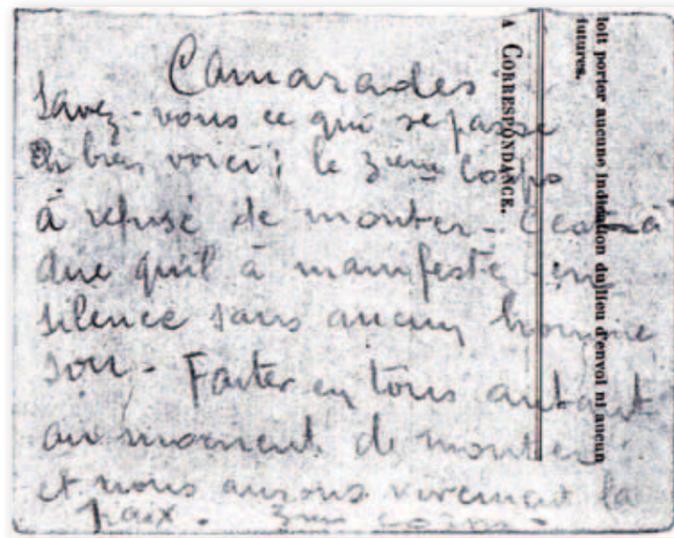


Le 2^e classe Jean-Louis Lasplacettes (18^e RI), originaire des Pyrénées, fusillé à Maizy le 12 juin 1917. D.R.



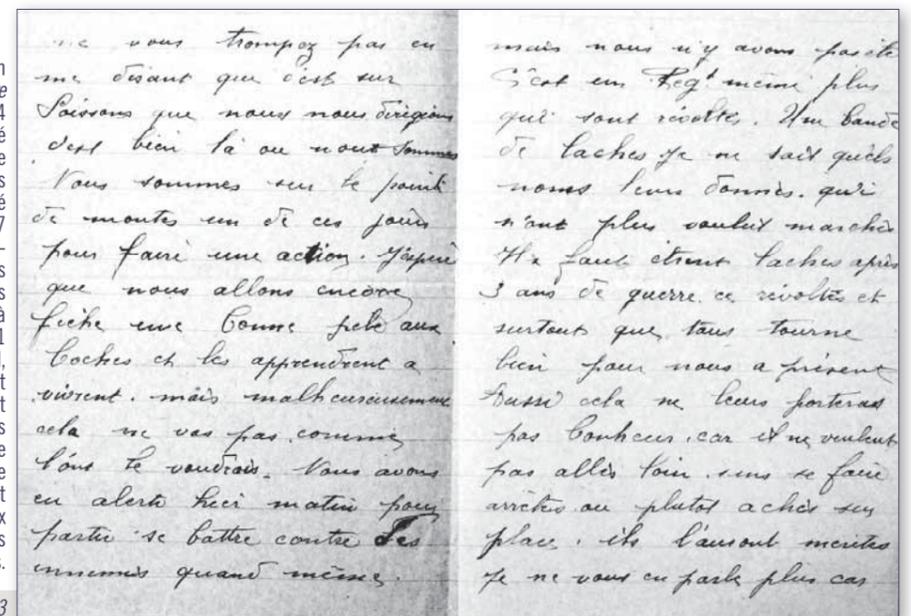
A Seilhac (Corrèze), le 12 décembre 2008 : Jean-Luc Lanouilh, vice-président du Conseil général de l'Aisne, François Hollande, président du Conseil général de Corrèze et Noël Genteur, conseiller général du canton de Craonne pendant la cérémonie officielle au cours de laquelle est dévoilé le nom du fusillé Léonard Leymarie qui a été ajouté sur le monument aux morts (*La lettre* n° 15, 2009). D. Becquart/CG 02

« DONNER LA PAROLE à ces soldats »



Une lettre du caporal Gaston Lefèvre publiée dans *La lettre du Chemin des Dames* n°24 (2012). Un document trouvé par Denis Rolland dans le Fonds Painlevé aux Archives nationales. Gaston Lefèvre a été condamné à mort le 9 juin 1917 pour sa participation à la mutinerie des 109^e et 17^e régiments d'infanterie et exécuté quelques jours plus tard, le 16 juin, à Soissons. Le 11 novembre 2011 à Morfontaine, son village natal, était inaugurée au monument aux morts une plaque ajoutant son nom à la liste des villageois tués au cours de la guerre de 1914-1918, au nombre desquels figurent son père et l'un de ses frères, tous deux civils tués en août 14 par les Allemands.

Archives nationale 313 AP123



A. Loez et son directeur de thèse, F. Rousseau, en 2009. DB/CG 02



« pacifisme » ni au « patriotisme ». Chez les mêmes combattants, on peut voir coexister le sens du « devoir » national, l'attachement à la « petite patrie », la nécessité de faire preuve de courage devant ses camarades, aussi pour ne pas « déshonorer sa famille », avec une forme d'indifférence et de soumission, ou encore le souhait que la guerre s'arrête le plus vite possible, et enfin le sentiment d'une injustice, que c'est « toujours les mêmes qui se font tuer ». On ne pourra jamais dire avec certitude ce qu'avaient dans la tête ces hommes de 1914-1918. Mieux vaut à mon sens essayer de décrire les liens sociaux et les obligations réciproques qui rendaient le « devoir » très concret, et très difficile la désobéissance. »

En haut à gauche : Tract de mutin de la 5^e DI, non daté, rédigé au crayon sur un fragment de carte de correspondance militaire (9 x 7 cm). « Camarades savez-vous ce qui se passe eh bien voici : le 3^{me} corps a refuse de monter. C'est-à-dire qu'il a manifesté en silence sans aucun homme sou. Faites-en tous autant et nous aurons vivement la paix. 3^{me} corps. » Archives du Service historique de la défense.

« Si cette putain de guerre pouvait finir. » *Histoire et sociologie des mutins de 1917*. Dans la thèse, qu'il a soutenue en mai 2009 à l'Université de Montpellier III, André Loez s'intéresse à la sociologie des mutins et à leurs pratiques. A partir des pistes déjà ouvertes par d'autres, il donne des événements qui ont secoué l'armée française après l'échec du Chemin des Dames, une lecture plus complète. Son travail a été publié en janvier 2010. Interview.

LA LETTRE DU CHEMIN DES DAMES - VOS RECHERCHES ABOUTISSENT-ELLES À DES CONCLUSIONS DIFFÉRENTES DE CELLES DES HISTORIENS QUI ONT DÉJÀ TRAVAILLÉ SUR LES MUTINERIES ?

ANDRÉ LOEZ : « Oui. Il faut rappeler que la thèse sur les mutineries, parue en 1967, était due à un historien très proche de l'armée, Guy Pedroncini, pour qui les mutineries restaient quelque chose de scandaleux : un « mal », une « fièvre », comme il l'écrit souvent. S'il a joué un grand rôle en dissipant la légende d'un complot pacifiste à l'origine des mutineries, il ne permettait pas de comprendre l'action et les pensées des mutins, ce que j'ai essayé de faire. Cette piste avait été ouverte par les travaux de Leonard Smith et Denis Rolland. J'ai tenté de proposer une analyse plus complète en incluant dans mon travail bien des éléments – désertions, cris et désobéissances individuelles, 27 mutineries collectives jusqu'ici inconnues – habituellement laissés de côté. Ils dessinent une crise de discipline globale de très grande ampleur au printemps 1917.

CONNAÎT-ON MIEUX LES MUTINS, LEUR SOCIOLOGIE, LA NATURE ET LES MODALITÉS DE LEURS REFUS ?

A.L. : Cela reste lacunaire, par manque de sources, mais on sait désormais que ceux qui participent aux actions collectives contre la guerre sont avant tout des fantassins, plutôt jeunes (la moitié ont été incorporés après 1914), plutôt urbains, et plus éduqués que la moyenne. Cela explique aussi comment ils se saisissent de modes de protestation parfois très élaborés, comme des pétitions et des tracts contre la guerre. Ces actions très réfléchies coexistent avec des pratiques plus ordinaires de dévouement, d'évitement des tranchées, de revanche contre les officiers... Leur point commun est la mise en pratique d'un refus de la guerre.

AVEZ-VOUS IDENTIFIÉ DES PRATIQUES DE REFUS D'OBÉISSANCE JUSQU'ALORS MÉCONNUES ? LESQUELLES ?

A.L. : En plus de cet usage intense de l'écrit, ce qui m'a frappé est la tentative, recommencée une dizaine de fois, de se « rendre à Paris » pour « parler aux députés » et faire cesser la guerre. Certains mutins ont fait de réels prépa-

ratifs pour se rendre en train dans la capitale et ont été arrêtés *in extremis* lorsque les dirigeants ont connu ces tentatives, considérées comme une menace très grave. La « marche sur Paris » empêchée des mutins, jusqu'ici complètement invisible dans l'historiographie, révèle la radicalité de certains refus au sein des mutineries. (...) J'ai eu la chance de rencontrer des textes méconnus, grâce à des correspondants qui me les ont signalés. On découvre alors une mutinerie dont on ne savait rien, au détour d'un carnet ou d'une lettre, dans des régiments qu'on croyait « non touchés » par l'indiscipline. J'ai surtout pu travailler sur les très riches dossiers de la Justice militaire, accessibles sur dérogation, qui donnent accès aux interrogatoires des mutins et des témoins. C'est pourquoi j'ai cherché, dans mon ouvrage, à largement donner la parole à ces soldats, en citant leurs dépositions ainsi que les extraits de lettres saisis par le contrôle postal. Tant d'historiens ont prétendu dire le dernier mot sur les mutineries qu'il me paraissait important de faire entendre, directement, les discours des acteurs, allant des refus les plus simples (« C'est-y-bientôt la fin » ; « Si cette putain de guerre pouvait finir ») aux plus élaborés : « Ah Marianne, que fais-tu de tes enfants. »

IL EXISTE UNE VISION "MÉCANISTE" DE LA CRISE DE 1917 QUI DÉCRIT UNE SORTE D'ENCHAÎNEMENT IMPLACABLE : UNE GUERRE QUI DURE, LA PROMESSE D'UNE OFFENSIVE DÉCISIVE SUIVIE D'UN ÉCHEC, AUQUEL S'AJOUTE LE PROBLÈME DES PERMISSIONS...

A.L. : Les mutineries ne sont pas une simple « réaction » à une offensive qui échoue. Celles-ci d'ailleurs ne manquaient pas depuis le début de la guerre, sans provoquer de révolte... Ce qui change en 1917 est le contexte général : alors que beaucoup de soldats ont cru la victoire proche à travers l'offensive du Chemin des Dames, d'autres événements paraissent déstabiliser la situation. La révolution russe, la conférence pacifiste prévue à Stockholm, les premières grèves d'ampleur, de violentes interpellations au Parlement, tous cela se conjugue au mois de mai 1917 pour rendre possible et pensable une mobilisation contre la guerre. Car les soldats sont en même temps des civils et des citoyens, qui cherchent en permanence à se tenir au courant de la situation à l'arrière, et qui sont décidés à faire valoir leurs droits et

à faire entendre leur voix dans le cadre républicain. On est bien loin de la « grogne » militaire et passagère si souvent décrite. De même, il faut sortir de la « légende dorée » qui accompagne toujours le rôle de Pétain dans la résolution de la crise, suivant laquelle son empathie pour les soldats l'aurait conduit à accorder généreusement des permissions. En réalité, il ne fait qu'appliquer la loi, les permissions étant un droit bien codifié depuis 1916. Surtout, envoyer des dizaines de milliers d'hommes en permission à la fin des mutineries, en juin-juillet 1917, était le moyen le plus sûr de mettre fin au mouvement, en dispersant les soldats mécontents. Derrière une mesure en apparence « humanitaire » on retrouve le souci de gestion de la troupe partagé par tous les chefs militaires. Par ailleurs il est certain que les mutineries ont contribué à modérer les ambitions offensives du commandement dans les mois qui ont suivi. Par leur mouvement, les mutins ont, de fait, réussi à empêcher les nombreuses attaques prévues au printemps 1917.

POURQUOI TANT D'INVESTIGATIONS SUR LES MUTINERIES QUI N'AFFECTENT QU'UNE PARTIE DES FANTASSINS ET N'EMPÊCHENT PAS LA POURSUITE DE LA GUERRE ?

A.L. : Les mutineries impliquent une minorité de soldats tout simplement parce qu'il est très compliqué de s'engager et de désobéir, *a fortiori* dans une armée en guerre. Les militants, les résistants, les mutins sont toujours minoritaires. Cela ne signifie pas que leur action est minime ou modérée. Mais cela montre bien à quel point il est difficile de contester le cours ordinaire des choses, surtout pour un événement comme la Grande Guerre, énorme épreuve collective que nul individu n'est à même d'arrêter. C'est pourquoi l'idée d'un « consentement » à la guerre est excessive : qu'on le veuille ou non, depuis 1914, il y a la guerre. On n'a pas à consentir parce qu'il n'y a en réalité pas le choix. À l'inverse, je ne parlais pas de contrainte pour expliquer pourquoi dans ces conditions la plupart des gens obéissent quand même : plutôt de conformisme ou de résignation. (...) il y a une grande complexité des attitudes face à la guerre, qui ne se résument pas au

« Magneux », village de l'arrière-front (1914-1915). Photo du lieutenant René Paquet, 12^e RI (*Lettre du Chemin des Dames* n°28, 2013).
Collection Bernard Bachelon



62

VILLAGES AU FRONT

IV^e PARTIE



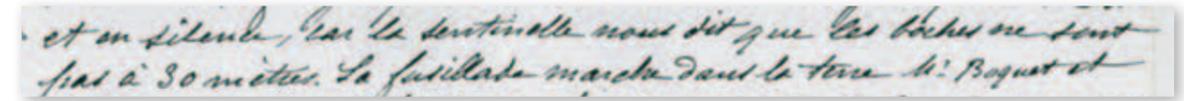
« Village et château de Soupir », 1915. Photo du capitaine W. Barthold, 13^e régiment de Landwehr (*Lettre du Chemin des Dames* n°23, 2011). Collection Hermann Plöte

En septembre 1914, après la bataille de la Marne des combats opposent Français et Allemands à l'est du Chemin des Dames. La famille de Gustave Adam, propriétaire de la ferme d'Hurtebise, qui est défendue par le 4^e zouaves, passe six jours dans la cave sous le bombardement allemand, avant de se résoudre à abandonner les lieux. L'épisode a été raconté dans une lettre, le 18 novembre 1914, par Anaïs, l'épouse de Gustave Adam.



Ruines de la ferme d'Hurtebise à l'hiver 1914-1915. Photographie du sous-lieutenant Rolf Crome. Collection départementale Caverne du Dragon

Les derniers jours D'HURTEBISE



Un très court extrait de la lettre (fac-similé). Le texte dans son intégralité peut être consulté sur www.chemindesdames.fr

Un extrait de la lettre, datée du 18 novembre 1914, d'Anaïs Adam à son « Cher Papa » qui habite Reims. La famille de Gustave et Anaïs Adam est alors hébergée chez un parent pharmacien à Fère-en-Tardenois. La ferme d'Hurtebise qu'ils ont laissée en flammes reste sur la ligne de front jusqu'à la fin du conflit. Elle sera reconstruite après la guerre.

CHRONOLOGIE

- 2 SEPTEMBRE 1914, des éclaireurs allemands passent à la ferme d'Hurtebise où il réquisitionnent plusieurs chevaux¹.
- DIMANCHE 13 SEPTEMBRE, début de la bataille. Les Allemands sont à la ferme d'Hurtebise. Sur leurs conseils, la famille Adam (les parents Gustave et Anaïs, leurs cinq filles et la maman de Gustave) s'abrite dans la cave.
- LUNDI 14 SEPTEMBRE, la ferme est prise par le 4^e régiment de zouaves.
- MARDI 15 SEPTEMBRE, "des éclats entament les toits" de la ferme.
- MERCREDI 16 SEPTEMBRE, les obus se rapprochent. Gustave Adam n'obtient pas l'autorisation d'emmener son troupeau. Il refuse de tout abandonner. Son épouse, Anaïs Adam, refuse de partir sans lui. La famille reste à Hurtebise.
- JEUDI 17 SEPTEMBRE, bombes incendiaires. 12 personnes sont réfugiées dans la cave qui abrite des soldats blessés. Des obus de siège tombent sur la ferme. A 9 heures du soir, la moitié de la ferme est en feu. Poursuite du bombardement dans la nuit.
- VENDREDI 18 SEPTEMBRE, vers 9 heures le matin, un obus provoque l'écroulement de la maison et manque d'ensevelir la cave et ses occupants. Vers 9 heures le soir, les Adam sont décidés à quitter la ferme. Ils ont passé six jours et cinq nuits réfugiés dans la cave.

¹ *Graine d'Histoire* n°5, mars 1999, G. Marival, F. Pilleboue et R. Courtois.

18 SEPTEMBRE - vendredi [...] Vers 9 heures un obus fait fondre la maison du dessus et cette fois elle dégringole dans la cave, heureusement une poutre se met un peu en travers sur le mur de dessus. Nous voici engloutis et une odeur de poudre nous asphyxie un instant, mais tous les soldats présents se mettent à l'œuvre et au bout d'une heure ½ l'entrée est dégagée suffisamment. [...] Nous sommes bombardés, toujours avec les obus de siège et d'une façon épouvantable, nous craignons à chaque instant d'être engloutis [...] La vibration est tellement grande que cela souffle les globes. Nos enfants pleurent, moi je tremble et tiens Gustave qui pleure en silence, les blessés gémissent et craignent eux aussi d'être engloutis. Enfin vers 9 h du soir, après ces heures d'angoisses qu'il est impossible de dépeindre nous remontons, cette fois décidés à partir mais nos deux derniers chevaux sont sur le fumier tués. Gustave a été à la Vallée chercher Mr Druon, on s'ennuie qu'il n'arrive pas et après avoir à tâtons pris quelques affaires, car il nous est défendu de prendre de la lumière, je pars avec Simonne, Suzanne [...] en silence, car la sentinelle nous dit que les boches ne sont pas à 30 mètres. [...] Nous voilà à la Vallée pas sans mal, la route est trouée, j'arrive chez Camille réveille Pharaon, qui court chez Eugène qui ne veut pas venir, a trop peur, à Oulches idem. [...] Sa femme nous fait chauffer du bouillon et nous mangeons du bon pain de ménage. Que cela nous a fait de bien depuis 48 h que nous n'avons rien. Les obus tombent toujours, nous nous mettons à la cave, tu penses que je suis bien tourmentée, bien triste, comment vont-ils sortir ? Enfin à 4 h Gustave arrive avec les autres enfants. Bonheur ! mais aussitôt tristesse il lui faut remonter Mme Adam est restée [...] Nous continuons notre route sous la pluie en traînant les enfants et les routes sont défoncées. Nous voici chez Mme Clotaire, tout le monde pleure. Enfin bonne personne aussi, malgré mes protestations elle nous fait chauffer du lait. Dieu que cela semble bon. De suite nous allons à la cave et puis vers huit heures, oh bonheur cette fois Gustave arrive avec la charrette et dessus Madame Adam...

- Avec l'aimable autorisation de M. Rémi Debraine.

La Vallée-Foulon, l'espion au mouchoir

Récit d'une affaire d'espionnage à l'épilogue dramatique qui survient à l'automne 14 à la Vallée-Foulon. Dans ce village distant de quelques centaines de mètres de la ligne de front qui suit le Chemin des Dames, des civils sont restés à demeure. Ils vivent sous les bombardements au contact des troupes de la 36^e division.

Une pièce du dossier : dessin réalisé au cours de l'enquête. Il montre les vues depuis le monticule d'où Pierrat faisait des signaux. Archives du SHD 1111296



64

FIN 1914, quelques habitants d'Oulches et de la Vallée-Foulon sont restés à demeure. Voisins du front qui s'est stabilisé sur le Chemin des Dames, ils subissent les bombardements allemands et vivent au contact des hommes de la 36^e division. C'est dans ce contexte, alors que le commandement vit dans la hantise de l'espionnage, qu'un certain Louis Pharaon Pierrat, manouvrier, et son épouse, Alice Sirot, âgés tous deux de 35 ans, sont accusés de renseigner les Allemands. Le couple, qui a deux enfants, habite à la sortie du village, à 700 mètres des lignes. L'affaire est grave, elle connaît un épilogue dramatique : inculpés d'espionnage, les époux Pierrat sont déferés devant le conseil de guerre de la 36^e division, qui siège le 11 décembre 1914. Louis Pharaon Pierrat est condamné à mort pour « avoir du 4 septembre au 9 novembre 1914, entretenu des intelligences avec l'ennemi dans le but de favoriser ses entreprises. Avoir du 25 octobre au 19 novembre 1914, donné des renseignements susceptibles de nuire aux opérations de l'armée ». Poursuivie des mêmes chefs d'accusation, Alice Pierrat est acquittée et remise en liberté. Son mari est fusillé au lendemain du jugement, le 12 décembre à 9 heures du matin entre Maizy et Glennes puis inhumé au cimetière de Maizy.

UN MOUCHOIR ROUGE ET BLANC. Les affirmations de trois soldats du 49^e RI sont à l'origine de l'affaire : le 19 novembre 1914, ils déclarent avoir vu à plusieurs reprises l'individu Pierrat juché sur un monticule adressant des signes aux Allemands à l'aide d'un mouchoir rouge et blanc. Arrêté, le manouvrier se défend ; il explique être allé à cet emplacement pour faire ses besoins, et s'être ensuite mouché. Les fantassins persistent : l'homme exécutait bien des signaux vers les lignes allemandes depuis cet endroit surélevé d'où l'on peut être vu des positions ennemies situées sur le plateau. Interrogé le lendemain par le prévôté, Louis Pharaon Pierrat proteste de son innocence, mais plusieurs témoignages confirment les charges qui pèsent contre lui. Le 24 novembre, au cours d'un nouvel interrogatoire, le suspect fait des aveux : il reconnaît avoir eu à plusieurs reprises des contacts avec un émissaire allemand. Il a été sollicité pour fournir des renseignements sur l'infanterie, l'artillerie et sur les mouvements de troupes dans la région. Dans la déposition qu'il signe, il admet avoir exécuté des gestes afin de signaler aux artilleurs allemands les tirs de réplique des Français. Le 30 novembre, Pierrat fait de nouvelles déclarations :

il reconnaît avoir touché de l'argent pour les signaux et les renseignements ainsi qu'une avance pour sa collaboration future, il affirme avoir agi avec la complicité de sa femme. Interrogée à son tour, cette dernière confirme les dires de son mari. Dès les premières révélations de Pierrat, l'affaire est prise très au sérieux, à telle enseigne que l'enquête monte jusqu'au niveau du chef de la sûreté de la V^e armée. Il faut dire que ce villageois de la Vallée-Foulon assure avoir identifié, en la personne d'un capitaine allemand parlant français qui s'est présenté chez lui, blessé, le 4 septembre², l'un des fils Mumm de Reims³. L'émissaire allemand, un brigadier en uniforme d'artilleur, qui lui a été envoyé par la suite - le 20 octobre puis le 10 novembre - s'est présenté à lui de la part de ce même Mumm. Mumm que Pierrat affirme avoir rencontré avant-guerre dans le cadre de son activité de messenger, quand il se rendait chez Mumm « prendre livraison de champagne pour ses clients ». Le suspect allègue également avoir reconnu le brigadier allemand qui ne serait autre que le comptable de la maison Mumm... Dans un contexte d'espionnage, de telles informations, auxquelles il faut ajouter, notamment, ce mode opératoire pour rejoindre les lignes allemandes que Pierrat détaille lors d'un interrogatoire, ont pu laisser penser aux enquêteurs qu'ils allaient peut-être, au-delà de l'implication d'un individu, mettre au jour une plus large organisation d'espionnage. Un examen attentif du dossier montre cependant que le manouvrier, qui n'apparaît pas toujours crédible tant il varie dans ses déclarations et multiplie les révélations, a pu pâtir d'une sorte de surenchère dans l'enquête avec non moins de six interrogatoires, qui l'ont mené du colonel du 49^e RI au chef de la sûreté de la V^e armée.

- D'après Denis Rolland, « Louis Pharaon Pierrat, l'espion qui agitait son mouchoir », *La lettre du Chemin des Dames* n° 27.

¹ Archives du Service historique de la Défense (justice de la 36^e DI, 1111296). Les éléments de l'affaire exposés dans cet article proviennent de cette source.

² A cette date le front n'est pas fixé, plusieurs cas de contacts entre des soldats allemands et la population civile sont attestés, notamment à l'occasion de réquisitions (NDLR).

³ En 1914, les champagnes G-H Mumm appartiennent à Walter et Herman Mumm et à leur mère. Il est peu vraisemblable que l'officier allemand blessé cité par Louis Pharaon ait été l'un de ces deux hommes, selon Denis Rolland.

MORT D'ORME à Paissy

Automne 14, on creuse dans le secteur de l'orme du plateau de Paissy. La guerre s'enterre, les travailleurs du 4^e tirailleurs manient la pelle et la pioche sous la canonnade allemande. Au sud de la ligne de front qui épouse le Chemin des Dames, un arbre remarquable est témoin du passage de la guerre de mouvement à la guerre de position. Jusqu'à Noël...

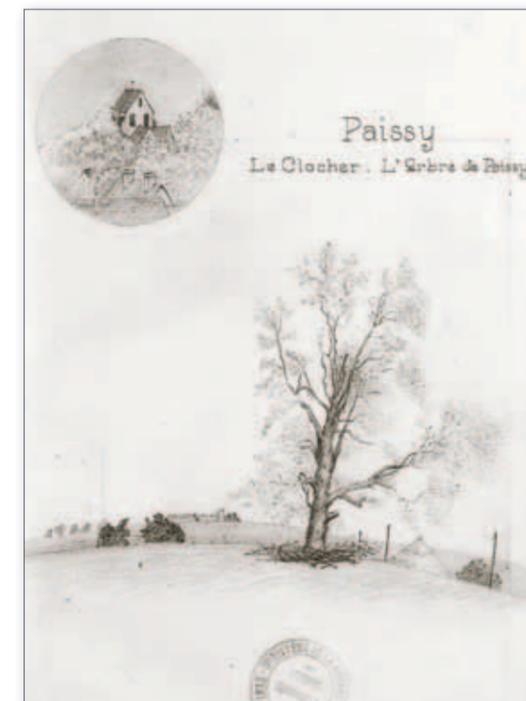
C'EST UN ARBRE MAJESTUEUX. Il devance une ligne sur laquelle se découvrent une botte de paille, une série de trois piquets et deux arbustes au feuillage dense. Loin derrière, les silhouettes d'une ferme et d'une tour se détachent sur l'horizon. En haut, l'auteur du dessin a figuré en plan rapproché dans un cercle, le clocher d'une église. Difficile d'imaginer la guerre dans ce crayonné méticuleux intitulé : « Paissy. Le Clocher. L'arbre de Paissy ».

Ce qui semble à première vue un paysage de campagne paisible surgit au beau milieu du journal des marches et opérations (JMO) du 4^e régiment de tirailleurs algériens, année 1914. Le dessin démarque les événements des 25 et 26-27 octobre. Dans les feuilles suivantes, un croquis montre l'avancement des travaux de tranchées de 1^{ère} ligne, dont la position la plus en pointe déborde le Chemin des Dames à l'ouest du poteau d'Ailles. On ne trouvera rien de bucolique dans les pages qui précèdent ni dans celles qui viennent après cette illustration. Il n'est question en effet que de boyaux, de sapes, d'organisation de positions, de canonnades et d'offensive avec son cortège de morts et de blessés.

Depuis quelques semaines, le 4^e régiment de tirailleurs algériens creuse de nouvelles tranchées avec pour objectif de progresser en direction du Chemin des Dames. Fin octobre, il « commence à recouvrir les cheminements pour les mettre à l'abri des éclats d'obus ». Pendant ce temps au moindre mouvement, « l'artillerie ennemie arrose avec des obus percutants les tranchées de 1^{ère} ligne, les abris de 2^e ligne, le village de Paissy. »

Le 26 octobre, « trois travailleurs sont tués et quatre blessés par des obus de gros calibre tombés dans les tranchées. Six travailleurs sont blessés par des schrapnels. » Deux semaines plus tôt, le 10 octobre, se produisait le même type d'engagement : « une vive fusillade accompagnée de canonnade et d'obus éclairants éclate sur le front (...) sans doute due au bruit produit par les pelles et les pioches remuant la terre pour l'exécution de nouvelles tranchées ». Cette page « Paissy. Le Clocher. L'arbre de Paissy » est à peine tournée, que déjà le JMO signale une nouvelle « canonnade [qui] ne cesse pas (...) L'église est presque détruite. » Le mois d'octobre 1914 tire sur sa fin.

Il reste donc de l'édifice arasé par les obus un dessin au crayon. L'arbre, quant à lui, survit à cette période de front actif au cours de laquelle le commandement français paraît hésiter sur la stratégie à adopter pour desserrer l'étau allemand : creuser, grignoter du terrain ou bien attaquer à découvert à une plus large échelle. Les lignes allemandes sont à 200 mètres. Maîtres de la position d'Hurtelbise, les Allemands tiennent le Chemin des Dames en enfi-



Dans le JMO du 4^e RTA, entre les pages 33 et 34. Archives du Service historique de la Défense.

lade. Si le 7 octobre, la 38^e division reçoit instruction de pousser plus avant les tranchées de 1^{ère} ligne afin de gagner 100 à 150 mètres, quelques jours plus tard, le 11 octobre, un ordre d'opération mobilise tout le 18^e corps d'armée : offensive le lendemain avec pour objectif d'atteindre et tenir la lisière nord du plateau, depuis l'est de Cerny-en-Laonnois jusqu'à la pointe nord de l'éperon de Craonne.

L'attaque échoue : « Des fractions du 8^e tirailleurs se maintiennent difficilement sur le Chemin des Dames qu'elles ne peuvent dépasser dans le prolongement de la tranchée anglaise. Elles y sont soumises à un feu intense (...) venant d'Hurtelbise (...) Elles se terrent derrière des abris creusés à la hâte ; se retirent dans les tranchées anglaises ou dans nos abris (...) » Le 13 octobre, la situation est « stationnaire » ; feu continu de l'artillerie allemande des premières lignes jusqu'à l'Aisne : « Le plateau de l'arbre de Paissy est particulièrement arrosé. Un obus percutant tombe dans la tranchée de 3^e ligne à hauteur et à l'ouest de la ferme de la Tour de Paissy (...) Il fait 9 victimes : 4 tués et 5 blessés tous indigènes sauf le lieutenant Musy blessé très légèrement. Le 1^{er} bataillon a également un blessé par éclat d'obus dans la tranchée à hauteur de l'arbre de Paissy ». Vient la relève pour le 8^e tirailleurs, puis pour le 4^e RTA qui repasse l'Aisne et se fixe quelques jours à Servat, où il échappe aux bombardements : « Le régiment se repose dans des cantonnements où il semble hors de portée, même des obus d'artillerie lourde. C'est un soulagement pour tous. »

Utilisé par le 4^e tirailleurs comme poste d'observation, notamment lors de l'attaque du 12 octobre, l'arbre de Paissy rend également des services aux artilleurs allemands auxquels il sert de repère pour le réglage des affûts. Pour cette raison, fin 1914, le grand orme est condamné à être abattu. Ordre de la division. Le 25 décembre à 24 heures (JMO du 218^e RI) se déroule une première tentative. Echec, l'arbre reste debout. Le 28 décembre, alors qu'en fin d'après-midi le général Bertin commandant la 36^e DI visite une position du 218^e RI, il tombe à terre. C'est fini. Il est 21 h 45. Le génie a eu raison de lui « au moyen de pétards à la mélinite. » Il avait passé Noël, il ne verra pas la nouvelle année, c'est un orme mort.

1915-1916. Dans Craonne déserté par ses habitants, les Allemands vivent dans les caves et construisent, quand cesse le bombardement, bardant le Chemin des Dames de défenses en béton et de souterrains. Quelques clichés d'un officier allemand, le lieutenant Rose, montrent de l'intérieur cet aspect de la guerre dans un village déjà défiguré mais pas encore arasé.

DANS CRAONNE FORTIFIÉ

Réalisation d'un abri pour plusieurs dizaines d'hommes sur le front de Craonne-Chevreux.



Aménagement d'une tranchée («Wenigergraben») sur la pancarte à l'arrière-plan.



Le Eva à Chevreux (15 cm SKL/40 "Schnellade Kanone in Räderlafette IRL").



Hommes de troupe dans une cave à Craonne. Au dos : « Keller in Craonne » (cave à Craonne).



Dans les caves de Craonne. Non datée.

LE LIEUTENANT ROSE, originaire de Jülich près d'Aix la Chapelle doit avoir entre 30 et 40 ans en 1915-1916 époque où il réalise une série de photographies du front et du front-arrière au Chemin des Dames. Il fait partie du 2^e bataillon du Landwehr-infanterie-régiment 16 prussien, le Ldw JR 16 qui occupe un secteur entre Craonne et la Ville-aux-Bois-les-Pontavert. Cet officier sur lequel on sait peu de choses a constitué un très riche album, comportant rien de moins que 311 vues mentionnant différentes communes de la partie orientale du Chemin des Dames. Ce qui frappe, outre les impressionnants travaux de défense, c'est l'occupation des caves et celliers meublés d'objets récupérés dans les habitations. Dans ces scènes de la vie militaire qui s'organise dans un décor de bibelots et de mobilier familial, on lit en creux l'exode d'une population chassée par la guerre. Au printemps 1917, le village, ici encore debout, est rayé de la carte pendant l'offensive française du Chemin des Dames.

Photographies du lieutenant Rose. © Collection Olivier Maigrat

« ICI FUT AILLES »

AILLES, une des 40 communes que compte le canton de Craonne, avec son maire, son curé, l'abbé Amboise, et son institutrice, Mlle Berliques. Un terroir de 340 hectares dont un tiers en bois. 61 maisons groupées autour de l'église Saint-Martin. Une population de petits cultivateurs, d'artisans et de scieurs de long. A l'écart du village, en direction de Neuville, se dresse la tuilerie Blin. Un village qui subit l'exode rural, comme c'est le cas partout dans le canton depuis 50 ans : 147 habitants au recensement de 1901, 118 seulement en 1911. La curiosité du village, c'est le grand orme planté à deux pas de l'église en souvenir de la bataille de Craonne du 7 mars 1814. C'est par Ailles que sont passés les soldats de Napoléon montant à l'assaut du plateau du Chemin des Dames.

UN VILLAGE SAISI PAR LA GUERRE

Il en est de même pour Ailles que pour les autres communes du front. Retracer l'histoire de chacun des habitants au cours de la guerre 14-18 relève du défi. Il y a d'abord les hommes qui sont mobilisés en 1914. Ainsi de Gaston Charpentier, né à Ailles le 13 avril 1880, soldat au 55^e régiment d'infanterie, qui sera tué sur la Marne dès le 31 août 1914. A cette date, le village est déjà occupé par les Allemands. Après les combats de 1914-1915, les Allemands aménagent au Nord du village un cimetière militaire. En avril 1917, l'artillerie française qui prépare le terrain pour l'offensive écrase ce qui reste d'Ailles. Auparavant, l'occupant a évacué les habitants dans la région de Fourmies. Certains de ces réfugiés (les enfants et les plus âgés) auront la chance d'être rapatriés vers la France. D'autres ne reviendront pas, comme Alfred François, un manouvrier célibataire de 55 ans qui meurt au lazaret (hôpital) civil de Trélon le 24 août 1918.

DANS LA ZONE ROUGE

A la fin de la guerre, les habitants d'Ailles sont dispersés dans toute la France. Vont-ils revenir dans leur village anéanti vivre au milieu des ruines ? Les moins découragés attendent de savoir si l'Etat va vraiment exproprier, comme on en parle, le secteur du Chemin des Dames qui est compris dans ce qu'on appelle la zone rouge, ces milliers d'hectares labourés par les combats, remplis de ferrailles et d'explosifs, et déclarés incultivables. L'Etat hésite, il exproprie en 1922, puis décide de rétrocéder une partie des terrains expropriés. Le 19 juillet 1929, a lieu à la mairie de Chermizy la vente aux enchères publiques de 279 hectares de l'ancien terroir d'Ailles. Parmi les parcelles mises en vente, certains s'étonnent de trouver celle de l'ancienne église avec le cimetière. Une erreur de l'Administration ? Signé par le président de la République, le décret du 9 septembre 1923 scelle la mort administrative de six communes du canton de Craonne. Avec Ailles, disparaissent Courtecon, Crandelain et Malval, Vauclair et La Vallée Foulon, Verneuil-Courtonne, Vendresse et Troyon qui fusionne avec Beaulne et Chivy. Leur nom survit, au moins en partie, dans celui des communes auxquelles elles sont rattachées. C'est ainsi que Chermizy devient Chermizy-Ailles.

RECONSTRUIRE L'ÉGLISE ?

En fusionnant avec Ailles, Chermizy a récupéré aussi les dommages de guerre affectés à la commune disparue, ce qui représente une belle somme : plus de 400 000 francs dont 373 000 pour l'église. Une église ayant déjà été reconstruite à Chermizy, le conseil municipal juge qu'il n'est pas nécessaire d'en



Ailles. Orme planté en l'honneur de la bataille de Craonne (7 mars 1814). D.R.

Sur le versant nord du Chemin des Dames, au détour d'une petite route, un modeste monument, marque l'emplacement d'Ailles. Cette commune qui comptait encore 150 habitants au début du XX^e siècle, survit aujourd'hui dans le nom de sa voisine, Chermizy, devenue depuis 1923 Chermizy-Ailles.

rebâtir une autre, une chapelle pouvant suffire à perpétuer le souvenir de l'ancienne église et du village d'Ailles, d'autant plus que la commune, sans grandes ressources, a besoin d'argent pour des travaux d'adduction d'eau. L'architecte qui doit réaliser la chapelle présente en janvier 1936 un devis de près de 230 000 francs qui ne laisse guère de ressources pour l'adduction d'eau. Les choses traînent jusqu'en février 1938 lorsque le conseil municipal décide qu'un simple calvaire " dont le prix ne devra pas dépasser 30 000 francs suffira ". Le 30 mars 1939, en même temps que le projet de calvaire, le conseil accepte les devis des entreprises pour l'adduction d'eau et notamment pour la

construction d'un béliet hydraulique. Les travaux sont loin d'être achevés en mai 1940, au moment de l'invasion allemande. En 1942, il faut non seulement réparer le béliet qui a été détérioré en mai 1940, mais aussi payer les canalisations. Cela suffit à absorber la totalité des dommages de guerre. Si bien que, pas plus que la chapelle, le calvaire ne sera édifié. Le souvenir de l'ancien village est cependant assuré grâce au Touring-club de France qui avait lancé en 1932 une souscription nationale pour ériger des monuments sur l'emplacement des villages détruits pendant la guerre et qui ne seront pas reconstruits. C'est ainsi que, comme dans la Meuse ou dans la Marne, un monument de granit rose se dresse dans l'Aisne sur l'emplacement d'Ailles avec le plan schématique de l'ancien village et une inscription : " Ici fut détruit Ailles en 1914-1918 pendant l'invasion allemande ". Une autre inscription précise que " les matériaux qui constituent ce socle sont des reliques du village disparu ".

LE TEMPS DU CHEMIN DES DAMES



L'abbaye de Vauclair. Thibaut Raymond.



Couverture d'un carnet de cartes postales, 1918. Coll. départementale



Spectacle « Le Chemin des hommes », de la compagnie Azimuts, le 16 avril 2009 à Craonne. François-Xavier Dessirier / CGO2



« Ils n'ont pas choisi leur sépulture », œuvre de Haim Kern. Commande publique de 1998. Plateau de Californie DB / CGO2



Vue panoramique depuis la tour-observatoire du Chemin des Dames. Janvier 2013. DB / CGO2

RETOUR À VAUXAILLON 10 ans après...

1927. Le sous-lieutenant Herbert Hübner séjourne à Laon, puis gagne l'ouest du Chemin des Dames. A Vauxaillon, il grimpe sur le plateau à la recherche des lieux où il a combattu dix ans plus tôt. Dans ce paysage où les boursouflures de la guerre affleurent sous une végétation sauvage, l'ancien officier, acteur au Talia Theater de Hambourg, rencontre fortuitement deux de ses compatriotes et un Polonais qui gagnent leur vie en revendant les métaux récupérés sur les obus dont le sol demeure criblé.

“ JE ME RENDS à Vauxaillon par le train, pour 25 Pfennig tout juste : Clacy-Mons, puis Chaillet-Urcel. On n'y voit plus de destructions. Et quelle nature ravissante – c'est la Thuringe française ! Bientôt je vois émerger (...) de la végétation basse ces « arbres-allumettes » d'autrefois : ces troncs dénudés très hauts qui surplombent tout le reste. A Anizy-Pinon je découvre une gare toute nouvelle (...). Et Vauxaillon : je reste sans voix ! Je me trouve là, debout au milieu d'un petit village flambant neuf, construit à la manière d'un jouet – c'est franchement ravissant ! (...) j'emprunte un sentier pour gagner la colline. Bientôt celui-ci se perd dans l'herbe et je finis par grimper par-dessus d'anciens abris, des entonnoirs d'obus, du fil de fer et une foule de plantes grimpances. C'est le maquis complet par ici : tout est entièrement couvert, envahi par cette végétation (...) A en juger d'après leur orientation, je dois être ici en présence d'abris français. Je m'arrête et je sors ma carte que j'avais « empruntée » lorsque j'étais affecté à l'état-major de notre brigade (...) je me trouve face à l'abri où notre Feldwebelleutnant Reiter a sorti le commandant du bataillon français d'en face. (...) Je repars. Des restes de masques à gaz, des baïonnettes, des obus non éclatés : davantage de ferraille que de pierres ! Un maquis de plus en plus haut, avec beaucoup de ronces et de framboisiers. Finalement j'atteins le sommet. Tout ce vaste plateau m'apparaît comme un tapis de sang. En fait, c'est un champ de coquelicots rouge vif qui couvre toute la surface plane. Sa vue me fait frémir ! Mais l'envie de poursuivre mes investigations remet mes jambes en mouvement. Encore quelques pas – un coup d'œil vers la gauche – et j'ai failli pousser un cri : Notre vieux Betonhaus¹ est toujours debout ! (...) C'est un monument anonyme en l'honneur des braves de mon 258^e de réserve ! Ici les français ont été, pendant des mois entiers, à seulement 15 mètres en face de nous, mais ils ne sont pas parvenus à mettre un pied dans l'ouvrage.



Photo du Betonhaus à Vauxaillon réalisée par Herbert Hübner lors de son voyage en 1927. Coll. Hermann. Plote.

Extraits du témoignage de Herbert Hübner paru dans *Das Regiment*, bulletin de la 78^e division de réserve, n°20, octobre 1927. Traduction Hermann PLOTE

(...) je reprends mon chemin. A ma gauche dans la vallée, il y avait la « gare Grunewald »², le terminus de notre chemin de fer à voie étroite. Puis je passe du côté français. (...) j'atteins le point le plus élevé du terrain et j'aperçois (...) un homme travaillant avec une pioche. Je lui adresse la parole pour m'apercevoir qu'il me répond dans un français aussi mauvais que le mien. Après deux phrases il change de tactique et me demande, dans un patois typique de la Haute Silésie : « Dites-moi donc : parlez-vous un peu l'allemand ? » Alors je pouffe de rire et je passe immédiatement au même patois régional car je suis silésien moi-même : « Mais, mon bonhomme, d'où venez-vous donc et que faites-vous par ici ? » C'est alors qu'il raconte : depuis deux ans déjà il creuse à la recherche de détonateurs d'obus. On en détache le fer et on vend le métal précieux. Ils seraient au total huit dans la région, tous issus de Posen (Poznan) et de la Haute-Silésie. Tous auraient fait de bonnes affaires par ici, en particulier pendant la période d'inflation de la monnaie nationale : « Vous vous imaginez ? Souvent j'ai gagné 500 francs par jour ! » Je lui avoue que je suis et que j'ai été longtemps en position par ici pendant la guerre. Il éclate en jubilations et appelle ses deux « collègues » : « Adam, Frantzek, venez vite : Vous vous imaginez qui est venu ? Un

officier allemand ! » On se serre la main et j'offre à chacun un cigare, puis nous nous asseyons. Ils ont avec eux du vin et moi, j'ai apporté du pain, du rôti et des fruits. (...) l'un d'eux me lance : « Je suis du 155^e RI allemand d'Ostrovo ! » Et l'autre : « Et moi du 13^e d'infanterie de Münster ». Je pointe le troisième : « Et celui-là ? » Jusquelà le gars était resté silencieux. Le premier m'explique : « C'est un pauvre bougre. Il vient de la vraie Pologne. Il ne parle aucun mot d'allemand ! »

A ma question pourquoi sont-ils venus ici, le second, un géant au visage malin, me répond ceci : « J'ai rendu visite à mes parents à Berlin

et lorsque je suis rentré chez nous à Posen, ils ont voulu m'enrôler de force dans l'armée polonaise. Mais j'ai déjà joué au soldat pendant deux ans en temps de paix, puis encore quatre ans pendant la guerre. Tout cela pour devenir maintenant soldat polonais ? J'en ai eu marre (...) C'est bien mieux par ici. On gagne bien sa vie et les Français sont plutôt de braves gens. Seulement lorsque nous causons en allemand ils se fâchent. C'est alors qu'ils se précipitent sur mon plan pour savoir dans quel secteur le combat a été le plus acharné et – surtout – quel coin a été visé le plus souvent par l'artillerie française car les détonateurs français sont composés de métaux bien plus précieux que leurs équivalents allemands. (...) Au terme d'une heure et demi de bavardage, j'ai pris encore une photo de nous tous avant de me séparer d'eux (...). Cette rencontre fut pour moi l'une des meilleures intermezzi de tout mon voyage. ”

¹ Ouvrage de défense en béton de la Ligne Siegfried au sommet de la côte 157. Tombé au main des Français au printemps 1917 cette position a été reprise par les Allemands qui l'ont conservée.

² Nommé ainsi d'après une forêt à la périphérie de Berlin et qui servait de lieu de détente aux Berlinoises.

Ligne de l'Ailette (voie de 0,60) LA VOIE DES SINISTRÉS

La ligne de chemin de fer à voie de 60 de la vallée de l'Ailette, établie par les Allemands pendant la guerre, n'est désaffectée qu'en 1932. Un projet de chemin de fer d'intérêt local à voie métrique suivant un parcours presque identique avait été étudié avant que n'éclate le conflit. Après guerre, le projet à voie métrique est relancé. En attendant sa mise en œuvre - de plus en plus hypothétique au fil des années - le petit train de la vallée de l'Ailette est maintenu. Comment, une fois la paix revenue, renoncer à une promesse faite avant guerre à un territoire que le conflit laisse exsangue ?

• DÉBOIRES

Le petit train accumule les déboires, comme ce 15 janvier 1929 lorsque, en raison des gelées et de la neige, l'omnibus, bloqué, ne parvient à rentrer au dépôt de Corbeny qu'à 2 heures du matin. La compagnie exploitante signale au service contrôle des Ponts et Chaussées, la nécessité de procéder à une réfection générale de la voie : les nombreuses sapes se trouvant sous la ligne risquent de provoquer des effondrements. Le rapport de l'ingénieur des Ponts recommande alors, pour la « sécurité publique », « de supprimer l'exploitation des trains de voyageurs et de leur substituer un petit service d'autobus. » Ce qui sera fait. Cette année-là, pendant de nombreux mois, le transport des voyageurs s'effectue en fait par la route. Cet incident et d'autres encore illustrent l'obsolescence du matériel et son inadaptation aux exigences du transport de voyageurs.



Un train dans la vallée de l'Ailette, sans doute à Grandelain. La Vie du Rail droits réservés

DÈS LA FIN DE L'ANNÉE 1918, les institutions civiles voient tout l'intérêt qu'elles pourraient tirer de l'utilisation des réseaux de chemin de fer à voie de 60 que les belligérants ont développés à proximité du front. Dans les régions dévastées, ces infrastructures vont être directement utiles à l'effort de reconstruction en permettant le transport des hommes, des matériaux et des marchandises. À l'occasion de sa session extraordinaire de novembre 1918, le Conseil général de l'Aisne examine et adopte un vœu dans lequel « [il] demande que les voies ferrées, à voie normale ou à voies étroites (...), construites par les armées et actuellement existant dans le département de l'Aisne, soient maintenues jusqu'à ce qu'une étude sur l'opportunité de leur exploitation ait été faite par l'administration compétente... ». Dès 1919, l'État apporte une réponse aux sollicitations des territoires sinistrés : le ministère des Régions libérées (MRL), organise un « Service des voies de 0^m 60 », appelé à gérer dans l'Aisne deux grands réseaux centrés autour de Laon et de Saint-Quentin. La même année, le conseiller général du canton de Craonne, Henri Rillart de Verneuil, qui vient d'être élu député, plaide pour la remise en état d'une ligne à voie de 60 aménagée par l'armée allemande dans la vallée de l'Ailette. L'intérêt suscité par cette ligne réside dans le fait que son parcours s'avère très proche, sinon identique, à celui qui avait été étudié en 1914 : on envisageait alors d'établir le long de l'Ailette un chemin de fer à voie métrique mais le déclenchement de la guerre avait interrompu ce projet. Cette coïncidence de tracé conduit le Conseil général à accepter la demande de Rillart de Verneuil en attendant la reprise de l'étude de la voie métrique. Cela va permettre à la voie de 60 de la vallée de

l'Ailette de rester en service plus longtemps que toutes les autres de ce type. Toutefois, les conditions administratives de ce maintien sont plutôt floues. Lorsqu'un conseiller cherche à savoir qui l'exploitera, le Président de séance répond : « On cherchera. Nous pouvons toujours émettre un vœu ; ce n'est pas compromettant. »

LA REPRISSE DE L'ÉTUDE LUI OFFRE UN SURSIS

Dans l'immédiat, c'est l'administration des Régions libérées qui se charge de l'exploitation pour le Département à travers une régie. Malgré les tentatives de Rillart de Verneuil de faire intervenir des capitaux parisiens et celles de son opposant socialiste, Louis Ringuier, de fonder une coopérative ouvrière, aucune solution ne se dégage. Les Régions libérées poursuivent l'exploitation jusqu'en 1923. Après le désengagement du MRL cette année-là, les voies de 60 disparaissent les unes après les autres des territoires de l'ancien front. Dans l'Aisne, les réseaux de Laon et Saint-Quentin sont déferés. La vallée de l'Ailette fait exception. La décision prise par le Conseil général de reprendre l'étude de la voie métrique lui offre un sursis. En attendant sa construction effective, le Département de l'Aisne obtient du ministère la rétrocession de la voie de 60 pour la durée des travaux. Le transfert de responsabilités est prévu au 31 décembre 1923 pour une durée de quatre ans. Pour l'occasion, on trouve même un concessionnaire. La Société Baert & Verney exploite déjà les Chemins de Fer Départementaux des Ardennes (CA). Elle prend en charge la vallée de l'Ailette. La convention passée avec l'État prévoit la cession des infrastructures et comprend le prêt des bâtiments, de l'outillage et surtout de la totalité du matériel roulant. Il s'agit de locomotives et de wagons

LA DÉFENSE DE LA LIGNE

« C'est un souvenir qui nous reste de la Grande Guerre, s'il disparaît un jour, les populations pourront dire : « c'est un peu de notre faute, c'est parce que nous ne nous sommes pas servis », déclare en 1929¹ Henri Rillart de Verneuil. Le conseiller général du canton de Craonne et député de l'Aisne incarne ce combat pour la défense du chemin de fer de la vallée de l'Ailette qui après la guerre dure près de 15 ans. Contre toute évidence économique il plaide la cause du petit train ; aiguillonnant ses collègues avec un discours qui oppose systématiquement les souffrances particulières imposées par la guerre aux habitants de la vallée de l'Ailette, à toutes les raisons techniques, administratives... qui justifieraient la décision de mettre un terme à son exploitation et d'abandonner le projet de transformation de l'existant en ligne à voie métrique.

Rillart de Verneuil dont la carrière a démarré avant la guerre, jouit d'une notoriété politique certaine dans le département. Propriétaire terrien, notable, il est surtout ancien combattant et recourt dans ses interventions au souvenir du conflit avec la légitimité que lui confère ce statut. Elu d'un « pays aplati » (Roland Dorgelès), défenseur des sinistrés revenu vivre parmi eux, sinistré lui-même, le conseiller général de Craonne se pose en héraut de leur cause imposant en dernier recours l'idée que la poursuite du fonctionnement de la ligne de l'Ailette relèverait d'une forme d'obligation morale à l'égard des populations de la zone rouge. « Nous n'étions pas encore nés qu'on commençait déjà à parler du chemin de fer de la vallée de l'Ailette (...). La DUP allait sortir, nous avions entrepris ce fameux chemin de fer (...). Et voilà que la guerre éclate (...) et ce chemin

Une O30T Decauville de la vallée de l'Ailette. La Vie du Rail droits réservés



de fer est exécuté par les Allemands. Et, aussitôt après la guerre, me trouvant ici au milieu de mes collègues, je leur ai demandé de vouloir bien me laisser la seule chose agréable que les Allemands m'avaient donnée, (...). On ne comprendrait pas que ces populations qui ont le plus souffert de la guerre, dans cette vallée de l'Ailette qui a été si souvent au communiqué, n'aient pas ce chemin de fer qu'on leur avait depuis si longtemps promis »².

L'argument de l'antériorité est la pierre angulaire de son plaidoyer. Comment en effet renoncer à une telle promesse alors même que celle-ci concerne la population la plus touchée par la guerre, ou prétendue telle ! Lors de la session de septembre 1929, le Conseil général décide de prolonger le service jusqu'en 1932, contre l'avis de la commission des chemins de fer. Dans un débat qui révèle en filigrane toute la difficulté de renoncer au monde d'avant, seul le conseiller général de Soissons (Fernand Marquigny) relève que le chemin de

fer d'intérêt local a désormais un concurrent redoutable : l'autobus. On ouvre des lignes et on fait même appel à l'autobus pour suppléer les défaillances du tortillard, aurait dit Proust, de la vallée de l'Ailette...

¹ Conseil général de l'Aisne, PV de la séance du mardi 14 mai 1929. Archives départementales de l'Aisne.

² Conseil général de l'Aisne, PV de la séance du mercredi 25 septembre 1929.

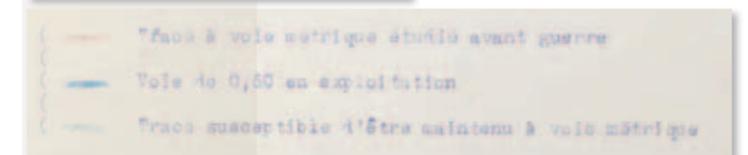
issus des stocks des armées française et britannique. La ligne concédée va de Semilly-sous-Laon à Corbeny. De là, elle se divise en deux branches vers Saint-Erme et Pontavert. Quelques embranchements industriels et agricoles viennent compléter ce réseau qui s'étend sur 54 kilomètres.

LES VOYAGEURS DANS DES WAGONS À MUNITIONS SOMMAIREMENT AMÉNAGÉS

En 1928, le trajet de Corbeny à Semilly-sous-Laon dure deux heures un quart. Il n'y a pas plus de deux trains dans chaque sens dans la journée. Le matériel voyageurs est des plus rudimentaires. Il s'agit de wagons à munitions sommairement aménagés. Les trains de marchandises doivent rouler à la demande. À aucun moment cette exploitation ne sera équilibrée. La ligne perd plus de 100 000 francs par an. En fait, ce déficit masque deux réalités bien différentes. Le long tronçon, qui va de Semilly à Corbeny en suivant la route nationale 2 et l'Ailette, est largement déficitaire. Dans cette vallée peu peuplée et impropre aux grandes cultures, le trafic de voyageurs et celui de marchandises demeurent faibles. À l'inverse, les tronçons Corbeny-Pontavert et Corbeny-Saint-Erme, qui bordent des zones à forte activité betteravière, présentent des résultats satisfaisants. Malgré le déficit chronique, la concession d'exploitation est prorogée, par étapes, jusqu'en décembre 1932. Le Conseil général n'a pas abandonné l'idée de construire la voie métrique initialement prévue. Elle est même concédée en 1927 à la société des Chemins de Fer du Nord-Est (CSNE). Pourtant, une partie de la population, surtout dans la vallée, semble de plus en plus hostile au maintien d'une voie ferrée qui traverse de nombreuses propriétés privées et



Tronçon du plan « Vallée de l'Ailette - Voies ferrées » du 5 avril 1923 établi par l'ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées. Il montre trois tracés : la ligne métrique étudiée avant guerre, la voie de 60 alors en exploitation héritée des Allemands et le tracé à voie métrique qui aurait pu se substituer à cette dernière. En cartouche, la légende. Archives départementales de l'Aisne.



Alphonse Hanras (1892-1958) qui n'avait pas été à la guerre au motif d'exemption fut le premier, au début des années 1920, à faire visiter la Caverne du Dragon. Itinéraire d'un Breton qui, à 30 ans, devient chercheur de cuivre au Chemin des Dames et artisan du tourisme de mémoire au temps de la Reconstruction.

Recycleur de cuivre

MARCHANT D'HISTOIRE

DEBOUT JAMBES CROISÉES, main droite appuyée contre le rebord du talus, visage fermé, regard rivé sur l'objectif, Alphonse Hanras, pose dans l'escalier de l'entrée sud de la Caverne du Dragon comme il le ferait devant chez lui. Cette image d'un civil au seuil de la carrière rattachée avant-guerre à la ferme de la Creute, circule sur carte postale dès le début des années 1920. Elle porte cette légende : CHEMIN DES DAMES - Entrée de la Caverne du Dragon "Drachenholhe". On aurait pu ajouter : « suivez le guide »...

Avec sa veste de travail élimée, un éternel couvre-chef, sa chemise ouverte, son pantalon à rayures, sa cigarette entre le pouce et l'index de la main gauche, la silhouette de l'homme devient rapidement familière sur le Chemin des Dames. La mémoire locale a retenu d'Alphonse Hanras qu'il fut le premier, après-guerre, à accompagner les pèlerins dans le dédale souterrain de la Creute, qu'il exerçait le métier de ferrailleur, habitait Oulches-la-Vallée-Foulon où son épouse, Jeanne, tenait commerce d'épicerie ; que le couple avait une fille, Jeanne-Marie, et que ce breton d'origine a transmis par la suite "sa charge de guide" de la Caverne du Dragon à Auguste Rogez, un enfant du pays de 19 ans son cadet. Cette mémoire - succincte - est cependant loin d'épuiser toutes les questions que soulève l'itinéraire d'Alphonse Hanras. D'autant que les témoins encore de ce monde ont connu l'homme d'après 1945, pas celui de l'entre-deux-guerres.

Alors comment ce Hanras, fils d'un maître-boucher, né à Landerneau (Finistère), au n°13 de la rue du Pont dans la soirée du 20 juillet 1892, se retrouve-t-il, la paix arrivée, au cœur de la zone rouge ? Il est âgé à l'époque d'une trentaine d'années. Et c'est là - lui qui n'a pas été sur les champs de bataille pour cause d'exemption -, au Chemin des Dames, qu'il va construire une vie à partir d'activités largement tributaires de l'héritage de la guerre. Si, comme le raconte Roland Dorgelès dans *Le réveil des morts*, les années 1920 sur le territoire de ce qui était le front sont un nouveau "Far-West", alors le parcours d'Alphonse Hanras est celui d'un pionnier.

LAON

Sa présence dans l'Aisne est certaine à partir de 1920-1921. Outre les cartes postales, un certificat de la Société de construction d'embranchements



Alphonse Hanras à la Caverne du Dragon au début des années 1920. Coll. départementale Caverne du Dragon.

industriels (SEI), établi le 19 juillet 1921, l'atteste : il est employé à Laon sur les chantiers de l'entreprise depuis le 6 janvier 1921, en qualité d'agent réceptionnaire. Ce certificat - visé par le commissariat de police - est exigé pour l'établissement des formalités d'état-civil nécessaires au mariage. Car Hanras se marie à cette même époque. La cérémonie se déroule le 3 septembre 1921, à 11 heures en mairie de Laon. Le Finistérien épouse à 29 ans, Jeanne-Laurence Drezzen, âgée de 33 ans - lui en a 29 - également originaire de Bretagne. Le couple déclare habiter rue de Besny à Laon. Mais l'agent chargé de constituer le dossier d'état-civil, n'est manifestement pas convaincu de la domiciliation de la jeune femme, qui note sur un bordereau : « l'adresse de cette demoiselle est inconnue par nous et les habitants du quartier de Besny ». De même, vérification faite dans les registres, ni Jeanne Drezzen ni son mari ne figurent parmi les 18 268 individus que compte la ville de Laon lors du recensement de population du printemps 1921. La jeune femme

se trouvait probablement encore à ce moment-là à Lambézellec, sa ville natale où vient au monde, moins de neuf mois après le mariage des parents, la petite Jeanne-Marie, fille unique du couple¹. Alphonse Hanras est-il arrivé dans l'Aisne dans les voitures de la Société de constructions d'embranchements industriels ? A-t-il découvert le Chemin des Dames par ses contacts professionnels au moment où cette entreprise l'employait sur ses chantiers laonnais ? C'est une hypothèse très vraisemblable. En 1912, lors de son recensement militaire Hanras est officiellement domicilié à Landerneau et déclaré comme commis. Son père demande qu'il passe le conseil de révision à Paris². Une fois exempté, Alphonse Hanras a-t-il vécu les années de la guerre dans la capitale où il a pu, par la suite, se faire embaucher par la SEI ? L'entreprise y possède son siège, rue Taitbout (9^e arr.), et sa présence dans l'Aisne semble conditionnée à l'exécution de commandes ponctuelles

sur ce territoire. Les deux témoins de son mariage avec Jeanne Drezzen sont des collègues de la SEI. Comme si Hanras avait avec Laon des liens trop récents pour pouvoir trouver sur place des témoins autres que des camarades de travail.

LE CHEMIN DES DAMES

En 1926, la petite famille Hanras vit à Oulches-la-Vallée-Foulon au lieu-dit "le village" dans l'une des trois baraques provisoires acquises par la commune et désignées par des numéros dans le registre municipal. La n°16 est habitée par un artificier dénommé Yves Kerbrat ; la n°18, une trois-pièces, par Jules Boulanger, maçon de son état ; enfin la n°17, qui compte deux pièces, est occupée par les Hanras. Le 30 décembre 1926, le conseil municipal d'Oulches décide de louer ces logements, occupés à titre gratuit durant l'année 1926, au prix de 150 francs le deux-pièces et 200 francs le trois-pièces, les versements s'effectuant par semestre. L'activité d'Alphonse Hanras est alors celle

• EXEMPTÉ

Les papiers militaires ne donnent aucune explication sur l'exemption d'Alphonse Hanras en 1912. Mais il est probable que celle-ci ait été motivée par une infirmité à la jambe. "Il était infirme d'une jambe. On le voyait passer sur son Vespa avec une jambe qui battait l'air", témoigne René Brisfert. Suzanne Chrétien, 83 ans, habitante de Vassogne, se rappelle qu'il avait "une jambe plus courte que l'autre. Il ne pouvait pas conduire sa voiture. S'il n'a pas fait la guerre, c'est sans doute rapport à cette infirmité".

de récupérateur. Après-guerre dans les territoires correspondant aux zones de combats, la récupération des métaux est une véritable filière. Les débouchés sont importants en raison de la rareté des matériaux et des besoins liés à la reconstruction. Pour collecter cuivre et laiton sur les champs de bataille et revendre, il faut détenir des droits attribués par adjudication par le préfet (Les Services techniques de reconstitution de la préfecture. NDR). La publicité de ces attributions, qui se font par lots, est assurée par voie de presse³. Les chercheurs de métaux qui agissent sans cette autorisation administrative font l'objet de poursuites judiciaires. Les journaux de l'époque fournissent de comptes-rendus d'affaires de vols de métaux⁴. Dans les départements dévastés où l'on manque de tout, la récupération est une activité de secteur primaire, comparable à l'extraction de matières premières. Alphonse Hanras en est un acteur patenté. Il collecte devant les fermes du Chemin des Dames la ferraille extraite des champs, désosse et trie les matériaux pour les revendre par catégorie. La récupération est réputée d'un bon rapport : en mars 1924, sur le Chemin des Dames le cuivre s'écoule à plus de 1 franc 50 le kilo⁵. A la même période, les zones du front tirent quelques subsides des pèlerinages sur les champs de bataille. Le « tourisme de mémoire », que certains imaginent pour l'après-guerre dès 1917, s'organise rapidement après l'armistice - non sans susciter quelques débats philosophiques. En 1919, le Syndicat d'initiative de Laon envisage l'installation de panneaux permettant aux visiteurs d'identifier les lieux d'affrontement et les invitant au recueillement.

• « On gagnait plus à faire de la ferraille qu'à travailler »

René Brisfert a quelques souvenirs d'Alphonse Hanras remontant à la fin des années 1940 et au début des années 1950, il avait alors entre 10-15 ans : « il achetait de la ferraille qui venait des champs sur le Chemin des Dames (...). Hanras allait au Poteau d'Ailles, à Malval, à La Royère devant les maisons d'ouvriers où chaque famille avait son tas de ferraille, il (...) ramenait à Oulches où il vidait sur une plateforme. Il démontait dans une grange (...) séparant les matériaux. (...) Il séparait le cuivre rouge du cuivre jaune (...). L'activité se faisait d'octobre au printemps avant l'ensemencement, après il n'était plus question de retourner les champs. (...) A l'époque, on gagnait plus à faire la ferraille qu'à travailler. Deux autres personnes travaillaient pour lui, ils démontaient pour avoir en contrepartie, à manger et du vin (...). Il y en avait un qui logeait dans un réduit en dessous de la mairie (...).

Alphonse Hanras sur le seuil de sa maison à Oulches. Coll. Jeanine Chivot.



ont combattu, legs immatériel de cette même guerre, il sait tirer parti d'un événement dont il n'a pas été lui-même acteur. Dans ce "Far West", opportuniste et doué d'un certain sens pour les affaires, il se révèle en aventurier des temps de la Reconstruction où la débrouille est maître-mot.

Le 18 août 1945, on célèbre en mairie d'Oulches-la-Vallée-Foulon, le mariage de Jeanne-Marie, 23 ans, fille unique d'Alphonse et Jeanne Hanras, avec René Fiquenel, chauffeur automobile, domicilié à Beurieux, un jeune homme mineur autorisé par ses parents à convoler. Quelques jours plus tôt, devant notaire, Monsieur Hanras avait laissé en dot à sa fille une maison avec dépendances, située à deux enjambées de la provisoire n°17 occupée par la famille depuis les années 20. Cet ensemble en pierre, couvert de tuiles avec grange et jardin, qu'il offre à la jeune mariée, avait été acquis par ses soins le 22 mars 1943, au prix de 20 000 F payé, selon l'expression notariale, « en bonnes espèces ayant cours et billets de la Banque de France ».

En ce premier été de l'après (deuxième) guerre, la vie d'Alphonse Hanras ne ressemble plus à ce qu'elle était au sortir de la Grande Guerre. Il est maintenant conseiller municipal d'Oulches-la-Vallée-Foulon où il a été élu au scrutin de mai. Il vient de marier sa fille unique dûment dotée. Le récupérateur de métaux des années 1920-1930, l'artisan des premiers temps du tourisme de mémoire, l'homme qui vivait avec sa femme et sa fille dans une baraque provisoire, accède à une certaine notabilité.

Avec le concours de Caroline Choain.

¹ Jeanne-Marie vient au monde le 10 avril 1922 à Lambézellec (Brest), en l'absence de son père, vraisemblablement resté dans l'Aisne. Elle décède à Reims le 20 décembre 2006.

² Mention figurant sur les documents de recensement militaire conservés à la mairie de Landerneau.

³ *Tablettes de l'Aisne*, 5 avril 1924, Récupération des cuivres & laitons Avis d'adjudication publique.

⁴ *Le Courrier de l'Aisne*, 1^{er} nov. 1924, « Les profanations de la zone rouge ».

⁵ *Tablettes de l'Aisne*, 5 mars 1924. « Paissy. La récupération ».

LA CAVERNE DU DRAGON...

En 2009, dix ans après l'inauguration de la scénographie et du bâtiment muséographique de la Caverne du Dragon, *La lettre du Chemin des Dames* retraçait dans un dossier l'histoire du lieu et de sa place dans la médiation des événements survenus au Chemin des Dames.

Ce qui se dessinait alors, à savoir, la volonté de développer le musée pour en faire un véritable centre du visiteur à l'échelle de l'ensemble du Chemin des Dames, est maintenant initié. Pour 2017, la Caverne du Dragon disposera d'un parcours d'exposition permanent sur la Grande Guerre au Chemin des

Dames, les événements et leurs mémoires de 1918 à nos jours. La scénographie de la carrière, pièce maîtresse et cœur de la collection, sera repensée, en s'attachant à valoriser les traces de la présence humaine dans cet abri souterrain.

... DU SITE HISTORIQUE
au musée du Chemin des Dames

De 1919 à 2009, la Caverne du Dragon s'est imposée comme un lieu de mémoire essentiel sur le Chemin des Dames. Penser l'articulation entre ce site historique et un musée du Chemin des Dames est complexe et constitue l'enjeu des réflexions actuelles.

UN LIEU HISTORIQUE : LA CAVERNE DU DRAGON

La carrière, investie par les Français dès septembre 1914, puis par les Allemands en janvier 1915, est occupée jusqu'en octobre 1918. Quelques traces de la guerre subsistent : un bassin, des lieux de stockage, des clous fichés dans les parois, des éléments des circuits électrique et téléphonique, du mobilier métallique (restes de châlits et fil barbelé), des inscriptions allemandes. On connaît en outre deux bas-reliefs et de nombreux graffitis, difficiles à dater. A l'issue du conflit, la Caverne du Dragon devient lieu de visite. En 1920, le Guide Michelin des Champs de bataille indique : « (...) on aperçoit les rails d'une voie de 60 qui traversent la route ; suivre, à droite, sur 200 mètres, cette voie (...) : elle mène à la Caverne du Dragon. (...) Ayant parcouru 150 à 200 mètres dans la galerie principale (...), où l'on pourrait s'égarer en s'aventurant trop loin, revenir à l'entrée. » On peut supposer que nombre d'objets de la guerre abandonnés dans la Caverne sont récupérés par la société de la reconstruction qui manque de tout. A cette période, le mythe se construit. Alphonse Hanras, le premier guide, raconte ainsi qu'une "piscine" est aménagée à côté du puits ou encore qu'un endroit effondré de la Caverne correspond à une bouche d'aération. Auguste Rogez (1911 - 1992), qui accompagnait Hanras dans ses visites, devient à son tour guide. Une lampe à la main, il plonge dans le noir les visiteurs impressionnés en évoquant des combats au corps-à-corps. L'existence de tels combats dans la carrière n'est à ce jour pas attestée. Il reprend le mythe de la piscine et parle des "totos" (poux) qui flottent à la surface du bassin près du puits, seule source d'eau sur le plateau.

1969-2009

Dans les années 1960, la Caverne du Dragon est prise en charge par l'association le Souvenir Français qui souhaite créer un musée de site. Pour constituer une collection, des appels aux dons sont lancés en février 1969 sur RTL : objets, documents et armes affluent, très succinctement inventoriés. Dans la carrière, est agencé un musée de type militaire où sont présentés armes, drapeaux, uniformes des combattants. Mais la température ambiante de 12°C et le taux d'humidité proche de 100 % provoquent des dégradations des collections qui sont aussi mal protégées contre le vol. Le Conseil général de l'Aisne prend en charge le site en 1995. Il n'est plus question de faire un musée souterrain présentant des pièces de valeur dans un site inadapté à leur conservation. Dans la réflexion menée avec le Comité d'expansion de l'Aisne, la Caverne du Dragon est seulement envisagée comme un élément de l'ensemble Chemin des Dames : le premier projet d'aménagement concerne un réseau de sites. Mais l'époque est aussi à la création des centres d'interprétation où l'accent est mis sur la compréhension à l'aide de dispositifs pédagogiques simples. Un espace muséal départemental y est alors projeté. Il portera le nom "d'espace muséographique", pour éviter la focalisation sur un seul site du Chemin des Dames et ne comportera ni salles d'exposition permanente, ni espace d'expositions temporaires. La valorisation du site historique passe par la création d'un "centre d'interprétation de la Grande Guerre en milieu rural", non par un musée. Les choix opérés pour ce projet méritent qu'on s'y arrête. Le long bâtiment de béton et de verre conçu par l'architecte franco-iranienne Nasrine Seraji tire parti de la situation de promontoire du Chemin des Dames qui permet une vision panoramique et trois ni-

veaux de lecture : le paysage actuel paisible et les paysages d'avant et pendant la guerre. Si les images d'archives présentées sur des bornes multimédia à l'entrée du musée ont été supprimées en 2005 pour accueillir les expositions temporaires, l'impression demeure : au lieu d'un champ de bataille, on voit des paysages verdoyants et sereins. Dans la Caverne, la préférence est allée à une scénographie contemporaine qui refuse la reconstitution. Joëlle Beurrier, historienne, le relève : « pour valoriser ce site exceptionnel, le choix a été celui d'une visite-promenade, avec une scénographie très artistique : jeux de lumière sur les parois pour illuminer le parcours, quelques reconstitutions, non de la guerre, mais d'éléments symboliques, quasi oniriques, de la guerre. » L'agence ABCD et la scénographe Lef Kazuka proposent des espaces de réflexion et d'hommage qui n'apportent aucun savoir, à l'exception des panneaux explicatifs. Des dispositifs plus attendus dans un mémorial que dans un espace muséographique, preuve supplémentaire que le site souterrain de la Caverne du Dragon n'est plus appréhendé comme un musée.

LE RÔLE DU GUIDE

Le guide constitue alors le médium essentiel dans l'acquisition de savoirs sur la Grande Guerre au Chemin des Dames. L'installation intitulée "les flambeaux de la mémoire", composée de flammes qui émergent d'un sol lumineux, suscite une méditation sur le drame humain que génère la guerre. Le guide prend appui sur cette œuvre pour délivrer les données factuelles du nombre connu des pertes au Chemin des Dames et dans la Grande Guerre. Grâce à la médiation du guide, la scénographie devient support des connaissances et non pas habillage sans contenu. En 2008, la Caverne a vu sa scénographie complétée : un anneau lumineux dans la chapelle présente des visages de soldats de la Grande Guerre. Près d'une des sorties sud, une table projette l'image des bras de soldats atablés, occupés aux tâches qui combient l'attente. Dans l'ancien musée du Souvenir Français, des photographies permettent d'évoquer la guerre industrielle, les chars, l'observation aérienne tandis qu'une carte donne la mesure de l'offensive commandée par le général Nivelle en 1917. A proximité du musée, le sculpteur Christian Lapie a répondu à une commande du Conseil général de l'Aisne à l'occasion du 90^e anniversaire de l'offensive de 1917 par un ensemble de 9 sculptures intitulé "Constellation de la douleur", en hommage aux Tirailleurs africains.

Le choix d'une scénographie contemporaine, abstraite, rappelle qu'il y a place dans ces lieux de la guerre pour toutes les approches et toutes les sensibilités. Il reste à créer les espaces, au-dessus du site de la Caverne, d'un véritable musée du Chemin des Dames et à définir le propos que doit porter ce musée à la veille du centenaire du déclenchement du premier conflit mondial. Le musée du Chemin des Dames a vocation à devenir, au-delà du site de la Caverne du Dragon proprement dit, un musée d'histoire de la Grande Guerre, ancré dans un territoire marqué par elle.

En couverture de *La lettre du Chemin des Dames* n°16 (été 2009) sous le titre « La Caverne du Dragon 1919/1969/1999/2009 », cette photographie : aux abords de la Caverne du Dragon, de nuit, trois des sculptures de *La Constellation de la douleur* de Christian Lapie, œuvre inaugurée en 2007 à l'occasion des commémorations du 90^e anniversaire de l'offensive du Chemin des Dames.
D.Becquart/CG 02

QUAND NOBÉCOURT donne voix aux fantassins du Chemin des Dames

Paru en 1965, *Les Fantassins du Chemin des Dames* est un livre qui a marqué un tournant dans l'histoire de la mémoire combattante du Chemin des Dames. En 2005, *La lettre du Chemin des Dames* retraçait la genèse de ces pages - 40^e anniversaire oblige - et rappelait le parcours de son auteur, René-Gustave Nobécourt. A l'occasion du Centenaire de la Grande Guerre, le livre retrouve les tables des librairies, dans une réédition préfacée par Jean-Noël Jeanneney.

L'AUTEUR

René-Gustave Nobécourt naît le 24 janvier 1897 à Enbermeu près de Dieppe. Après des études à Rouen, il est appelé sous les drapeaux en 1916 et devient aspirant à Saint-Cyr. Affecté au 28^e RI, il arrive sur le Chemin des Dames le 2 juin 1917 et reçoit le "baptême du feu" devant la ferme des Bovettes. Il est blessé une première fois le 31 juillet à la tranchée de Berne. De retour au 28^e RI, le 22 septembre devant Saint-Quentin, il est blessé une nouvelle fois le 16 octobre. Nommé sous-lieutenant en mars 1918, il est en Champagne jusqu'en juin, puis transféré à Gourmay sur Aronde. Blessé pour la troisième fois en août, il est muté dans l'artillerie d'assaut (les chars) quelques jours avant l'armistice. Démobilisé en septembre 1919, il fait une carrière de journaliste et collabore à plusieurs journaux en Normandie jusqu'en 1944. Il assure notamment la critique littéraire dans *Le Journal de Rouen*. Capitaine de réserve en 1939, il demande à reprendre du service et participe aux combats de 1940 en Normandie. Il est ensuite directeur de *La Croix du Nord* puis codirecteur de *La France Catholique* jusqu'en 1964. Outre *Les Fantassins du Chemin des Dames*, il est l'auteur d'ouvrages consacrés à Armand Carrel, à André Gide et à l'histoire contemporaine comme *Les secrets de la propagande dans la France occupée* (1962) et *L'année du 11 novembre 1918* (1968). Paru en 1987, son dernier livre *Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie* est le pendant pour la Seconde Guerre mondiale des *Fantassins du Chemin des Dames*, où il mêle pareillement ses souvenirs personnels à une collecte de témoignages. R.-G. Nobécourt meurt le 10 mars 1989 à Rouen. Il a légué ses manuscrits et ses archives à la Bibliothèque municipale de Rouen.

AU PRINTEMPS 1965, quelques mois après cette première poussée éditoriale qu'avait suscitée le 50^e anniversaire du début de la Grande Guerre, paraît chez Robert Laffont le premier ouvrage consacré au Chemin des Dames comme haut-lieu de la guerre de 14-18. Une véritable somme : près de 450 pages et neuf chapitres de longueur très inégale : le chapitre VI (qui a pour sujet le 16 avril 1917) occupe à juste titre presque un quart du livre. Le livre est publié dans une collection intitulée "L'histoire que nous vivons" dont les auteurs étaient généralement aussi les acteurs des événements qu'ils évoquaient. Jacques Nobécourt est justement l'un de ces "bleuets", ces jeunes mobilisés survivants de la classe 1917 qui reçurent au Chemin des Dames le baptême du feu, et aussi leur première blessure.

PSEUDONYMES

De cet ouvrage historique, il fait même à l'occasion un livre à clefs. Comme l'a découvert son fils Jacques, il recourt à deux pseudonymes utilisés pendant sa longue carrière de journaliste pour se glisser au milieu d'autres combattants, bien réels ceux-là, dont il a sollicité les archives. Au début du chapitre VII, justement intitulé "Les bleuets de 17", Philippe Védie, l'aspirant du 28^e régiment d'infanterie, qui monte en lignes avec ses hommes au-dessus de Vailly « une nuit de juin », c'est l'aspirant Nobécourt. Plus loin, l'aspirant Bernard Lannier qui est blessé dans la tranchée de Berne le 31 juillet, c'est encore lui (voir encadré « C'est cela être blessé »).

RECOURS AU DOCUMENT

Ce qui fait la valeur incomparable de ce livre, c'est le recours systématique au document. R.-G. Nobécourt a été le premier à exploiter les messages et les rapports publiés dans les années 1930 dans la



Un "bleuet de 17" : René-Gustave Nobécourt, aspirant au 28^e R.I. en janvier 1916. D.R.

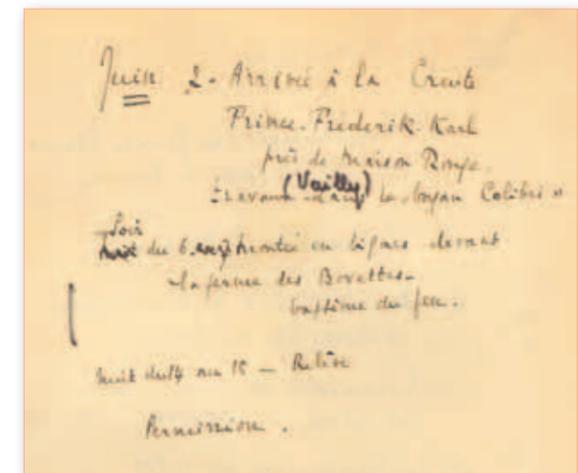
monumentale série *Les Armées françaises durant la Grande Guerre*. Surtout, à une époque où l'édition de carnets ou de correspondances de combattants en était encore à ses prémices, il avait perçu tout l'intérêt des « vieux papiers conservés depuis cinquante ans dans le tiroir aux souvenirs ». L'appel qu'il avait lancé à ses camarades par le canal des bulletins d'associations d'anciens combattants lui avait permis de recevoir une centaine de réponses, dont certaines d'Allemagne, avec des lettres, des journaux de route... Les pages que Nobécourt consacre au début de son livre à ce qu'on appelle aujourd'hui "la mémoire combattante" et à ce qu'elle a "d'incommunicable" sont d'une grande pertinence. On ne saurait oublier enfin que *Les Fantassins du Chemin des Dames* sont aussi un véritable hymne d'amour pour ce coin de l'Aisne. Ayant découvert qu'on pouvait y mourir à vingt ans, R.-G. Nobécourt s'était passionné pour l'histoire de ses villages et a su en parler admirablement.

« C'est cela être blessé »

« Au carrefour [de la tranchée] l'aspirant Bernard Lannier dressait une barricade ; un éclair jaune frangé de rouge l'aveugle et il ressent à l'épaule un coup qui le stupéfie. Il pense : « C'est cela être blessé ». Pierre Mauguy, près de lui, dans le même éblouissement, s'est effondré : « c'est cela mourir ». Le sang coule le long du bras de Bernard – car voici l'aspirant Lannier redevenu l'enfant Bernard que l'aumônier de la 6^e division, l'abbé Fernand Carrel, recueille au détour du boyau d'Avesnes, tranquillisé, oriente et auquel il donne du chocolat : « je vais écrire à vos parents... ».



Au Mémorial de Cerny en 1987. La dernière visite de R.-G. Nobécourt sur le Chemin des Dames. Au premier plan, l'auteur et son fils Jacques. D.R.



Ephémérides juin 1917. Manuscrit de R.-G. Nobécourt. D.R.

La vie a de ces moments singuliers, inhabituels, qui la changent d'un coup sans qu'on le sache aussitôt, sans qu'on aperçoive encore ce qu'ils viennent de révéler. Bernard Lannier saura-t-il jamais pourquoi c'est Pierre Mauguy qui est mort, à deux pas de lui ? Bien d'autres mouraient au Chemin des Dames pendant, que dans une creute de Paissy, le médecin nettoyait et bandait l'épaule de l'aspirant.

(*Les Fantassins du Chemin des Dames*, chap. VII, p. 275).

Réédité cet automne

Trois extraits de la préface signée Jean-Noël Jeanneney

« Nobécourt avait soixante-huit ans lorsqu'il publia ce livre, voici près d'un demi-siècle. Il en comptait vingt à peine quand il arriva sur le Chemin des Dames, au début de juin 1917, pour y connaître le baptême du feu et s'y trouver blessé – une première fois – dès le 31 juillet. Le contrat qu'il passe avec son lecteur est clair : la substance de son récit sera nourrie des témoignages inédits qu'il aura suscités, « inventés », au sens archéologique du terme, nombre d'entre eux étant destinés, dans ces années 1960, par un effet démographique, à émerger plus aisément qu'auparavant, lorsque les soldats survivants étaient encore concentrés sur leur vie active, mais aussi plus facilement que plus tard, lorsqu'auraient disparu ceux qui pouvaient les porter en personne et sans intermédiaire familial. »

(...)

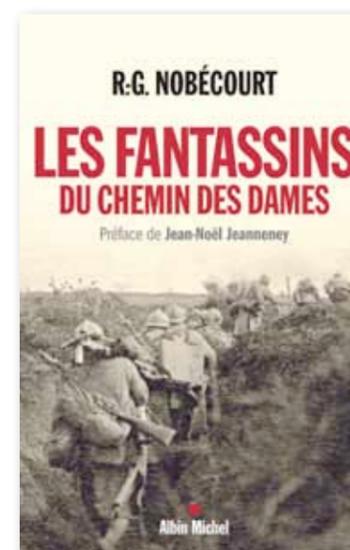
« Surtout est bien évoquée la distance qui se creuse souvent – à quelques belles exceptions près – entre les hauts gradés et la réalité du terrain, devenu pour eux presque abstrait. Avec des effets d'auto-intoxication, entre bravade et illusion, dont le général Nivelle, initiateur de la désastreuse offensive du 16 avril 1917 – le Chemin des Dames se trouvant à son cœur – incarna les plus sinistres conséquences. »

(...)

« Il reste que c'est au plus près du sol que le regard de Nobécourt se concentre, à la hauteur des tranchées, envahies par la boue, la vermine et les rats, des entonnoirs que creusent les obus, des balles rasantes venues des mitrailleuses adverses qui frappent de plein fouet les corps qu'on a contraints à l'assaut, à peine ont-ils émergé de la terre.

Le choix de traiter d'une partie spécifique du front, tout à la fois fameuse et bien délimitée, permet de concentrer l'attention vers un espace géographique clairement défini, tout en laissant celui-ci parler pour l'ensemble, quant aux sentiments éprouvés, aux risques encourus, à la manière de les assumer. »

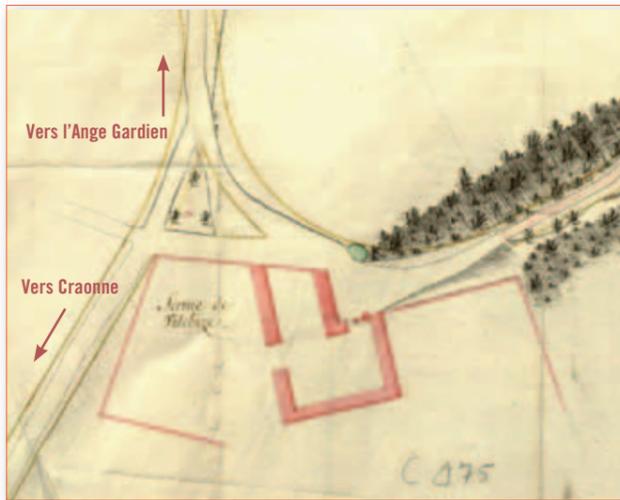
Jean-Noël JEANNENEY



René-Gustave NOBÉCOURT,
préface de Jean-Noël JEANNENEY,
*Les Fantassins
du Chemin des Dames*
Albin Michel, 2013

Les recherches ont permis de faire la part de l'histoire et de la tradition. Non sans ménager quelques surprises.

La construction du Chemin des Dames



L'ancien chemin et la nouvelle route au carrefour de la ferme d'Hurtelise. Archives départementales de l'Aisne C 475

sées à entrepris depuis le milieu du siècle un vaste programme de modernisation du réseau routier et l'utilité économique de ce qui n'est au mieux qu'un « chemin de traverse » débouchant à Corbeny sur la route de Reims à Laon, alors très mal entretenue et sans pont sur l'Aisne, reste à démontrer. De plus, les travaux des routes sont encore soumis au régime de la corvée royale (de 8 à 40 jours pour les corvéables recrutés dans un rayon de 20 km environ) qui ne disparaît qu'en 1786, remplacée par une taxe additionnelle à la taille payée par le seul Tiers Etat. Pas question dans ces conditions d'envisager la construction d'une nouvelle route sur une vingtaine de kilomètres. L'administration se bornera, en cas de passages de personnalités, à reboucher quelques fondrières...

Comme Madame de Narbonne maintient sa demande, un rapport est demandé fin 1783 à Du Perron, l'ingénieur des Ponts et Chaussées de la généralité de Soissons. Son mémoire conservé aux Archives nationales propose d'élargir à 30 pieds avec une chaussée de 15 pieds (environ 4,50 m) le chemin qui va de l'Ange Gardien à Corbeny par Craonne avec un embranchement vers la Bove au niveau de la ferme d'Hurtelise. Pour 12 782 toises (environ 25 km), le coût est estimé à 55 000 livres avec 32 400 journées de corvées pour les 600 corvéables des 12 paroisses des environs. L'ingénieur conclut : « Il faudra que lesdites communautés soient employées cinq ou six ans pour sa confection ». On pourrait, ajoute-t-il, gagner un an ou deux avec des fonds de charité... Mais les temps sont durs et les conséquences dramatiques des

inondations de 1784 vont encore réduire la marge de manœuvre de l'administration royale. En fait, les travaux ne commencent vraiment qu'à l'été 1784. Non sans quelques cafouillages. Revenant de La Bove en septembre 1785, Madame de Narbonne constate que la largeur de la chaussée qui est de 15 pieds sur le territoire de l'élection (l'actuel arrondissement) de Soissons, n'est que de 12 pieds sur celui de l'élection de Laon, et que l'épaisseur de 15 pouces à Soissons a aussi été réduite à 9... Les Archives départementales de l'Aisne conservent les adjudications des travaux des routes pour l'année 1788. Le 5 juin 1788 est ainsi passé le marché pour la construction de 327 toises de « chaussée en cailloutis à commencer où finit le cailloutis près de l'arbre de Cerny jusqu'à 327 toises en allant vers Malva (sic pour Malval) » (A. D. Aisne C. 1062). Les prévisions de Du Perron n'étaient pas fausses : en tout état de cause, la construction de la route des Dames n'a pas été achevée avant l'été 1788.

DE FRÉQUENTS VOYAGES ?

Un second enseignement est à tirer de ce document : en aucun cas, il s'agit, comme on l'a souvent écrit sur la foi des pavés qui subsistent dans la montée vers la Bove et qui datent vraisemblablement de la reconstruction du château par De Caze, d'une chaussée pavée, mais seulement d'un « cailloutis » sur un hérisson de grosses pierres. En 2006, la Voirie départementale intervenant sur l'ancien « Chemin des Dames » a mis en évidence la structure mentionnée dans les documents d'archives. La date de la fin des travaux permet enfin d'affirmer que Mesdames n'ont jamais emprunté la nouvelle chaussée terminée. D'ailleurs, les recoupements de leurs déplacements entre 1776 et 1789 (pendant cette période, elles ne se rendent à leur château de Louvois dans la Marne que trois fois en tout et pour tout, en 1779, 1782 et 1786...) laissent peu de place à de « fréquents voyages » vers la Bove. A l'heure actuelle, un seul séjour est attesté en septembre/octobre 1784 pour Mesdames Adélaïde et Victoire, Sophie étant décédée deux ans plus tôt. Mais on peut comprendre que dans la mémoire collective locale, cette route inhabituelle sur un itinéraire très secondaire et les corvées qu'elle a nécessitées ont marqué durablement les esprits. On parlera longtemps de la « route des Dames »... Et la guerre de 14-18 viendra lui apporter une autre notoriété.

C'est à partir de la chronique d'un historien parue dans le quotidien *Le Temps*, au mois d'avril 1917, que se répand dans l'espace public la séduisante histoire du Chemin des Dames établi « en bonne chaussée » au XVIII^e siècle pour les besoins des filles de Louis XV, Adélaïde et Victoire. L'échec de la grande offensive

française du printemps 1917 focalise l'attention sur ce secteur du front au toponyme si peu guerrier. Dès lors qu'est affirmée sa filiation avec les Dames de France, cette voie - administrativement route de grande communication n°18 - devient chemin historique. Les recherches menées par

Guy Marival montrent en réalité qu'une seule visite des princesses royales au château de La Bove est attestée, et que le chemin qui y conduisait n'a pas été pavé pour faciliter leur transport jusqu'à ce domaine propriété d'une de leurs dames d'honneur. Fin d'une double légende¹.

1917 : comment la légende des Dames a fait son chemin

PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE mondiale, chacune des armées allemandes engagées sur un secteur du front dispose d'un organe de presse à l'intention des troupes, un « Journal de guerre » (« Kriegszeitung »). La 7^e armée dont le quartier général est à Laon, et temporairement à Marle au printemps 1917, fait ainsi paraître deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, le *Kriegszeitung der 7. Armee*. Cette publication est incontestablement un outil de propagande (et pas seulement à travers la publication des communiqués de guerre allemands pour les différents théâtres d'opérations), mais on y trouve régulièrement aussi des poèmes et des articles culturels. C'est ainsi que dans le n° 239 daté du 20 mai 1917, les lecteurs peuvent découvrir un article intitulé « Woher der « Chemin des Dames » seinen Namen hat. » (D'où vient le nom de « Chemin des Dames » ?).

Que les militaires allemands s'intéressent en mai 1917 à la toponymie locale n'a rien de surprenant. Depuis plus d'un mois, les combats font rage autour de la route de grande communication n° 18, ce « Chemin des Dames » dont les positions devaient être prises dès les premières heures de l'offensive française du 16 avril. Depuis le 20 avril, le nom de Chemin des Dames revient donc régulièrement dans les communiqués allemands, et en français dans le texte, puisque c'est ainsi qu'il est indiqué sur les cartes au 80 000^e ou au 10 000^e qui ont été publiées avant 1914 par le Service géographique de l'Armée française et qu'utilisent aussi les officiers d'état-major de l'armée de Guillaume II.

Il est plus surprenant de constater que l'article - non signé - publié par la 7^e Armée allemande n'est que l'adaptation, sinon la traduction littérale pour quelques passages, d'un autre article publié un mois plus tôt par un quotidien parisien ! Il est vrai que chaque pays belligérant a connaissance de la presse de l'adversaire grâce aux pays neutres, en particulier par la Suisse. Dans *Le Temps*, paraît tous les quinze jours, sous la plume de l'historien G. Lenôtre², « La Petite histoire », une chronique souvent inspirée par l'actualité. C'est ainsi que le dernier lieu où la guerre vient de s'installer, a été réanimé en G. Lenôtre des souvenirs d'avant la guerre. N'est-il pas venu en 1911 en pèlerinage sur le champ de bataille de Craonne (celle de 1814), à la ferme d'Hurtelise, au mou-



L'Ange Gardien, intersection de la route Soissons-Laon (axe Paris-Mauberge) et du Chemin des Dames après la guerre. Archives départementales de l'Aisne 18 Fi

lin de Vauclerc³ et aussi à Beurieux sur les traces de Belly de Bussy, un ancien émigré qui avait repris du service auprès de l'Empereur, en souvenir du temps où il avait été son condisciple à Brienne ?

(SUITE P. 80) ■ ■ ■

LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ (2005) est formel : « Chemin des Dames : Route courant sur les crêtes entre l'Aisne et l'Ailette et qui était empruntée au 18^e siècle par les filles de Louis XV (Dames de France) ». Formel mais prudent. Il n'est question que du passage de Mesdames et non d'un quelconque aménagement. Et la chronologie reste aussi vague que les raisons des voyages des princesses restent floues. Reprenons donc par le commencement.

UNE CERTAINE FRANÇOISE DE CHALUS...

Le 26 août 1776, Françoise de Narbonne-Lara achète le château de la Bove à Bouconville et la seigneurie d'Amifontaine à Gaspard de Caze, intendant de Bretagne, pour la somme de 802 400 livres. La nouvelle propriétaire verse au comptant 502 400 livres prêtées par son frère l'évêque d'Evreux. Cette acquisition consacre l'ascension irrésistible d'une petite noble auvergnate. Née en 1734, Françoise de Chalus devient à 15 ans demoiselle d'honneur de Madame Infante, fille aînée de Louis XV et duchesse de Parme. Elle épouse peu après le comte de Narbonne-Lara, de 16 ans son aîné. Trois enfants naissent, dont en 1755 Louis, futur ministre de la Guerre de Louis XVI en 1791-1792. A la mort de la duchesse de Parme en 1761, Madame de Narbonne qui vit désormais séparée de son mari entre au service de Madame Adélaïde. Elle n'est encore que l'une de ses 14 « dames pour accompagner », mais les contemporains parlent d'elle comme d'une ambitieuse, voire d'une intrigante. Elle passe pour avoir été la maîtresse de Louis XV et son fils pour un bâtard royal : la ressemblance de Louis de Narbonne avec le roi est si forte qu'on le surnomme « demi-Louis » !

Elle sait surtout profiter des largesses de Madame Adélaïde qui la comble de pensions et de rentes. Ainsi, les 502 400 livres de l'achat de la Bove viennent en fait de la cassette de Madame Adélaïde... Nommée « dame d'atours » en 1764, Madame de Narbonne gravit en décembre 1780 l'échelon ultime. Elle devient « dame d'honneur » et reçoit le titre de duchesse. Mais le château de La Bove entièrement reconstruit au début du siècle par le grand-père du précédent propriétaire est à l'écart des grandes routes. Un mauvais chemin de crête, particulièrement sinueux et d'une largeur qui ne dépasse pas 9 pieds, permet de rejoindre la route de Soissons-Paris (la nationale 2 actuelle). Madame de Narbonne rêve d'obtenir la construction d'une belle route. Le projet d'une visite de Madame Adélaïde et de ses sœurs Sophie et Victoire à l'été 1779 a tourné court. L'année suivante, Madame de Narbonne prend le prétexte d'un nouveau voyage des princesses pour demander la construction d'une route à Le Pelletier, l'intendant de Soissons. Si la demande suscite une réponse polie, elle n'aboutit pas. L'administration des Ponts et Chaussées

¹ Les recherches de Guy Marival font l'objet d'un article détaillé sous le titre, « La construction du Chemin des Dames entre tradition et histoire », dans les *Mémoires de la Fédération des sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne*, tome LV, p. 413- 441.

² Théodore Gosselin (1855-1935) a pris le nom de plume de G. Lenôtre en hommage à sa grand-mère descendante du maître des jardins de Louis XIV, le G. rappelant l'initiale de son nom de naissance. Parfois surnommé le « père de la petite histoire » il a été l'auteur de nombreux ouvrages.

³ Orthographe usuelle jusqu'en 1972 pour Vauclair, en raison d'une étymologie erronée (le Val des clercs) au lieu de la Vallée claire (Vallis Clara), nom latin de l'abbaye cistercienne.



Dans une tranchée à Cerny, la borne kilométrique 14 de la route de grande communication (GC) n°18 Archives départementales de l'Aisne

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 79)

« ON APPELLE CETTE NOUVELLE ROUTE LE "CHEMIN DES DAMES" »

Sous le titre « Le maire de Beurieux », la chronique du 28 avril 1917 est pour l'essentiel consacrée à Belly de Bussy. Mais l'article commence par un autre rappel historique. « Mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire, filles de Louis XV, allaient souvent dans la belle saison, passer quelques jours chez Mme de Narbonne, l'une de leurs dames d'honneur, au château de La Bove près de Bouconville, en Laonnois. Comme la région est fort accidentée et que les chemins y étaient alors détestables, on établit vers 1770, pour la commodité des princesses, une bonne chaussée, qui se détachant à trois lieues de Soissons, du pavé de Paris à Maubeuge, traversait en terrain presque plat, sur une longueur de 18 kilomètres, le plateau de Craonne, et descendait, ensuite dans la vallée de l'Ailette, pour atteindre, à travers les bois de Vauclerc le domaine de Mme de Narbonne. On appelle cette nouvelle route le « chemin des Dames » et c'est encore sous ce nom qu'elle prend actuellement place dans la grande Histoire. »

La filiation entre le texte de G. Lenôtre et l'article du Journal de la 7^e armée est indéniable. On trouve d'ailleurs d'autres reprises de l'explication de l'historien du Temps dans la presse de l'époque, en France et à l'étranger, jusque dans *The New York Times* du 3 juin 1917.

L'article ayant accédé à une telle notoriété, il n'est pas inutile de s'interroger sur les informations qu'il contient. A l'évidence, G. Lenôtre n'a pas pris le temps de faire quelques vérifications. Madame de Narbonne est la dame d'honneur de la seule Madame Adélaïde. Elle n'est devenue propriétaire du château de La Bove, au-dessus du village de Bouconville, qu'en août 1776... G. Lenôtre s'est contenté vraisemblablement de quelques souvenirs de lecture. Son ami et ancien condisciple dans un collège lorrain, l'archiviste Eugène Welvert, n'a-t-il pas publié en 1910 une biographie de Madame de Narbonne en 388 pages⁴ ? On peut y lire en particulier à la page 59 : « Madame de Narbonne fit de longs et fréquents séjours à La Bove. Elle y reçut souvent Mesdames de France, surtout à l'automne, au moment des vendanges... »

L'EXPLICATION S'EST PERPÉTUÉE JUSQU'À NOS JOURS

G. Lenôtre ignore-t-il qu'un autre historien, Casimir Stryienski, a fait paraître la même année que Welvert une autre biographie, sur les filles de Louis XV celle-là⁵, avec une seconde édition revue en 1911 dans laquelle il a ajouté en particulier une note consacrée au château de La Bove, « propriété de la duchesse de Narbonne où Mesdames furent reçues, non pas souvent, comme le dit M. Welvert, mais une ou deux fois à peine » ? Toujours est-il que l'historien du Temps a accredité et colporté l'explication selon laquelle le nom de Chemin des Dames serait lié aux nombreux voyages à La Bove des filles de

Louis XV, des voyages si fréquents qu'il avait fallu entreprendre la construction d'une nouvelle route. L'explication s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle est aujourd'hui reprise partout. Les recherches menées récemment dans les archives, à Paris et à Laon, confirment cependant l'hypothèse émise voici un siècle par Casimir Stryienski d'un très petit nombre de voyages. Un seul est vraiment attesté, en 1784. Quant à la prétendue construction d'une nouvelle route pavée, elle n'a consisté en réalité qu'en l'amélioration d'un chemin existant, et encore pas avant 1783... Encore ne s'agissait-il que d'une chaussée empierrée « en cailloutis » ! Les seuls pavés qui ont existé sur le Chemin des Dames, et qui pour certains sont toujours visibles au bas de la montée vers La Bove, dataient d'avant l'arrivée de Madame de Narbonne...

Force est de constater que dans cette consolidation de double légende à propos du Chemin des Dames, le rôle de la Première Guerre mondiale a été essentiel : l'offensive française de 1917, par son échec, est devenue « l'offensive du Chemin des Dames ». Dans son numéro du 17 juin 1917, le *Journal de la 7^e Armée* allemande publié en première page dans sa rubrique « Poèmes du



Le bornage de la RD 18 CD réalisé en 2007 par le Département pour la commémoration du 90^e anniversaire de l'offensive du Chemin des Dames. D.B. - CG 02

front » les vers qui ont été inspirés au soldat Fust par la lecture de l'explication parue dans les colonnes du journal quelques semaines plus tôt. Dans le froid humide du matin, un soldat somnole... Bientôt le roulement de l'artillerie se transforme en galop de cheval. Et voici les filles du roi en route pour La Bove avec leur suite. Sur leur passage, les paysans des environs ôtent le chapeau... Alors que le cortège est passé sur le chemin, un jeune berger se prend à rêver d'amour et de bagatelle... Mais c'est le retour brutal à la réalité :

« Mais voici qu'un camarade m'interpelle !
Et déjà disparaissent les fantômes... Comment peut-on en ces heures aussi graves se laisser prendre par des contes du passé ? »

D'autres souvenirs que ceux des filles de Louis XV sont désormais attachés à ce lieu au nom si prometteur, mais où tant d'hommes jeunes avaient rencontré la mort plus souvent que l'amour.

4 *Autour d'une dame d'honneur : Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne (1734-1821)*, éditions Calmann-Lévy.

5 *Mesdames de France : les filles de Louis XV, documents inédits*, Emile-Paul éditeur.

La lettre du Chemin des Dames n°20 / automne 2010 Guy Marival

Sur les hauteurs dominant Craonne, la guerre a modifié le paysage, transformant en espace boisé des terres qui avaient été cultivées pendant des siècles. Bouleversant par endroits la topographie, elle a aussi perturbé la toponymie. C'est ainsi qu'elle a fait naître sur le petit plateau (ou « montagne ») de Craonne, le plateau de Californie.

La Montagne de Craonne et le jardin de la Californie en 1908. Détail du plan dressé par Delacourte dans sa brochure « Craonne et sa Montagne ». Coll. de l'auteur.

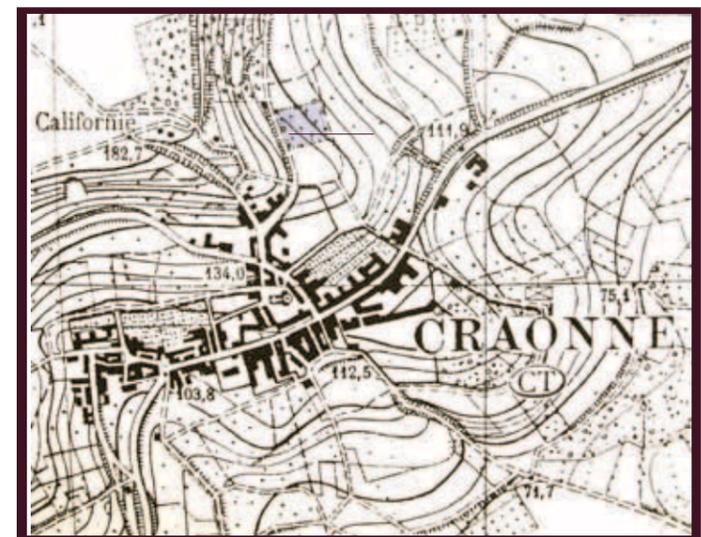


AINSI NAQUIT LE PLATEAU DE CALIFORNIE

7 MAI 1917. Communiqué militaire français de 23 heures : « Au cours de la journée, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives dans la région au nord du Moulin de Laffaux et sur le Chemin des Dames. La lutte d'artillerie s'est poursuivie avec violence, notamment vers Hurtebise et dans le secteur de Craonne où nos troupes ont consolidé leurs positions sur le plateau de la Californie. » C'est la première fois que le nom de « Californie » est mentionné au communiqué, il reviendra pas moins de sept fois jusqu'au 24 mai, de plus en plus souvent associé au plateau de Vauclerc¹.

LA FIN DU PLATEAU

Après la prise de Craonne le 5 mai, les troupes françaises ont enfin commencé de progresser sur le plateau qui domine le village. « Plateau de Californie » ? On peut se demander dans quelle perplexité ce toponyme a plongé ceux qui le découvraient en ce mois de mai 1917. Et ils étaient des millions, puisque les deux communiqués quotidiens de 15 heures et de 23 heures étaient repris par tous les quotidiens français. Le nom qu'on peut lire aujourd'hui sur les cartes de l'Institut géographique national



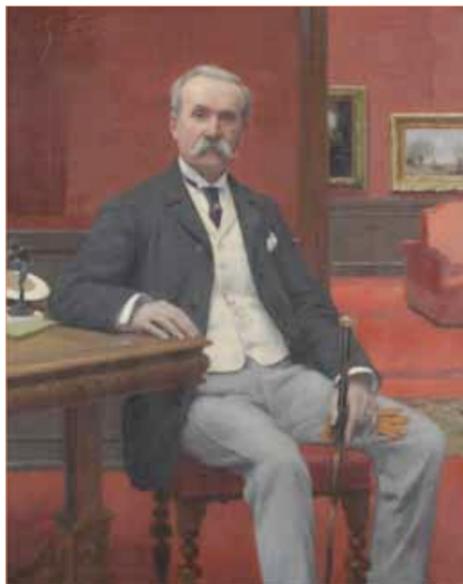
Le lieudit Californie sur le plan directeur au 1/10 000 du secteur de Craonne (1908). En violet, le cimetière de l'ancien village (créé en 1865). Coll. de l'auteur

ne figurait pas alors sur les cartes d'état-major les plus répandues, celles au 1/80 000. Peut-être certains y avaient vu un hommage rendu à la toute récente entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés de l'Entente et imaginé que les militaires français avaient donné à une position nouvellement reconquise le nom d'un des plus célèbres Etats américains... Mais ils faisaient fausse route. Sur le terrain, les officiers disposaient de cartes à plus grande échelle, régulièrement remises à jour, à partir d'un fond de carte au 1/10 000. Sur la feuille Craonne n°3c qui a été dressée à partir de 1885 et révisée en 1908, on trouve effectivement le lieudit « Californie », immédiatement au nord-ouest du village (voir illustration ci-contre). A l'évidence, ce n'est pas le nom donné à l'ensemble de l'extrémité orientale du plateau : le toponyme ne désigne que quelques dizaines d'hectares tout au plus.

Alors que les soldats commençaient à chanter de plus en plus souvent « C'est à Craonne sur le plateau/Qu'on doit laisser sa peau... », et alors qu'on se bat tout l'été dans le secteur, force est de constater que le plateau de Craonne disparaît pratiquement des communiqués officiels. Ou plutôt il se fragmente. Sur la « montagne » de Craonne naissent trois plateaux : d'ouest en est, le plateau de Vauclerc (Vauclair), le plateau des Casemates et le plateau de Californie. Autant de nouveaux objectifs qui se substituaient à l'objectif initial, cette ligne de crête qui devait

(SUITE P. 82) ■ ■ ■

Henry Vasnier, propriétaire et collectionneur. Joseph Paul Mesle. (Inv. 907.19.84) Musée des Beaux-arts de Reims. Photo C. Devleeschauwer



Négociant en vins de champagne et grand propriétaire, Henry Vasnier (1832-1907) est aussi un amateur d'art comme il entend le montrer dans ce tableau qu'il a commandé en 1885. A sa mort, il lègue sa collection (plus de 500 tableaux, des Carot, des Lhermitte, des Bouclier, ... et des dizaines de sculptures) à la ville de Reims et il est ainsi directement à l'origine de la création du musée des Beaux-arts en 1913.

■ ■ ■ (SUITE DE LA P. 81)

être dépassée au premier jour de l'attaque du 16 avril mais qui demeurerait toujours, des semaines plus tard, globalement inexpugnable.

LA FORTUNE D'UN NOM

S'il figure sur le plan directeur de 1908, le toponyme « Californie » est récent : on ne le trouve ni sur l'ancien cadastre de 1826, ni dans la longue liste des lieudits établie en 1888 par l'instituteur Tranchard pour sa monographie de Craonne. Rien d'étonnant : la Californie n'est vraiment connue en France qu'après la fameuse « ruée vers l'or » qui commence avec la découverte de pépites en janvier 1848. Le mythe créé à la fin du XVIII^e siècle par l'écrivain espagnol Garcí Rodríguez de Montalvo semblait enfin se réaliser. Dans son roman de chevalerie, Les exploits d'Esplandián, il avait imaginé – et c'était l'origine du nom – une île de Californie peuplée uniquement de femmes guerrières dont les armes étaient en or.

Le nom de Californie était rapidement devenu synonyme de richesse, d'abondance, de prospérité. C'est dans ce sens que Flaubert l'emploie dès 1850. Et dans son *Dictionnaire de la langue française*, Emile Littré indique en 1877 ce sens figuré qui est un peu l'équivalent d'eldorado, un mot qui est toujours usité : « C'est une Californie, se dit pour exprimer la richesse d'un lieu, d'une maison, d'une entreprise ». Il n'est pas étonnant que l'on trouve donc aussi le nom dans la toponymie locale. Ainsi dans l'Aisne, Craonne n'est pas la seule commune à avoir sa Californie. En 1871, Auguste Matton dans son *Dictionnaire topographique du Département de l'Aisne*, qui ne mentionne pas la Californie de Craonne, indique une maison isolée portant ce nom à Anizy-le-Châ-

teau et même un « petit hameau » à Concreux². Une question se pose alors. Quelles qualités particulières étaient donc réunies en ce lieu de Craonne pour mériter le nom de « Californie » ?

LE VIGNOBLE DE CRAONNE

En 1908, est parue à Reims chez l'imprimeur-libraire Matot-Braine une petite brochure intitulée *Craonne et sa Montagne*. C'est une notice historique qui cherche aussi à faire connaître à des acquéreurs éventuels une propriété d'une quarantaine d'hectares située sur la montagne de Craonne. D'ailleurs, l'auteur, Henri Delacourte, qui est géomètre à Cormicy se présente aussi comme un « expert en immeubles »³. Il s'agit en effet de vendre l'une des propriétés d'un riche Rémois, Henry Vasnier, associé de la maison Pommery et décédé l'année précédente.

Henry Vasnier (1832-1907), c'est d'abord l'histoire d'une exceptionnelle réussite sociale sur fond du premier essor des vins de champagne. En 1856, il entre comme comptable dans la maison Pommery et Greno à Reims. Quelques années plus tard, il en est le principal associé et l'homme de confiance de Madame Pommery devenue veuve en 1859. A la mort de Madame Pommery en 1890, il prend sa succession. A la tête d'une fortune considérable, ce passionné de chasse a acheté un domaine de 700 hectares dans les Ardennes, près de Vouziers. Outre une villa sur la côte normande, il possède aussi près de Reims le château de Coulommès-la-Montagne et à Prunay, la ferme des Marquises, où il fait construire une bergerie modèle. Il est donc également propriétaire à Craonne d'une quarantaine d'hectares, qu'il a vraisemblablement

acquis en plusieurs fois, à partir des années 1885, sur le plateau (la ferme de la Montagne, une trentaine d'hectares de terres cultivables) et sur les pentes bien exposées.

Plus que la chasse, c'était la vigne qui avait attiré Henry Vasnier dans l'Aisne. Depuis des siècles, le vignoble de Craonne était l'un des plus réputés. En 1873, les négociants en vins de champagne étaient venus pour la première fois, à Craonne et à Vailly, acheter des raisins au moment des vendanges⁴. A une époque où n'existe pas encore de zone délimitée, et alors que le phylloxéra menace le vignoble champenois⁵, les maisons de Reims et d'Épernay cherchent à assurer leurs approvisionnements. Pour les négociants de Reims en particulier, Craonne présente, outre la qualité reconnue de ses raisins, l'intérêt de la proximité. Henry Vasnier avait-il envisagé la création d'un « vignoble Pommery » à Craonne ? Seules les archives de la maison Pommery permettraient sans doute de connaître les intentions qui l'animaient.

¹ A l'exception du communiqué du 7 mai qui parle du « plateau de la Californie », les autres mentionnent « le plateau de Californie » sans l'article.

² Réédition du *Dictionnaire* de Matton complété par Jean-Claude Malzy, *Les noms de lieu du département de l'Aisne*, Société française d'onomaistique, 1999 (voir tome 1, p. 184).

³ Henri Delacourte, *Craonne et sa montagne. Notice descriptive et historique avec plan*, Reims, imp. Matot-Braine, sans date [1908].

⁴ *Journal de l'Aisne*, 26 octobre 1873, « Nos vins du Laonnois - Hier et aujourd'hui ».

⁵ Contrairement à une croyance très répandue, le phylloxéra n'apparaît en Champagne qu'en 1890, et alors que le vignoble dans le Laonnois a déjà amorcé son déclin depuis plus de trente ans.

En 1898, lors d'une vente à Paris, Henry Vasnier avait fait acheter ce tableau français du XVIII^e siècle. Un achat qui avait de quoi surprendre de la part d'un collectionneur qui s'intéressait surtout à la peinture du XIX^e siècle. En réalité, l'amateur d'art venait de rejoindre le propriétaire de la Montagne de Craonne. La toile représentait le portrait présumé de Madame Adélaïde, fille de Louis XV, l'une des Dames de France que la tradition locale associait à la route qui passait au pied de la propriété d'Henry Vasnier. On peut toujours la voir au Musée des Beaux-arts de Reims, dans une jeunesse éternelle parée pour tout bijou d'un magnifique nœud bleu.



La Californie faite femme ? Portrait de Madame Adélaïde.

Anonyme Français XVIII^e siècle. (inv. 907.19.1) Musée des Beaux-arts de la ville de Reims. Photo : C. Devleeschauwer

MAISON DE PLAISANCE OU MAISON DE PLAISIR

Henri Delacourte donne pour sa part d'autres motivations. « Grand amateur de tout ce qui était beau et grandiose, M. Vasnier envisageait le plateau de Craonne, en plus des souvenirs historiques qu'il rappelle, comme l'emplacement merveilleux d'une maison de plaisance. » Mais le projet n'avait pas été réalisé et l'auteur insiste d'ailleurs sur « un aménagement que l'on pourrait faire sans difficulté dans le corps de ferme ». Et de poursuivre la visite du domaine par un surprenant jardin, sans préciser malheureusement s'il est l'œuvre du propriétaire Henry Vasnier : « Si nous continuons par le côté levant du plateau, une partie de la propriété, portant le nom de Californie, permet par des lacets ombragés de rejoindre le vieux chemin de Craonne à Laon. Cette partie de la propriété, aménagée en jardin d'agrément, comporte des arbres magnifiques et d'essences variées, petit pavillon nouvellement restauré avec cave, jeu d'arc, grande allée transversale avec bancs rustiques, grotte avec source ». Le texte précise aussi la superficie (1 hectare et 86 ares) tandis que le plan joint indique formellement la situation du « Jardin de la Californie » le long de l'ancien chemin des Voies de Laon, à un emplacement qu'on repère aisément sur la carte au 1/10 000, peu après le nouveau cimetière de l'ancien village, sur la gauche.

On est loin des descriptions qui ont fleuri ces dernières années, en particulier sur Internet. A propos du plateau de Californie : « Son nom vient d'une « maison de plaisir » s'inspirant des saloons américains et installée sur le plateau. Cet établissement s'appelait « La Californie »⁶. Ou encore à propos d'Henry Vasnier : « Son tempérament libertin lui fit construire une maison close, et un saloon appelé la Californie près du village de Craonne en Picardie. »⁷... Jardin d'agrément sans doute, maison de plaisir certainement pas, sauf pour

des lecteurs qui ont confondu plaisance et plaisir et qui ont pris leurs désirs pour des lanternes.

Il n'en existe pas moins une tradition locale qui explique peut-être en partie ces interprétations abusives. Transmis à son petit-fils Noël, les souvenirs de Jules Genteur (né en octobre 1897) contiennent ainsi des détails d'une remarquable précision à propos de la Californie. Il y est question de « filles à garçons » portant des ombrelles qui descendaient l'été en gare de Chevreux. Venues de Reims et peut-être de Paris, elles étaient bientôt suivies par des messieurs en habit et haut de forme, et tout ce beau monde se dirigeait vers des « guinguettes », des installations sommaires disposées le long du chemin qui menait au-dessus du village, sous les regards malicieux des gamins de Craonne qui guettaient l'heure d'arrivée des trains.

Comme le chemin de fer de la banlieue de Reims (C.B.R.) n'est arrivé au hameau de Chevreux qu'en 1905, ces souvenirs, peut-être un peu fantasmagiques, ne peuvent concerner que l'immédiat avant-guerre, et vraisemblablement la période qui a suivi la mort d'Henry Vasnier, décédé en février 1907. Il faudrait alors connaître l'identité du propriétaire qui lui a succédé.

LE « PAYS DE L'AMOUR »

Ces rumeurs sont-elles assez tenaces pour que les Allemands qui occupent Craonne dès septembre 1914 en aient vent ? A moins que les aménagements qui ont subsisté dans les premières années de la guerre, n'aient excité les imaginations... Quelques mois avant l'offensive du printemps 1917, le sergent F. B., fait paraître dans le *Journal de guerre de la 7^e armée*, sous le titre de Café Winterberg un long article en trois chapitres où court la présence sublimée de « filles de joie » (Lustmädchen)⁸. Le café Winterberg est situé à proximité du théâtre de la guerre et dans le voisinage immédiat

de Craonne, « le pays de l'amour » (en français dans le texte !). Ce nom de Winterberg, de « Mont d'hiver », des soldats venus de Rhénanie l'avaient donné au plateau de Craonne, parce que le paysage leur rappelait celui de la région de Winterberg, près de Cologne. Un journal français de 1918 confirme : « Le Mont d'hiver est le nom donné par les Allemands au point culminant du Chemin des Dames qui domine Craonne et dénommé sur nos cartes plateau de Californie. »⁹

Peut-être d'ailleurs, certains combattants, sans avoir lu le roman original de Garcí Rodríguez de Montalvo, en savaient assez, à travers des articles de vulgarisation, sur la légende d'une île peuplée uniquement de femmes guerrières dont les armes étaient en or... « *Sabed que a la diestra mano de las Indias existe una isla llamada California muy cerca de un costado del Paraíso Terrenal; y estaba poblada por mujeres negras...* Sachez qu'à la droite des Indes existe une île du nom de Californie, très proche du Paradis terrestre et peuplée de femmes noires... » Tout autant que le nom de Chemin des Dames, celui de Californie pouvait évoquer, pour les combattants des deux camps comme pour nous aujourd'hui, une sorte de Paradis perdu, le temps heureux d'avant la guerre, de ces années connues désormais, en enjolivant a posteriori la réalité, comme la « Belle Époque ».

⁶ Wikipédia, article Californie. Consulté le 15 mars 2013.

⁷ Wikipédia, article Henry Vasnier. Consulté le 15 mars 2013.

⁸ *Kriegszeitung der 7. Armee*, n°198 du 14 décembre 1916. Texte aimablement communiqué par Franck Viltart.

⁹ *Journal des Débats*, 1^{er} juin 1918, citant le *LokalAnzeiger* de Berlin selon lequel Guillaume II était venu dès le 27 mai suivre depuis le Winterberg les progrès de l'offensive qui venait de commencer.

Remerciements au Musée des Beaux-Arts de Reims, et en particulier à Catherine Delot, conservateur, Francine Bouré, documentaliste et Christian Devleeschauwer, photographe, ainsi qu'à Noël Genteur et à Franck Viltart.

10 ans

la lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 1



Voici le premier numéro de la Lettre d'information du Chemin des Dames. Ce premier numéro est une publication périodique (deux à trois numéros par an) et le Conseil général de l'Ainse lui a consacré ses dernières années par son soutien moral et financier.

Édito
 Ce premier numéro de la Lettre d'information du Chemin des Dames est une publication périodique (deux à trois numéros par an) et le Conseil général de l'Ainse lui a consacré ses dernières années par son soutien moral et financier.

Conseil Général de l'AINSE
Fred Oudry
 Président du Conseil Général de l'AINSE

la lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 2

Fidélité



A l'ère 1918, nous sommes habitués, nous qui sommes nés après la guerre, à voir des soldats en tenue de combat. Mais il n'y a pas de soldats en tenue de combat en 1918. Les hommes sont en civil, ils sont en tenue de ville, ils sont en tenue de travail, ils sont en tenue de combat. C'est pourquoi le Conseil général de l'Ainse a décidé de publier ce premier numéro de la Lettre d'information du Chemin des Dames.

Conseil Général de l'AINSE
Fred Oudry
 Président du Conseil Général de l'AINSE

les collectifs renouvelés de la lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 3

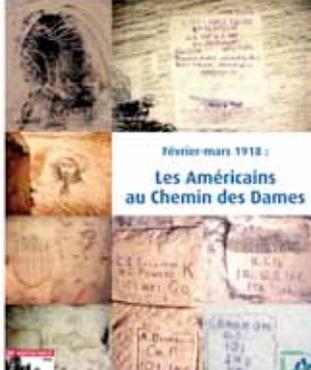
amour, amour, mon sang

17 mars 1916 - 16 heures
Apollinaire est blessé au Bois des Buttes

Conseil Général de l'AINSE

la lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 4

Février-mars 1918 : Les Américains au Chemin des Dames



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 5

Hurteloc, septembre 1914

La Caverne du Dragon 1919/1969/1999/2009



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 6

Le carnet de Dreyfus au Chemin des Dames

Retrouver Vauclair



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 7

1917 : un sous-secrétaire d'Etat face au désastre sanitaire

Dans Craonne fortifié

Le 16 avril



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 8

Le portfolio d'un sergent photographe

16 avril, le rendez-vous de l'aube

Dossier Les « refus de soins »

Le caporal Lefèvre sur la stèle



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 9

« Monsieur le Président... Vous ferez justice »

Desus



Conseil Général de l'AINSE

La lettre du Chemin des Dames
 BULLETIN D'INFORMATION ÉDITÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL de l'AINSE - N° 10

Ancien Masson

Si long chemin de mémoire



Conseil Général de l'AINSE

à suivre...